This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580501 4

Digitized by Google

Recut
NKM
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Note:

Roberts, W.
M. Le Texier: reader of plays.
(In: Times Literary Supplement. London.
September 19, 1936. Page 752.)

9.26.36

Digitized by Google

RECUEIL

DES

PIÉCES DE THÉATRE,

LUES

PAR MR. LE TEXIER,

EN SA MAISON,

LISLE STREET, LEICESTER FIELDS.

TOM I.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-ſtreet, au Coin de Bruton-ſtreet.

M DCC LXXXV.

1785

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
506495
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R 1910 L

Digitized by Google

Piéces contenues dans ce 1re Volume.

La Partie de Chaſſe de Henri IV.
Le Philoſophe ſans le ſçavoir.
Le Somnambule.
L'Avocat Patelin.
Le Veuf. Comédie Proverbe.

Piéces contenues dans ce 2d Volume.

Le Mariage de Julie.
L'Indigent.
Le Grondeur.
Le Vaporeux.
Le Seigneur Auteur. Comédie Proverbe.

Piéces contenues dans ce 3me Volume.

Le Barbier de Séville.
Jerome Pointu.
L'Anglois à Bourdeaux.
Le Gentilhomme Campagnard. Proverbe Dramatique.
Le Cercle, ou La Soirée à-la-mode.

Piéces contenues dans ce 4me Volume.

Le Mariage de Figaro.
Le Bourru Bienfaiſant.
Le Marchand de Smyrne
La Matinée du Comédien François. Comédie Proverbe.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Par M. COLLÉ, Secrétaire ordinaire, Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'ORLEANS, premier Prince du Sang.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-street, au Coin de Bruton-street.

M DCC LXXXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

VOUS m'avez déjà permis de vous dédier Dupuis & Desronais ; *vous me défendîtes alors toute espece d'éloges. Vous me permettez aujourd'hui d'offrir à votre* ALTESSE SÉRÉNISSIME, la Partie de Chasse

Digitized by Google

de Henry IV. *& vous me renouvellez cette même défense. Heureusement,* MONSEIGNEUR, *que tout puissant que vous êtes, vous ne pouvez pas imposer au Public le silence que vous m'ordonnez. Je me borne donc à vous renouveller les assurances de l'attachement inviolable, & du très-profond respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

De votre ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,

COLLÉ.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LES noms de Henri IV. & de Sully ſont ſi chers à la Nation, qu'un Auteur peut preſque ſe flatter de la réuſſite d'un Ouvrage, dans lequel il a le bonheur de rappeller la mémoire adorée de ce grand Roi, & de ce digne Miniſtre.

Cette idée, qui m'a inſpiré quelque confiance, me fait donner aujourd'hui au Public ma Comédie DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

Le titre ſeul de la Piece annonce aſſez que je n'a point eu la prétention de montrer dans une Comédie le grand Roi, le premier Capitaine de ſon ſiecle, le Politique équitable, le Conquérant légitime, &c. Cette entrepriſe auroit été au-deſſus de mes forces.

Ce ſont ſeulement quelques inſtans de ſa vie privée que j'ai ſaiſis; c'eſt (ſi l'on veut me paſſer cette expreſſion) *le Heros en déſhabillé*, que j'ai eſſayé de peindre.

Par cette raiſon, j'a cru qu'il étoit de l'eſſence de mes caractères, dans le premier Acte même de ma Pièce, où j'ai été obligé de prendre un ton plus

Digitized by Google

élevé que dans les deux autres, de faire néanmoins parler les deux grands Hommes que j'introduis ſur la Scène, avec ce *Langage de familiarité* qu'ils avoient réellement enſemble, & que l'hiſtoire leur donne; de conſerver à Henri IV. ſes façons de s'exprimer qui ſont conſacrées; & (ſi j'oſois le dire) cette *Bonhommie adorable*, qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien ſa dignité particuliere.

Auſſi doit-on prévenir les perſonnes qui voudroient jouer cette Comédie dans leurs Sociétés, que ſon exécution demande la plus grande vérité, & la plus naïve ſimplicité; qu'il faut par conſéquent, que les Acteurs s'éloignent de quelque eſpèce de déclamation que ce ſoit; il faut, dans les Scènes ſérieuſes, ou intéreſſantes, que leur jeu ſoit naturel, & que leurs tons ſoient nobles, ſans avoir rien de guindé.

J'ai aſſiſté à des repréſentations de cette Piéce, jouée dans cet eſprit, & dans un point de vérité & de perfection, que je n'aurois jamais imaginé que l'on pût atteindre. D'après ce que j'ai vû, je pourrois aſſurer que cette Comédie ainſi rendue, eſt d'un grand effet théâtral, & fait aux Spectateurs l'illuſion la plus complète, ſur-tout lorſque l'on y joint (comme je l'ai encore vû,) le coutûme des habits à la diverſité des décorations analogues au ſujet.

Je

Digitized by Google

Je ne dois pas laiſſer ignorer que j'ai pris l'idée, & un partie du fond de ma Piéce *d'une Comédie Angloiſe*, dont la traduction eſt imprimée. Le Public judicieux diſtinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'eſt propre. L'on verra auſſi que les Mémoires de Sully ne m'ont pas été inutiles.

M. Sédaine, dont les talens & le génie marqué pour le Théâtre ſont ſi connus, n'a pas dédaigné de puiſer dans la même ſource que moi : c'eſt de cette même *Comédie Angloiſe* qu'il a tiré *le Roi & le Fermier* ainſi qu'il l'a avoué lui-même, en le faiſant imprimer. Le ſuccès brillant qu'il a eu, & qu'il continue d'avoir, juſtifie le choix qu'il a fait de ce ſujet. Heureuſement nous ne nous ſommes nullement rencontrés dans la maniére dont nous en avons tiré parti, l'un & l'autre ; tout ce qui me reſte à deſirer à préſent, c'eſt que mon ſuccès ne ſoit pas différent, & approche un peu du ſien.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

HENRY IV. Roi de France.

Le Duc de SULLY, *son premier Miniſtre.*

Le Duc de BELLEGARDE, *Grand Ecuyer.*

Le Marquis de CONCHINY, *Favori de la Reine.*

Le Marquis de PRASLIN, *Captaine des Gardes,*
Différens Seigneurs de la Cour,
Deux Gardes du Corps,
} *Perſonnages muets.*

La BRISEE,
SAINT JEAN,
} *Officiers des Chaſſes de la Forêt de Fontainebleau.*

MICHEL RICHARD, dit MICHAU, *Meunier à Lieurſain.*

RICHARD, Fils de Michau, *Amoureux d'Agathe.*

MARGOT, *Femme de Michau.*

CATAU, Fille de Michau, *Amoureuſe de Lucas.*

LUCAS, *Payſan de Lieurſain, Amoureux de Catau.*

AGATHE, *Payſanne de Lieurſain, Amoureuſe de Richard.*

Un Bucheron.

Deux Braconniers.

Un Garde-Chaſſe, *demeurant à Lieurſain.*

Digitized by Google

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, COMÉDIE.

ACTE I.

La Scène eſt à Fontainebleau dans la Galerie des Réformés, au bout de laquelle eſt l'antichambre du Roi.

SCENE PREMIERE.

Le Duc de BELLEGARDE, le MARQUIS de CONCHINY, *tous deux en uniforme de chaſſe.*

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air triſte.*

NOUS voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau,— & nous allons partir dans deux

Digitized by Google

heures pour la Chaſſe, mon cher Duc de Bellegarde?

Le Duc de BELLEGARDE. *à part.*

Mon cher Duc de Bellegarde!—le fat!—*haut.* Oui, mon très-cher Marquis de Conchiny; nous allons aujourd'hui prendre un cerf,——peut-être deux;—& au retour nous ſoupons avec le Roi; (car il vous a nommé auſſi, vous, Monſieur,) *d'un air myſterieux.* Cela s'arrange merveilleuſement avec vos vues que j'ai pénétrées.—Pour moi,—cela me contrarie un peu,—mais cela fait le déſeſpoir à coup ſûr d'une très-grande Dame, qui ne m'avoit pas deſtiné à ſouper avec le Roi.

Le Marquis de CONCHINY.

Je vous en livre autant. Et cette chaſſe,—& ce ſouper ſurrout,—que dans tout autre tems j'euſſe deſiré avec paſſion, me déſolent dans ce moment ci.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air leger.*

Vous déſolent, Monſieur de Conchiny?——Eh! mon Dieu oui, je ſçais bien; & vous me dîtes encore hier au ſoir que votre deſſein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe.—*d'un ton plus ſérieux.* Mais, mon très-cher Monſieur, vous n'êtes pas aſſez conſtamment dans les bonnes grâces du Roi, pour que ce contre-tems-ci (ſi c'en eſt un ſi grand que l'honneur de ſouper avec votre Maître,) puiſſe tant vous déſoler.

Le Marquis de CONCHINY.

D'accord, Monſieur le Duc; & je ſens bien que je dois tout ſacrifier, pour ſuivre ici cette grande affaire que vous ſçavez.

Digitized by Google

Le Duc de BELLEGARDE, *l'intemporrant.*

Eh ? y a-t-il donc à balancer ? Oh ! Monſieur, il faut faire marcher les affaires d'abord.—Que les femmes viennent après, rien n'eſt plus juſte ; on leur donne enſuite ſon tems, s'il en reſte.

Le Marquis de CONCHINY.

Je conviens de tout cela ; mais c'eſt que vous ignorez que dans l'inſtant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon Valet de chambre, de confiance, de celui qui a chez moi le detail de ces choſes-là ;———&———ce négligent coquin me marque que cette petite Payſanne s'eſt ſauvée hier dès le grand matin, en attachant ſes draps à ſa fenêtre de la maiſon de Paris, où je la faiſois garder à vue par ce maraud-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air ſurpris.*

Agathe s'eſt enfuie de chez vous ?—Je ne conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en etiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis de CONCHINY.

J'en étois——j'en étois à rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

A rien ! allons donc, quel conte !

Le Marquis de CONCHINY.

Oh ! à rien, ce qui s'appelle rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

Et mais, cela eſt fabuleux, ce que vous voulez me faire croire-là.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'eſt point une fable, vous dis-je ; d'honneur, rien n'eſt plus vrai. La petite ſotte aime

Digitized by Google

un animal de Payſan, qu'elle alloit épouſer quand je la fis enlever par Fabricio ;—elle adore Monſieur Richard ;—le fils d'un Meunier qui eſt de ſon Village qui eſt de Lieurſain.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un Payſan de Lieurſain !—l'hériter preſomptif d'un Meunier ! voila ce qui s'appelle un rival à craindre ! comment diable ! voilà des obſtacles qui ont dû vous arrêter tout court.

Le Marquis de CONCHINY.

Ne penſez pas rire, Monſieur le Duc, ils ont été inſurmontables, du moins pour moi. C'eſt que c'eſt une vertu !——c'etoit des fureurs !—Quoi donc ! Une fois n'a-t-elle pas penſé ſe poignarder avec un couteau qu'elle trouva ſous ſa main, & que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien, continuez, Monſieur, vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraiſemblable ; car enfin rien n'eſt plus commun que de voir une femme ſe tuer—& ſur-tout quand on l'en empêche.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Oh ! parbleu, elle ne jouoit pas cela ; elle y alloit bon jeu, bon argent.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon ? cela étoit ſérieux !—mais c'eſt du vrai tragique, en ce cas là.

Le Marquis de CONCHINY, *ſans l'écouter, & après avoir révé un moment.*

J'aurois toutes les envies du mondé de vous

Digitized by Google

laiſſer courre votre cerf à vous autres ;——& de pouſſer juſqu'à Paris, moi ; ſi le rendez-vous de la chaſſe étoit de ce côté là.—Eh ! parbleu, j'apperçois là-dedans deux Officiers des chaſſes ; permettez vous que je ſçache d'eux ?—Meſſieurs, Meſſieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, les deux OFFICIERS des Chaſſes.

Les OFFICIERS des chaſſes, *enſemble.*

Que ſouhaitez-vous, Monſieur le Marquis ?

Le Marquis de CONCHINY.

Dites-moi un peu, Meſſieurs, de quel côté de la Fôret eſt le Rendez-vous de la chaſſe aujourd'hui ?

I. OFFICER des Chaſſes.

Monſieur le Marquis, c'eſt au carrefour de Chailly.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh ! où eſt ce carrefour-là ?

II. OFFICIER des Chaſſes.

Eh mais, Monſieur le Marquis, c'eſt à près de trois lieues d'ici ;—en tirant droit vers Paris—& par le rapport que nous en avons entendu faire à

Digitized by Google

La Briſée qui a détourné le cerf au buiſſon des Halliers il vous fera faire du chemin ; il a les pinces & les os gros ; il eſt fort bas jointé : & par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il ſe juge tout auſſi cerf qu'il l'eſt a coup sûr par le pied.

I. OFFICIER des Chaſſes.

Oh ! oui, il aſſure que c'eſt un cerf dix corps—Oh ! il vous conduira loin—que ſçait on ?—peut-être juſqu' à Roſny——*d'une voix baſſe & d'un air de myſtère, au Duc de Bellegarde* ; où l'on dit que Monſieur de Sully eſt exilé d'hier au ſoir.

II. OFFICIER des Chaſſes, *d'un air important.*

Non, il n'eſt parti que de ce matin—la nouvelle eſt-elle vrai, Monſieur le Duc ?

Le Duc de BELLEGARDE. *avec indignation.*

Eh, fi donc ! eh ! non, Meſſieurs ; il n'y en a point de plus fauſſe.

Le Marquis de CONCHINY.

Et qui ait moins d'apparence ; je viens de le voir entrer au Conſeil avec le Roi.

I. OFFICIER des Chaſſes, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans ſon exil ; il ne continueroit pas-là ſes injuſtices, qu'il appelle des Economies Royales.

II. OFFICIER des Chaſſes.

Cela eſt vrai ; car tout récemment encore, il vient de nous ſupprimer de nos droits ; & ſûrement c'eſt pour en profiter lui même ; je ſuis bien certain qu'il ne revient rien au Roi de ces retranchemens-là.

Digitized by Google

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton à impoſer.*

Doucement, Meſſieurs, doucement; parlez avec plus de retenue & de reſpect d'un ſi grand Miniſtre.

Le Marquis de CONCHINY.

Meſſieurs, Monſieur le Duc de Bellegarde a raiſon; il ne faut jamais dire du mal des gens en place, *à part*—tant qu'ils y ſont.

Le Duc de BELLEGARDE.

Allons, allons, Meſſieurs, laiſſez-nous.

Ces deux Officiers ſe retirent dans la piece du fond où ils reſtent juſqu'à la fin de l'Acte.

SCENE III.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien! Monſieur le Duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de Monſieur de Sully, la preuve du deſir que l'on en a;—ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occupper que du ſouper de ce ſoir;——& d'y ſaiſir l'occaſion de parler au Roi, pour achever de le déſabuſer de ſon Monſieur de Roſny que je crois actuellement perdu, ſi vous voulez y donner les mains.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh bien, tenez: je ſerois fâché qu'il le fût; au

Digitized by Google

vrai, j'en ſerois fâché ; car j'aime la perſonne de Monſieur de Sully, moi : mais cependant on ne ſçauroit s'empêcher de deſirer un peu qu'il ne ſoit plus en place ; car dès qu'on demande la moindre grâce, l'on rencontre toujours en ſon chemin l'humeur inflexible de ce cher homme là——& cela eſt excédent.

Le Marquis de COCHINY, *vivement.*

Sans doute ; & c'eſt ce caractère intraitable & qui ne ſe ne plie point, qui auroit dû vous engager, Monſieur le Duc, à vous mettre de notre partie, qui eſt bien liée.—Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entiérement à vous ; j'oſe vous aſſurer d'abord, que pour peu que nous fuſſions appuyés d'ailleurs, notre homme ſeroit bientôt culbuté ; je vois cela clairement. La Signora Galligaï eſt ſublime pour ces ſortes d'operations-là, c'eſt elle qui a tout conduit——c'eſt un génie. . . . . .

Le Duc de BELLEGARDE.

Oui, c'eſt une femme adroite, à ce qu'ils diſent tous. . . . . .

Le Marquis de CONCHINY, *très vivement.*

Oh ! elle eſt admirable ! independamment des Ecrits ſatyriques, & des Paſquinades qu'elle a fait ſemer à la Cour contre Monſieur de Roſny (& que je crois même qu'elle a fait compoſer) c'eſt encore par ſes ſoins & d'après ſes recherches, que le Public a été inondé de Mémoires véridiques & ſanglans, qui dévoilent toutes les malverſations de Monſieur de Sully, & qui démaſquent ſes projets ambitieux & criminels.—Enſuite je ſais qu'elle a fait paſſer juſqu'au Roi, par des perſonnes ſûres & honnêtes, des

Digitized by Google

des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

Le Duc de BELLEGARDE.

Monsieur,—Monsieur,—je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du Roi, & dans l'inclination naturelle que ce Prince a toujours eu pour lui.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Eh! Monsieur le Duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le Roi a eu & conserve d'amitié pour Monsieur de Sully, & plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

Conduisant mystérieusement le Duc de Bellegarde à un coin du Théâtre, & baissant le ton de la voix.

Nous avons porté hier le dernier coup; c'est un écrit de M. de Rosny lui-même; c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui;——& cela pourtant sans malignité.——Après l'avoir lû, le Roi, dans la derniere colère, le lui renvoya sur-le-champ par la Varenne, qui vint me le redire, & qui, sur quelques mots échappés à sa Majesté, a semé ici le bruit de son exil qui s'est répandu, comme vous l'avez vû——Ah! Monsieur le Duc, si vous aviez voulu nous aider!

Le Duc de BELLEGARDE, *légerement.*

Vous aider, moi!—j'en suis bien éloigné, Monsieur de Conchiny, assurément; & comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme là un fond d'amitié, dont je ne sçaurois me débarrasser.——Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu

Digitized by Google

fait à l'intrigue, j'y ſuis ſi gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une ſurpriſe de Place, que dans une tracaſſerie de Cour. J'y ſuis moins maladroit, vous dis-je.

Le Marquis de CONCHINY, *ſouriant.*

Monſieur le Duc, vous avez plus d'adreſſe que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment ci ne m'échappe pas; & voici en quoi elle conſiſte, vous profiterez de l'effet de la mine, s'il eſt heureux; & au cas qu'elle ſoit éventée, vous ne pourrez pas même être ſoupçonné d'avoir été un des Ingénieurs.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air ſérieux & fier, & avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, Monſieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez, ni ne devez penſer que——

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant, d'un air ſoumis & reſpectueux.*

Eh, non, non, Monſieur le Duc; je vois à préſent ce que je puis, & ce que je dois penſer de votre inaction. Tenez: votre vieille franchiſe, à vous autres Seigneurs François, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juſte, comme un mal; moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que Monſieur de Roſny cauſe dans le Royaume, c'eſt une obligation que la France nous aura, à la Signora Galigaï, & à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce Miniſtre-là. Dans tout ceci notre intention eſt bonne; nous ne voulons que le bien du François, nous autres.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh; je ſais bien que c'eſt-là votre but——mais voici le Roi qui ſort du Conſeil.

Digitized by Google

Le Marquis de CONCHINY, *bas au Duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid, il sont toujours mal ensemble ; cela est excellent !

SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse,* le Duc de SULLY, *en habit ordinaire,* le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, *suite de* Courtisans, *& les deux* Officiers des Chasses, *qui se tiennent tous à la porte de l'anti-chambre du Roi.*

HENRI, *s'avançant avec le Duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord ; il se contient & se retourne vers le Duc de Bellegarde.*

Bon jour, mon cher Bellegarde ; bon jour, Monsieur de Conchiny ; *à Sully.* Le Conseil a fini plutôt que je ne croyois, Monsieur de Sully, notre rendez-vous n'est qu'à midi, Messieurs ; nous aurons du tems pour tout.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, votre Majesté aura aujourd'hui un tems admirable pour sa Chasse.

Digitized by Google

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui ; l'on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée pour cette saison-ci——pour l'automne.

Le Duc de SULLY.

Avant son départ, Votre Majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner ?

HENRI, *d'une air froid & géné.*

Non, Monsieur ; il me semble vous les avoir tous donnés dans le Conseil——à moins que vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

Le Duc de SULLY.

Non, Sire ; je ne crois avoir rien oublié—— Ah ! pardonnez moi ; je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon, & je vais de ce pas chez lui pour——

HENRI, *l'interrompant avec une air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le tems de finir avec Crillon, Monsieur ; il vient à la Chasse avec moi——Mais, n'auriez-vous rien à me dire, *de l'air de l'embarras,* qui vous regardât, vous, Monsieur ?——Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment ? —cela ne vous gêne-t-il point, Monsieur ?

Le Duc de SULLY, *s'inclinant profondément.*

Moi, Sire ! ma vie & mon tems ont toujours appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez——

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la Reine, que j'aille embrasser mes enfans, je m'en meurs d'envie. Attendez-moi ici même dans cette

Digitized by Google

galerie—*d'un air contraint* :—il faut bien que je vous parle de vous, puiſque vous ne voulez point m'en parler le premier——Vous, mon cher Bellegarde, ſuivez-moi ; vous n'entrerez pas chez la Reine, il eſt de trop bonne heure ; il ne fera pas encore grand jour ; mais en y allant, j'ai un mot à vous dire ſur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

Le Roi ſort avec M. de Bellegarde, une partie de ſes Courtiſans le ſuivent ; les autres reſtent dans la piéce du fond, avec les deux Gardes-Chaſſes, M. de Sully & M. de Conchiny s'avancent.

SCENE V.

Le Duc de SULLY, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

FAISONS parler Monſieur de Sully ; il lui échappera ſûrement quelques propos indiſcrets & pleins de hauteur, & je les rendrai au Roi ce ſoir, tels qu'il me les aura tenus ; *haut.* Vous me voyez, Monſieur le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le Roi veut avoir avec vous. Vous diſſiperez facilement tous les nuages qui ſe ſont élevés entre vous & lui, depuis quelque tems——je le deſire bien vivement du moins.

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, Monsieur de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Ah ! Monsieur ! qu'un grand Ministre est à plaindre ! l'envie & la calomnie le poursuivent sans relâche ; avec tout autre Prince que notre Monarque, je craindrois que——

Le Duc de SULLY, *l'interrompant d'un ton fier.*

Oui, mais avec lui je n'ai rien à craindre, & je ne crains rien, Monsieur.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce Prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre——qui se souvient que dans les premiers tems vous lui avez sacrifié votre fortune ; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés ; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore——

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec impatience.*

Eh ! Monsieur, de grace, abrégeons.

Le Marquis de CONCHINY, *continuant.*

Je n'en dis point trop, Monsieur ; & le Roi doit toujours avoir présent à l'esprit, que vous avez négocié au-dedans avec tous les Grands de son Etat, desquels il a été obligé de racheter son Royaume piece à piece.—Qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes ; il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue Reine Elisabeth vous donna à Londres——

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive Dieu ! Monsieur, encore un fois, finissons. Toutes ces louanges si sincères, ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons ; à quoi en voulez-vous venir ?

Le Marquis de CONCHINY, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, Monsieur le Duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le Roi n'ait pas conservé pour vous au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services ; & je vous supplie de me dire, si vous n'êtes pas de la derniere surprise, que ce Prince, après toutes les obligations qu'il vous a, & connoissant aussi bien votre âme, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses, dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

Le Duc de SULLY, *avec un air froid & railleur.*

Tenez, Monsieur de Conchiny—avec un homme moins franc que vous ne l'êtes—& qui n'auroit pas le cœur sur les lévres comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la question que vous me faites-là, seroit tout-à-fait insidieuse, & qu'il me seroit également dangereux d'y répondre, ou de me taire ; mais avec vous——

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué, & qui——

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *l'interrompant auſſi.*

Oh ! je le ſçais bien, Monſieur de Conchiny ! auſſi je vous dis qu'avec tout autre que vous, ſi je gardois le ſilence dans ce cas-ci, ce ſilence pourroit être interprêté au Roi (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle; & que —ſi je parlois, au contraire, & que je convinſſe de la facilité prétendue du Roi à croire mes ennemis, j'offenſerois injuſtement mon Maître & mon bienfaiteur.

Le Marquis de CONCHINY.

Oui, j'entends très bien——

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Cependant, Monſieur, malgré les riſques qu'il y auroit à courir, en s'expliquant dans une circonſtance ſi délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, de mal-intentionné, & qui viendroit pour ſonder mes ſentimens ſur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, Monſieur de Conchiny; ce que je dirois à mon meilleur ami : c'eſt qu'ayant toujours vécu ſans reproches, & comptant fermement ſur la juſtice du Roi, je ſuis ſi perſuadé, ſi convaincu d'ailleurs de ſes bontés pour moi, que quand j'entendrois de la bouche même de Sa Majeſté, qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas; & que j'imaginerois que ſa langue a trompé ſon cœur.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air d'embarras.*

Ah ! Monſieur !—oui ;—mais gardez-vous bien de vous livrer——à cette confiance aveugle——& voyez——

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *d'un air fier & avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien, & ne veux rien voir que cela, Monsieur. Ce sont les purs sentimens de mon âme, & que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans les mêmes termes——dans les mêmes termes——c'est ce que je n'attends pas de vous; cependant, Monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair & moins figuré.—

Le Marquis de CONCHINY, *troublé.*

Comment, Monsieur!——moi! pouriez-vous me croire capable?——Mais voici le Roi de retour.

SCENE VI.

HENRI IV. Le Duc de SULLY.

LE Roi s'arrête à la porte de la Galerie. Le Duc de Sully & le Marquis de Conchiny vont à lui; ce dernier entre dans l'antichambre du Roi; il doit y rester en vue avec le Duc de Bellegarde pendant la Scène; M. le Marquis de Praslin & quelques autres Personnages muets, ainsi que les Officiers des Chasses ci-dessus, resteront aussi dans cette piece, & marqueront leur curiosité & leur inquiétude de l'événement de cet entretien.

HENRI.

Digitized by Google

HENRI, *donnant ſes ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Briſſac, Dupleſſis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, & vous auſſi Monſieur de Montmorenci, tenez vous tous quelques momens dans cette-piece-ci, je vous prie; nous partirons après pour la Chaſſe; mais j'ai à parler auparavant, en particulier, à Monſieur de Sully.—Marquis de Praſſin?

Le Marquis de PRASLIN.*

Sire—

HENRI, *au Marquis de Praſſin.*

Tenez-vous auſſi là-dedans; & mettez à cette porte deux de mes Gardes en ſentinelle, avec la conſigne de ne laiſſer entrer perſonne dans ma Galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes; je ne m'embarraſſe pas que l'on nous voie, mais je ne veux pas que l'on ſoit à portée de nous entendre.

M. de Praſſin poſe lui même les deux ſentinelles en dehors de la Galerie.

HENRI, *prenant M. de Sully par la main, & l'amenant ſans rien dire juſqu'au bord des lampes, quittant enſuite ſa main, il le regarde, & reſte un moment ſans parler.*

Eh bien, Monſieur, la façon dont nous ſommes enſemble, depuis ſix ſemaines; le froid que je

---

* *Note Hiſtorique.* Charles de Choiſeul, Marquis de Praſſin, mort Maréchal de France en 1629, étoit Capitaines des Gardes de Henri IV. Ce fut lui qui en 1602, arrêta le Comte d'Auvergne au Château de Fontainebleau.

Digitized by Google

vous marque, & la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre ; vous vous accommodez donc de tout cela, Monsieur ? vous n'en êtes donc point inquiet ?

Le Duc de SULLY, *d'un air noble & respectueux.*

Sire, avec tout autre Prince que Henri, je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours ; mais avec Votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentimens ;—oserois-je dire votre amitié, & mon innocence ! tout cela me rassure & je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure & qui n'a point de reproche à se faire ; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie & m'adresse des plaintes contre vous, & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY, *d'un air ferme & respectueux.*

Oui, Sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits, dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie.—Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations odieuses & absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit & en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, aux-quelles vous-même ne croyez pas, Sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh, mais, mais—

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *reprenant avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une ſeule de ces accuſations qui ait quelque air de la vérité; ou pour mieux dire, de la vraiſemblance. *Tirant de ſa poche un papier.* C'eſt ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au ſoir par la Varenne; quatre mots que j'ai mis au bas vous en développeront tout-l'énigme. Que Votre Majeſté daigne jetter les yeux ſur l'explication que j'en donne. *Il donne au Roi ce papier.*

HENRI.

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de Sully.* Ah! Monſieur de Roſny! comme ils m'ont trompé! les cruelles gens.

Le Duc de SULLY.

Quant aux ſatyres; & ſur-tout, Sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force de ſtyle & d'éloquence, & que j'ai lû tout auſſi bien que Votre Majeſté.——

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi! vous l'avez lû Roſny? & vous n'êtes pas venu tout de ſuite, pour vous expliquer avec moi?

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, Sire, je l'ai mépriſé. Ce n'eſt pas que ſi Votre Majeſté m'en eût parlé la premiere, j'euſſe voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une juſtification qui doit. ——

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous juſtification, mon ami? Ven-

Digitized by Google

treſaingris, l'éclairciſſement que vous me donnez ſur ce billet, répond lui ſeul à tout; à tout; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, Sire, il eſt de toute néceſſité que vous ayez la bonté d'entendre ma juſtification, & la voici.—Dupuis trente-troiſans je vous ſers; j'oſe dire plus je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre Majeſté, ſe joint l'honneur, dont je ne me ſuis, & dont je ne veux jamais m'écarter; ils ſe réuniſſent l'un & l'autre à mon intérêt perſonnel, qui eſt de vous ſervir juſqu'à mon dernier ſoupir——ce ſont là mes vrais ſentimens.——Pour vous perſuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établiſſent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des poſſibilités purement chimériques.—Eh! en effet, quel ſeroit mon but dans une trahiſon priſe dans le grand?—De me mettre votre couronne ſur la tête?—Vous ne me croyez pas aſſez dépourvu de jugement pour tenter l'impoſſible? De la faire paſſer à quelqu'autre branche de votre Maiſon, ou à quelque Puiſſance étrangere! ah! mon Prince! ah, mon Héros! quel autre Monarque, quelles Puiſſances, quels Etats, peuvent jamais élever ma fortune auſſi haut, que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le ſerrant dans ſes bras.*

Ah! mon cher Roſny! mon cher Roſny!

Le Duc de SULLY, *pourſuivant avec feu.*

Ah, mon cher Maître! vous le ſerez toujours. —Vous m'aimez, vous m'eſtimez—oui, Sire, vous m'eſtimez au point, qui j'ai la noble préſomption

Digitized by Google

de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, Sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoient-ce de légeres inquiétudes—& si foibles encore, qu'elles n'avoient aucune tenue. Eh ! tiens : mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse même jamais eu ces légeres inquiétudes ; jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidelité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre tems. Mais dans ce siecle affreux, dans ce siecle de troubles, de conspirations, de trahisons ; où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j'avois traité comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet & la victime de la scélératesse de leurs complots ;—tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance.—Je les réparerai, Monsieur de Rosny, par denouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation, & vous & votre Maison. Je veux que——

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, Sire, vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin ; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, & les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir & étendre vos défiances ; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi—je le mérite——mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence, & une extrême circonspection dans les bienfaits dont Elle voudroit encore m'honorer.——Je suis le premier à lui deman-

Digitized by Google

der à genoux, de ne jamais me donner de Places fortes, de Principautés ; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui pussent me donner la possibilité de me déclarer Chef de Parti, si je voulois le tenter. Ces grâces-là, Sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi ; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-Maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre, tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah ! Sire, plût à Dieu que cela fût vrai ! mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, & des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtisan.

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Eh mais, elles n'en auroient produit aucuns, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi.—Ah ! Rosny, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié ; & vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi ! est-ce là être mon ami ?——Ah ! les larmes m'en viennent aux yeux !—Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami ?

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *du ton le plus attendri.*

Ah, mon adorable Maître ! cette force, cette vérité de ſentiment m'éclaire à préſent ſur ma faute. Oui, Sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier inſtant, & de——

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monſieur, & vous ſentiriez encore mille fois davantage votre tort, ſi vous ſçaviez, mon ami, ce que j'ai ſouffert, moi, pendant notre eſpèce de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus ; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez-vous, Roſny ?

Le Duc de SULLY, *avec paſſion.*

Oh ! je les préviendrai dès leur naiſſance ! Ah, Sire !——ah, mon ami !——pardonnez au trouble de mon cœur——ce mot qui vient de m'échapper——

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Roſny, ton ami. Eh ! que je l'ai bien ſentie cette amitié que j'ai pour toi ! Tiens : lorſque tout-à-l'heure, avant de paſſer chez la Reine, je me ſuis contraint à te faire un accueil froid, & que je t'ai appellé *Monſieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête, & une révérence profonde ? Eh bien, en voyant ta douleur & ton attendriſſement, mon cher Roſny, peu s'en eſt fallu que dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, & que je n'aie commencé par-là notre explication.

Digitized by Google

Le Duc de SULLY, *dans le dernier attendriſſement & d'une voix entrecoupée.*

Ah, Sire! ce dernier trait—ah! permettez qu'avec les larmes de la joie,—& de la plus tendre ſenſibilité,—je me précipite à vos pieds—pour vous remercier——

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Roſny? Relevez-vous donc; prenez donc garde; ces gens-là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous diſions, vont croire que je vous pardonne; vous n'y ſongez pas, relevez-vous donc.

Roſny un genou en terre reſte la bouche collée ſur la main du Roi, pendant tout ce couplet; le Roi le relève & l'embraſſe à pluſieurs repriſes.

SCENE VII.

HENRI, le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, les SEIGNEURS de la ſuite du Roi, les OFFICIERS des Chaſſes.

HENRI, *s'avançant vers la porte.*

MARQUIS de Praſlin, faites relever vos ſentinelles. Tout le monde peut entrer; & partons pour la Chaſſe. Mais avant que de monter à cheval, je ſuis bien aiſe, Meſſieurs, de vous déclarer

Digitized by Google

à tous, que j'aime Rosny plus que jamais;——& qu'entre lui & moi, c'est à la vie & à la mort.

Le Duc de SULLY.

Ah, Sire! comment pourrai-je jamais reconnoître——.

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, Monsieur de Rosny.

Le Duc de BELLEGARDE, *au Duc de Sully.*

Ah! parbleu, mon cher Duc, je prends bien part—

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Ah! Monsieur, l'excès de ma joie——

HENRI, *l'interrompant.*

Allons, allons; vous lui ferez tous vos complimens à la Chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

Le Duc de SULLY.

Moi, Sire?

HENRI.

Vous même, mon cher Rosny; je sçais bien que vous n'aimez pas autrement la Chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée mon ami.

Le Duc de SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites-là, Sire; cependant si votre Majesté me dispensoit——

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosny, ma Chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; & j'ai des pressentimens que si vous en êtes, il nous y arrivera des

Digitized by Google

aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, & venez nous joindre au rendez-vous; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. *Il lui donne un petit coup sur la joue, en signe d'amitié.*

Le Duc de SULLY.

Allons; Sire, je cours donc vîte m'habiller.

Il sort.

SCENE VIII.

HENRI, et les Précédents.

HENRI.

MONSIEUR de Conchiny, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est pas à moi, Sire, je vous le jure.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, ce raccommodement-ci étoit desiré de tous ceux qui aiment le bien de votre Etat. Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, & il est d'une habileté dans les affaires.

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous dans les affaires! ajoutez donc, à la tête de mes Armées, dans mes Con-

Digitized by Google

ſeils, dans les Ambaſſades——Je l'ai toujours préſenté avec ſuccès à mes amis, & à mes ennemis; mais partons, partons.

Le Roi ſort, ſuivi de toute ſa Cour.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'entrée de la Forêt de Senart, du côté de Lieurſain.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, habillés en Payſans du tems de Henri IV.

L'on entend un Cor de Chaſſe dans l'éloignement.

LUCAS.

PARGUENNE, Mamſelle Catau, entendais-vous ces corneux-là ? Encore un coup, v'nais vous-en voir la Chaſſe avec moi ; all n'eſt pas loin d'ici ; allons du côté que j'entendons les Cors.

CATAU.

Oh ! Lucas, je n'ons pas le tems ; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame ! c'eſt que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la chaſſe vienne juſqu'à Lieurſain ! j'y verrons peut-être notre bon Roi Henri.

Digitized by Google

CATAU.

Vralment, j'aurions ben envie de l'voir; car je ne l'connoiſſons pas pus qu'toi, Lucas; mais, il ſe fait tard, ma mere m'attend: faut que je l'y aide à faire le ſouper. Mon frere Richard arrive ce ſoir.

LUÇAS.

Quoi! Monſieur Richard arrive ce ſoir! queu plaiſir! queue joie! j'aiperons qu'il déterminer a à mon mariageavec vous, Monſieur Michau votre pere, qui barguigne toujours—Mais morguenne, c'eſt bian mal à vous de ne m'avoir pas dit ſte nouvelle-là!

CATAU.

Eſt-ce que j'ai pû vous la dire pus-tôt donc? je viens de l'apprenre tout à ſtheure.

LUCAS.

Eh bian falloit me la dire tout de ſuite.

CATAU.

Queue raiſon! eſt-ce que je pouvois vous dire ça, paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous penſiais bien à me rencontrer tant ſeulement! vous ne penſiais qu'à courir après la chaſſe. Eſt-ce là de l'amiquié donc? quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un?

CATAU.

Mais, voyez-donc: queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la Chaſſe, que parce que je ſavois ben que je l'rencontrions en chemin, ce bijou-là!—& il faut encore qu'il me gronde! —Allez, vous êtes un ingrat.

Digitized by Google

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh ! pardon, Mamſelle Catau : c'eſt que j'ignorions tout ça, nous—dame, voyais vous, c'eſt que j'vous aimons tant, tant, tant.

CATAU.

Eh pardi ! je vous aimons ben auſſi, nous, Monſieur Lucas ; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh ! tatigué ! vous me grondais bian queuque fois ſans que je l'méritions ; par exemple, hier encore, devant Monſieur & Madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance, à propos de ſte dévergondée d'Agathe, qui a pris ſa volée avec ce jeune Seigneur ? Dirais-vous encore que j'avions tort ?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, ſans doute, je le dirai encore. Je ne ſçaurois croire, moi, qu'Agathe s'en ſoit enallée exprès avec ce Monſieur ; c'eſt une fille ſi raiſonnable, elle aimoit tant mon frere Richard ! Allais, allais, I y a queuque choſe à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS, *en ſe moquant.*

Oh ! jarnigoi, je l'comprends bian, moi.

CATAU.

Oh ! tiens : Lucas, ne renouvellons pas ſte querelle-là, car je te gronderions encore, ſi j'avions le tems. Mas j'ons affaire. Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

Digitized by Google

CATAU, *lui jettant son bouquet au nez.*
Méchante ! tiens, vla pour t'apprendre à parler.

SCENE II.

LUCAS, *seul.*

ATTENDAIS-DONC, attendais-donc. La petite espiégle ! alle est déja bien loin—C'est genti, pourtant, ça ! la façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jetter au nez ! ça est tout à-fait agriable ! *Ramassant le bouquet, & appercevant Agathe en se relevant.* Mais, que vois-je ? ons-je la barlue ! avec tous ces biaux ajustorions-là, c'est Mamselle Agathe, Dieu me pardonne !

SCENE III.

LUCAS, AGATHE, *habillée comme une Bourgeoise étoffée du tems de Henri IV. en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empesées, & coëffée en dentelles noires.*

AGATHE.

C'EST moi-même, mon cher Lucas ; de grace écoute-moi, un moment——

Digitized by Google

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué, comm'vous vla brave, Mamſelle Agathe ! vous vla vêtue comme une Princeſſe ! vous arrivais donc de Paris ?—de la Cour ?—faut qu'vous y ayez fait une belle forteune, depis ſix ſemaines qu'ous êtes diſparue de Lieurſain ? Monſieur Jérôme vôt pere, qu'eſt l'pus p'tit Fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnoître—Allais, vous devriais mourir de pure honte !

AGATHE, *d'une air triſte.*

Hélas ! les apparences ſont contre moi ; mais je ne ſuis point coupable : le Marquis de Conchiny m'a fait enlever malgré moi, & m'a fait conduire à Paris ; ce cruel m'a tenue ſix ſemaines dans une eſpece de priſon—ma vertu, mon courage, & mon déſeſpoir, mont prêté les forces néceſſaires pour me tirer de ſes mains : je me ſuis échappée, j'arrive à l'inſtant, & t'ayant apperçu d'abord, & ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le tems de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, & qui paroiſſent dépoſer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air de moqueur.*

Dépoſer contre mon honneur ! les biaux tarmes ! comme ça eſt bian dit ! vla c'que c'eſt que d'avoir demeuré, depis vôt enfance juſqu'à l'âge de quatorze ans, cheux ſte Signora Léonor Galigaï, là ouſque le Marquis de Conchiny eſt devenu vot' amoureux. Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs, ça vous ouvre l'eſprit d'eune jeune fille, ça ! ça vous a apprins à bian parler, & à mal agir—Mais parce qu'ous avais de l'eſprit, penſais-vous pour ça que je ſommes des bêtes,

Digitized by Google

nous ?—crayais-vous que je vous crairons ? tarare, comme je fis la dupe de ſte belle loquence là !

AGATHE.

Mais, ſi tu veux bien, mon ami——

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vôt ami ! après c'qu'ous avais fait ! l'ami d'une parfide qui trahit Monſieur Richard, à qui alle aſſure qu'all'laime ; & qui, par après, le plante là, pour eun Seigneur qu'all' ne peut épouſer ! à qui all' vend ſon honneur pour avoir de biaux habits, & n'être pûs vêtue en payſanne ! Moi, l'ami d'une criature comm'ça ! fi, morgué ! ignia non pûs d'amiquié pour vous, dans mon cœur, qui gni en a ſur ma main, voyais-vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'eſt plus faux que—

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'eſt pûs vrai——Et ça eſt indigne à vous, d'avoir mis comme' ça le troube dans not' Village ——d'avoir arrêté tout court nos mariages !—— J'étois prêt d'apouſer, moi, Mamſelle Catau, la ſœur de Monſieur Richard ; Monſieur Michau, ſon pere, à elle, & à lui——Monſieur Michau, qu'eſt le pûs riche Meûnier de ce Royaume, vous auroit mariée vous-même à Monſieur Richard ſon fils, qu'eſt un garçon d'eſprit—qu'a fait ſes études à Melun, qui parle comme un livre, de demême que vous ;——qui ſçait le latin : & qui à cauſe de ça, & de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, dit-il ſe percipiter dans l'Egliſe, à celle fin de devenir par après not' Curé.

AGATHE.

Puiſque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, ſi Richard eſt ici.

Digitized by Google

LUCAS.

Non, il n'y eſt pas; il n'y ſera que ce ſoir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mamſelle, à celle fin de demander juſtice à not' bon Roi, qui ne la refuſe pas pûs aux Petits, qu'aux Grands.

AGATHE, *à part en ſoupirant.*

Que je ſuis malheureuſe! Comment me juſtifier?—*haut.* Sans que je puiſſe m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conſerver des ſoupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un gros tort d'en conſerver, oui!—Bon! vous larmoyez! eh ouiche! Toutes ces pleurs de femmes là ſont de vrais attrapes minettes.

AGATHE.

Helas! je te pardonne de ne me pas croire ſincère; mais, ſi ce n'eſt pas pour moi; du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un ſervice, qu'en t'appercevant au commencement de la Forêt, je ſuis venue te demander ici—C'eſt pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu' c'eſt, Mamſelle?

AGATHE, *très affectueuſement.*

C'eſt un ſervice qui tend à me juſtifier vis-à-vis de mon amant, s'il eſt poſſible—De grace, rends-lui cette lettre, *(Elle lui préſente une Lettre.)* que je lui écrivois à tout hazard, & que l'occaſion que je trouvai ſur-le-champ de me ſauver ne m'a pas même laiſſé le tems d'achever——donne la lui donc;——prends moi en pitié,——& ne me réduis pas au déſeſpoir en me refuſant.

Digitized by Google

LUCAS, *attendri, & ſe retenant.*

Bailléz-moi ſte lettre, la belle Pleureuſe ; je la l'y rendrons. Vous m'avais attendri ; mais ne penſais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau, non——Non, palſangué ; & je l'y parlerons conter vous, je vous en pervenons d'avance—Je n'voulons pas que not' ami Richard, & qui ſera biantôt not' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous ?

AGATHE.

Vas, ce n'eſt pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence ; c'eſt mon amant, c'eſt ſon pere, aux pieds deſquels je ſuis réſolue de m'aller jetter, pour leur jurer que je ne ſuis point coupable. Avertis-moi ſeulement dès que Richard ſera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui ; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le permettons.

SCENE IV.

LUCAS, *ſeul, & mettant la lettre dans ſa poche.*

Comme ces femelles avions les larmes à commandement ! ça pleure quand ça veut déja & d'un——& pis, quand s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shiſtoires, d'shiſtoires——qui n'ont ni pere ni mere : & preſque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne

Digitized by Google

les pas craire, j'finiſſons toujours par gober ça ; je ſomme'aſſez benais pour ça.

Baiſſer ici les lampes.

Et dalieure, ſte petite mijaurée-là, qui par ſon équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur ! C'eſt-il pas endévant ça !—Mais l'ami Richard devroit être arrivé ; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh mais, c'eſt l'y-même !

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embraſſer.*

PARDI, Monſieur Richard, que je nous embraſſions !—encore—morgué, encore. Je n'me ſens pas d'aiſe, mon ami !

RICHARD.

Ah, mon cher Lucas ! j'ai plus beſoin de ton amitié que jamais, mon malheur eſt ſans reſſource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc ?

RICHARD.

Comment ? tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le deſſein de m'aller jetter aux pieds de Sa

Majeſté; mais ce malheureux Marquis de Conchiny qui a ſçu mon projet, ſans doute par ſes eſpions, dont je me ſuis bien apperçu que j'étois ſuivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter ſi je reſtois à Paris.

LUCAS.

Queu ſcélérat !

RICHARD.

Ce ne ſont point ſes menaces qui m'ont déterminé à revenir ; c'eſt une lettre, qu'après cela, j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas ; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle ! . . . elle ! . . . Ah ! ſans doute, cet infâme ſéducteur, ſoit par force, ſoit par adreſſe, eſt parvenu à s'en faire aimer lui-même ! . . . . Elle aura été éblouie par la grandeur impoſante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi ! elle l'aime, vrai ?

RICHARD, *avec tranſport.*

Oui, elle l'aime ; . . . elle ne m'aime plus ; . . . ma rage . . . Mais calmons ces tranſports qui ne font qu'irriter mes maux ; oublions la . . . . Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh ! vous ferez très-bian. Alle eſt ici ſtapendant.

Digitized by Google

RICHARD, *très-vivement.*

Elle eſt ici ! elle eſt ici !

LUCAS.

Oui, alle eſt ici de tout à ſtheure. Ell' m'eſt déja venu mentir ſur tout ça, la petite fourbe ... Et pour ſe juſtifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi ! tu as une lettre d'elle, & pour moi ? Donne donc vîte, donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre ſans la donner.*

Tenais, la vlà ; mais croyais-moi, déchirons-là ſans la lire ; ignia que des fauſſetés là dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh ! donne toujours—Quelle eſt ma foibleſſe ! Tu as raiſon, Lucas ; je ne devrois pas la lire. Mon plus grand tourment eſt de ſentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'eſt bian adoré à vous ! Mais liſais donc tout haut que je voyans c'qu'a chante.

RICHARD, *liſant la lettre, d'une voix altérée, & le cœur palpitant.*

Très-volontiers. *Il lit.* " *Le Lundi, à ſix heures* " *du matin. N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard,* " *à l'affreuſe lettre que vous avez ſans doute reçue de* " *moi ; c'eſt le Valet de Chambre du Marquis de Con-* " *chiny, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée de vous* " *l'écrire, en m'apprenant que vous étiez à Paris, &* " *que ſon Maitre étoit déterminé à ſe porter contre vous* " *aux dernieres violences, ſi je ne vous l'écrivois pas.* " *Il m'a promis en même tems que pour prix de ma*

Digitized by Google

" complaisance, l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce " dernier article m'a décidée ; car si l'on me tient parole, " je compte employer cette liberté à me sauver d'ici ; " nul danger ne m'affrayera ; je crains moins la mort, " que de cesser d'être digne de vous. Je vous écris cette " lettre sans sçavoir par où ni par qui je puis vous la " faire tenir ; c'est un bonheur que je n'attends que du " ciel, qui doit protéger l'innocence. Je vous aime " toujours, je n'aimerai jamais que—Mais j'apperçois " que la petite porte du jardin est ouverte—ma fenêtre " n'est pas bien haute,—avec mes draps je pourrai— " J'y vole."

Ah, Ciel ! elle sera descendue par sa fenêtre ! Eh ! si elle s'etoit blessée, Lucas !

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée ! eh ! je venons de la voir. Vous donnais donc comme un gniais dans toute stécriture là, vous !

RICHARD.

Comment, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tatigué ! qu'alle a d'genie ste fille-là ! la belle lettre ! queu biau stile ! comm'ça est en même-tems magnifique & parfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à——

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué ; je l'croyons de reste. Ce Marquis, & elle, ils auront arrangé ste lettre là ensemblement, & par exprès, pour qu'ous en soyais le Claude.

Digitized by Google

RICHARD.

Non, elle n'eſt point capable d'une telle horreur, & toi-même——

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même——Je vous diſons que c'eſt ſûrement là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à ſon village.

RICHARD.

Comment! malheureux! tu t'obſtine—à vouloir qu'une fille comme Agathe——

LUCAS.

Malheureux! Oh! point d'injures not' ami! Mais tenais; quand je n'nous y obſtinerions pas—là, poſez qu'all' ſoit innocente;—après avoir été ſix ſemaines cheux ce Seigneur, qu'eſt-ce qui le croira? faut qu'all' le prouve, paravant que vous piſſiez la revoir avec honneur! Voudriais-vous en la revoyant ſans qu'all' ſoit juſtifiée, courir les riſques de vous laiſſer encore enſorceler par elle! & qu'all' vous conduiſe à l'épouſer? c'eſt ce qui arriveroit da, & ce qui ſeroit biau, n'eſt-ce pas?

RICHARD, *très-triſtement.*

Oui, tu as raiſon, Lucas; je ne dois pas m'expoſer à la voir, je ſens trop bien la pente que j'ai à me faire illuſion. Mais, allons chez toi, mon cher ami; j'y veux paſſer une heure ou deux, pour calmer mes ſens, & me remettre un peu.

Baiſſer les lampes tout-à-fait.

Tendrement. Ne portons point chez mon pere, & au ſein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

Digitized by Google

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous; auſſi bian vla la nuit cloſe; & ſte fôret, comme vous ſçavais, n'eſt pas sûre à ces heures-ci; iguia tant de Braçonniers & de Voleurs, c'eſt tout un—Tenais, tenais; il me ſemble que j'en entends déjà queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *en ſoupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma ſœur Catau; & puiſque le mien ne peut pas ſe faire, je veux preſſer mon pere de finir le tien. Il n'eſt pas juſte que tu ſouffres de mon malheur, ce ſeroit un chagrin de plus pour moi. *Ils ſe retirent.*

SCENE VI.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *arrivant dans l'obſcurité, & en tâtonnant.*

Nous avons manqué nos Relais, Monſieur le c, cela eſt cruel!——

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit eſt noire!

Digitized by Google

Le Marquis de CONCHINY.

L'on n'y voit point du tout ; j'ai même de la peine à vous diſtinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin——

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable !——Quel cerf ! il s'eſt fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly ; il paſſe enſuite la riviere ; nous fait traverſer la Forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures ; & il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous ſommes——

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Sans ſçavoir où nous ſommes. Mais, j'entends marcher ;——quelqu'un vient à nous.

SCENE VII.

Le Duc de SULLY *arrive en tâtonnant, & ſaiſit le bras du Duc de Bellegarde.*

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Duc de SULLY.

Ah, Sire, ſeroit-ce vous ! Eſt-ce vous, Sire !

Le Duc de BELLEGARDE.

C'eſt la voix de Monſieur de Roſny, & ſon cœur ; car il n'eſt occupé que de ſon Roi.

Digitized by Google

Le Duc de SULLY.

C'eſt moi-même——Eh ! c'eſt vous, Duc de Bellegarde ! Etes-vous ſeul ici ? ſçavez-vous où eſt le Roi ? a-t-il quelqu'un avec lui ?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en ſuis ſeparé ; il n'étoit point avec le gros de la Chaſſe quand je l'ai perdu ; & pour moi, je ſuis ici, uniquement avec le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY.

Avec votre ſerviteur, Duc de Sully. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval ?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux Valet qui s'eſt caſſé la jambe devant moi. Mais dites-moi donc, Meſſieurs, en quel endroit de la Forêt nous trouvons nous ici ?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma foi, nous y ſommes égarés ; voilà tout ce que nous ſçavons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela eſt agréable !—& ſur-tout pour un galant Chevalier comme moi, qui devoit, ce ſoir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes ;—ſoit dit entre nous——ſans vanité & ſans indiſcrétion, Meſſieurs.

Le Duc de SULLY, *d'un air bruſque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! je penſe au Roi, moi. Il n'aura peut-être été ſuivi de perſonne ; la nuit eſt ſombre, je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

Digitized by Google

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

Eh! quoi, Monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un Braconnier; par quelque Voleur? Que sçais je, moi!——*avec colere.* En vérité, le Roi devroit bien nous épargner les allarmes où il nous met pour lui! Quel Diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le tems; & cet homme-là ne sauroit il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles!

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton léger.*

Eh mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aime le Roi autant que vous l'aimez, &——

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Et moi aussi; assurément——Mais, par ma foi c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de——

Le Duc de SULLY, *l'interrompant brusquement.*

Vive Dieu! Messieurs, nous avons donc une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente——Car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Un PAYSAN *ayant ſur le dos une charge de bois.*

Le Duc de SULLY, le Marquis de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le PAYSAN, *chantant ſur l'air des Forgerons de Cythere.*

JE ſuis un Bucheron
Qui travaille & qui chante. ——

Le Duc de SULLY, *arrêtant le Payſan.*

Qui va là ? qui es tu ?

Le PAYSAN, *jettant ſon bois de frayeur, & tombant aux genoux de M. de Sully.*

Miſéricorde ! Meſſieurs les Voleurs, ne me tuais pas.—Mon cher Monſieur, ſi vous êtes leux Capitaine ; ordonnais leux qu'ils me laſſions la vie—— la vie, Monſieur le Capitaine, la vie !—Vla quatre Patards & trois Carolus, c'eſt tout c'que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY.

Vous ! Capitaine des Voleurs, mon cher Sur-Intendant ! Cela eſt piquant au moins, mais très-piquant ?

Le Duc de SULLY, *d'un ton ſévere.*

C'eſt plaiſanter bien à propos, & bien légérement, Monſieur !

Digitized by Google

Le Duc de BELLEGARDE, *au Payſan.*

Leve-toi, mon bon homme, leve-toi ; nous ne ſommes point de Voleurs, mais des Chaſſeurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain Village.

Le PAYSAN.

Eh ! parguenne, Meſſieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fuſil de Lieurſain.

Le Duc de SULLY.

De Lieurſain, dis-tu ?

Le PAYSAN.

Oui, Monſieur, & v'navais qu'à me ſuivre.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce ſoit ſi près ; car nous ſommes excédés de laſſitude.

Le Marquis de CONCHINY.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi ?

Le PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh oui, car je vons vous mener cheux le Garde-Chaſſe de ce canton ; vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens là ils mangiont les lapins, eux ; & les lapins nous mangiont, nous.

Le Duc de SULLY, *donnant de l'argent au Payſan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri ; conduis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE, *lui en donnant auſſi.*

Tiens, mon pauvre garçon.

Digitized by Google

Le Marquis de CONCHINY, *lui en donnant de même.*

Tiens encore. Eh bien? nous crois-tu toujours des Voleurs?

Le PAYSAN.

Au contraire, & grand merci, mes bons Seigneurs. Suivais-moi. Dame! ſi j'vous ons pris pour des Voleurs, c'eſt que ſte Forêt-ci en fourmille; car depis nos guerres civiles, beaucoup de Ligueux avons pris ſte profeſſion-là.

Le Duc de SULLY.

Allons, allons; conduis-nous, & marche le premier.

Le PAYSAN.

Venais, venais par ce petit ſentier, par-ilà, par-ilà.

Le Duc de SULLY, *faiſant paſſer les autres, dit en s'en allant.*

Je ſuis toujours inquiet du Roi, il ne me ſort point de l'eſprit. *Il ſuit le dernier.*

SCENE IX.

HENRI IV. *arrive en tatonnant.*

OÙ vais-je?—où ſuis-je?—où cela me conduit-il?——Ventreſaintgris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'iſſue de cette Forêt. Arrêtons-nous un moment—& voyons.—Parbleu!

Digitized by Google

je vois—que je n'y vois rien ! il fait une obſcurité de tous les diables ! *Tâtant le ſol avec ſon pied.* Ceci n'eſt point un chemin battu, ce n'eſt point une route, je ſuis en plein bois. Allons, je ſuis égaré tout de bon ; c'eſt ma faute auſſi ; je me ſuis laiſſé emporter trop loin de ma Suite, & l'on ſera en peine de moi ; c'eſt tout ce qui me chagrine ; car du reſte, le malheur d'être égaré n'eſt pas bien grand. Prenons notre parti cependant—repoſons-nous, car je ſuis d'une laſſitude.—Je ſuis rendu. *Il s'aſſied au pied d'un arbre.* Oh, oh ! cette place-ci n'eſt pas trop déſagréable ; eh mais, là, l'on n'y paſſeroit pas mal la nuit ; ce coucher-ci n'eſt pas trop dur ; j'en ai parbleu trouvé, par fois, de plus mauvais.—*Il ſe couche, & ſe remet tout de ſuite à ſon ſéant.* Si ce pauvre diable de Duc du Sully, qui ne vient à la chaſſe que par complaiſance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y ſuivre, s'eſt par malheur égaré comme moi ; oh ! je ſuis perdu—je ſuis perdu ; & ce ſeroit encore bien pis, ſi j'étois obligé de paſſer la nuit dans la Forêt ; il me feroit un train—il me feroit un train,—je n'aurois qu'à bien me tenir !—Il me ſemble que je l'entends, qui me dit avec ſon air auſtère : j'adore Dieu, Sire, vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaiſant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos Serviteurs.—Si je pouvois cependant repoſer, & m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Eſſayons———

Il paroît ſe repoſer un inſtant, on tire un coup de fuſil, il s'éveille, & ſe releve en mettant la main ſur la garde de ſon épée.

Il y a ici quelques Voleurs ; tenons-nous ſur nos gardes.

Digitized by Google

SCENE X.

Deux BRACONNIERS, HENRI IV.

I. BRACONNIER, *ſortant de la couliſſe, & voyant ſon camarade tirer, en paroiſſant.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas ?

II. BRACONNIER.

Oui, c'eſt une Biche. Il me ſemble l'avoir entendu tomber.

HENRI, *allant vers le fond du Théâtre.*

Ce ſont des Braconniers, je vois cela à leur entretien.

I. BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens ?

II. BRACONNIER.

Tu rêves creux, je n'ai point parlé.

I. BRACONNIER.

Si ce n'eſt pas toi qui a parlè, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette ; je me ſauve, moi.

II. BRACONNIER.

Parguenne, & moi je m'enfuis.

HENRI, *les appellant.*

Eh ! Meſſieurs !—Meſſieurs !—Bon, ils ſont déjà bien loin—ils auroient pu me tirer d'ici, & me voilà tout auſſi avancé que je l'étois.

Digitized by Google

SCENE XI.

HENRI IV, MICHAU, *ayant deux piſtolets à ſa ceinture, & une lanterne ſourde à la main.*

MICHAU, *ſaiſiſſant Henri par le bras.*

AH! j'tenons le coquin qui vient de tirer ſur les Cerfs de notre bon Roi. Qu'êtes-vous? allons qu'êtes-vous?

HENRI, *héſitant.*

Je ſuis, je ſuis—*(à part, & ſe boutonnant pour cacher ſon Cordon bleu)*. Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais-donc, qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne ſuis point un coquin.

MICHAU.

M'eſt avis que vous n'valient guère mieux; car vous ne me répondais pas net. Qu'eſt-ce qu'a tiré le coup de fuſil que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'eſt pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je ments—je ments?—*A part.* Il me ſemble

Digitized by Google

bien étrange de m'entendre parler de la ſorte—*Haut.* Je ne ments point; mais——

MICHAU.

Mais—mais—mais je ne ſons pas obligé de vous craire. Queul eſt vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom,—mon nom?——

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venient vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il eſt preſſant.—*Haut.* Mais voilà des queſtions—des queſtions——

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarraſſent, je voyons ça. Si vous étiez un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'eſt qu' vous ne l'étes pas;—&, dans ce cas-là qu'on me ſuive cheux le Garde-Chaſſe de c'canton.

HENRI.

Vous ſuivre! eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous ſommes de Payſans ici, de garder les plaiſirs de not' Maître.—Dame! c'eſt que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon Roi, tous l'shabitans d'ici l'y ſarvions de Gardes-Chaſſes, ſans être payés pour ça, afin que vous all' ſachiais.

Digitized by Google

HENRI, *à part, & d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même ! ma foi c'eſt une ſorte de plaiſir que je ne connoiſſois pas encore !

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas ? Allons, allons, qu'on me ſuive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien ; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre ? me ferez vous cette grace là ?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'eſt, je crois, pus qu'ous n'méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' défenſe ?

HENRI, *toujours du ton badin.*

Je vous repréſenterai bien humblement, Monſieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi ; & que, quoique je ſois un des plus minces Officiers de Sa Majeſté, je ſuis auſſi peu diſpoſé que vous à ſouffrir qu'on lui faſſe tort. J'ai ſuivi le Roi à la chaſſe ; le Cerf nous a mené de la Forêt de Fontainebleau juſqu'en celle-ci ; je me ſuis perdu, &—

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau, le Cerf vous mener à Lieurſain ! ça n'eſt guère vraiſemblable.

HENRI, *à part.*

Ah, ah ! je ſuis à Lieurſain !

MICHAU.

Ca ſe peùt pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher Roi à la chaſſe ? ça eſt indigne, ça !

HENRI.

Hélas ! mon enfant, c'eſt que mon cheval eſt mort de laſſitude.

Digitized by Google

MICHAU.

Falloit le ſuivre à pied, morgué. S'il y arrive quel qu'accident, vous m'en répondrais déja. Mais, tenais, j'ons bien de la peine à craire.—Là, dites-moi là ; dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne ments jamais.

MICHAU.

Queu chien de conte ! ça vit à la Cour, & ça ne ment jamais ! eh ! c'eſt mentir, ça.

HENRI, *légerement.*

Eh bien, Monſieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, & je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une piece d'or, & demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos ſouhaits.

MICHAU.

Oh, tatigué je voyons à préſent qu'vous dites vrai ; vous êtes de la Cour. Vous baillais eune bagatelle aujourd'hui, & vous faiſient pour le lendemain de grandes promeſſes, que vous n'quienrais pas.

HENRI, *à part.*

Il a de l'eſprit.

MICHAU.

Mais, appernais que je n'ſis pas Courtiſan, moi ; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau ; & j'aime mieux ça, parce que ça eſt plus court ; que je ſis Meûnier de ma pro-

Digitized by Google

feſſion ; que je n'ons que faire de vôt' argent ; que je ſons riche.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon ; & je ſerai charmé de lier connoiſſance avec toi.

MICHAU, *frouçant le ſourcil.*

Tu me parois !—avec toi !—Eh, mais, v's êtes familier, Monſieur le mince Officier du Roi ! eh mais, j'vous valons bian, peut-être ! Morgué, ne m'tutoyais pas, j'naimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah ! mille excuſes, Monſieur ! bien des pardons.—

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh non, ne gouaillais pas ; c'n'eſt point que je ſoyons fiar ; mais c'eſt que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce ſoit, que paravant je n'ſachions s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là ; je veux devenir votre ami, Monſieur Michau, & que nous nous tutayons quelque jour.

MICHAU, *lui frappant ſur l'épaule.*

Oh ! quand je vous connoîtrons, ça s'ra different.

HENRI, *ſouriant.*

Oh oui, tout différent.—Mais de grace, tirez-moi d'ici à préſent.

MICHAU.

Trés-volontiers ; et pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je ſis bon-

Digitized by Google

homme. Venais-vous-en cheux nous ; vous y verrais ma femme Margot, qui n'eſt pas encore ſi déchirée ; & ma fille Catau qui eſt jeune & jolie, elle.

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau eſt jolie ? elle eſt jolie, dites-vous.

MICHAU.

Guiable ! comme vous pernais feu d'abord ! vous m'avais l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui ; j'aime tout ce qui eſt joli, moi ; j'aime tout ce qui eſt joli.

MICHAU.

Eh, oui, l'on vous en garde ! Oh ! mais, ne badinons pas : venez-vous-en tant ſeulement ſouper cheux moi. Mon fils arrive c'ſoir ; j'ons eune poitraine de viau en ragoût, eun cochon de lait, & un grande liêvre, en civet.

HENRI, *gaiment.*

Vous avez donc un lit à me donner ? mais ſans découcher Mademoiſelle Catau.

MICHAU.

Oh ! j'vous coucherons dans un lit qui eſt dans not' gregnier en haut, & qu'eſt au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau, & ça, pour cauſe. Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils s'il n'étoit pas revenu ; mais dame ; je voulons que not' enfant ſoit bian couché par perféren e.

HENRI,

Digitized by Google

HENRI, *toujours gaiement & avec bonté.*

Cela eſt trop juſte. Pardieu, je ſerois fâché de le déranger; & vous avez raiſon, cela eſt d'un bon pere.

MICHAU.

C'eſt qui ſera las; c'eſt qui ſera haraſſé voyais-vous. Allons, allons; venais-vous-en, Monſieur. Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible.

MICHAU.

Et ſoif à l'avenant, n'eſt-ce pas?

HENRI.

La ſoif d'un Chaſſeur, c'eſt tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué! v'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez vous ſec?

HENRI, *gaîment.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi; je voyons que nous nous tutayerons bientôt à table. J'allons vous faire boire d'un vin queje faiſons ici; il eſt excellent, quand ce ſeroit pour la bouche du Roi. Laiſſais faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventreſaintgris, je ne demande pas mieux!

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bian q'vous n'a-

Digitized by Google

vais pas menti, vous êt' Officier de not' bon Roi, car vous v'nais de dire ſon juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous ſommes; il me paroît plaiſant de ne me point faire connoître.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'intérieur de la Maiſon du Meûnier.

L'on voit au fond une table longue de cinq pieds ſur trois & demi de largeur, ſur laquelle le couvert eſt mis. La nappe & les ſerviettes ſont de groſſe toile jaune; à chaque extrémité, une pinte en plomb. Les aſſiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales & des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos Batteliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux eſcabelles, près de l'une eſt un rouet à filer, au pied de l'autre eſt un ſac de bled ſur lequel eſt empreint le nom de Michau.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU, *ſuivant ſa mere.*

MARGOT.

VOI, Catau; voi, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvart; ſi, t'as ben apporté tout c'qui faut ſus la table? Vla Michau, vla ton pere qui va rentrer de la Forêt.

Digitized by Google

CATAU, *regardant ſur la table.*

Non, ma mere, rien n'y manque ; tout eſt ben arrangé à préſent, mon pere trouvera tout tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-méme.*

Oui, oui ; vla qu'eſt ben, mon enfant. Le ſouper eſt retiré du feu, je l'ons mis ſus d'la cendre chaude ; il n'y a plus rien à voir de ce côté-là ; ainſi, remettons-nous donc à not' ouvrage ; car ne faut pas êt' un moment ſans rien faire.

CATAU, *ſe remettant à l'ouvrage, ainſi que ſa mere.*

Vous avez raiſon, ma mere.

MARGOT.

C'eſt que l'oiſiveté eſt la mere de tous vices ; eh, tiens : ſi ſte petite Agathe n'avoit pas été élevée ſans rien faire, cheux ſte grande Dame, elle n'auroit pas écouté ce biau Marquis ; elle ne s'en ſeroit pas allée avec lui comme une criature, ſi elle avoit ſçu s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman : vla mon frere qui arrive ce ſoir, je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe eſt innocente de tout ça. Oh ! je le gagerois, car je l'ai crue toujours ſage, moi.

MARGOT.

Oui, ſage, je t'en réponds ! vla eune belle ſageſſe encore ! mais n'en parlons pus ; c'eſt eune trop vilaine hiſtoire.

CATAU.

Eh bien, ma mere, contez-moi donc d'autres hiſtoires. Contez-moi, par exemple, d'shiſtoires d'Eſprits.—C'eſt ben ſingulier ! je n'voudrois pas

Digitized by Google

voir eun Eſprit pour tout l'or du monde, & ſi cependant je ſis charmée quand j'entends raconter d'shiſtoires d'Eſprits. Si ben donc ma mere, que vous m'allez en dire eune.

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, piſqu'ça te réjouit. Mais ſtella eſt ben sûre, ma fille; c'eſt Michau, c'eſt vot' paire ly-même qu'a vû revenir ſt'Eſprit-là qui revenait.

CATAU.

Mon paire l'a vû! il l'a vû!

MARGOT.

Vot'. paire: ce ne ſont pas là des contes, piſqu' c'eſt ly-même qui l'a vû.—Je n'venions que d'être mariés, & y venoit de pardre ſon paire; & vla que tout d'un coup, quand Michau fut couché, & que ſa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'Eſprit qui revenoit, ſans doute, du ſabat,—qui gliſſit tout le long de ſa cheminée;—& qui entrît dans ſa chambre, en traînant de groſſes chaînes, trela à, trela à,—trela à, trela.

CATAU, *toute tremblante.*

De groſſes chaînes—ah! le cœur me bat!—de groſſes chaînes!

MARGOT.

Oui, mon enfant, de groſſes chaînes, & qui faiſient un bruit terrible—&, pis après, le Revenant allît tout droit tirer les rideaux de ſon lit; cric, crac,—cric, crac.

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurais t'eu de

Digitized by Google

frayeur !—Eh de queue couleur ſont les Eſprits ? Dites-moi donc ça, piſque mon paire a vû ſt'ilà.

MARGOT.

Oh ! pardinne ! il n'ell' vit pas en face ; car, de peur d'ell voir, vot' paire fourit bravement ſa tête ſous ſa couverture.—Mais il entendit ben diſtinctement l'Eſprit, qui lui diſit : rends à Monſieu le Curai ſix gearbes de blé dont ton paire ly a fait tort ſur ſa dixme ! ou ſinon, demain je vienrai te tirer par les pieds.

CATAU, *plus tremblante.*

Ah ! tout mon ſang ſe fige ! & mon paire eut-il ben peur ? *On frappe à la porte.* Bonté divine ! n'eſt-ce pas là un eſprit ?

MARGOT, *tremblante auſſi.*

Non, non, c'eſt qu'on frappe à la porte. Vas-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourante de peur.*

Ah, ma mere ! je n'oſerois——allez-y vous-même——vous êtes plus hazardeuſe que moi.

MARGOT.

Eh ben, eh ben ! allons-y toutes les deux enſemble.

CATAU.

Mais, ne parlais donc pas, comme ſi vous aviais peur, ma mere, ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant ; ſi je pis m'en empêcher. *L'on frappe encore plus fort.* Qui va là ? qui va là ?

RICHARD, *en dehors.*

C'eſt moi, ouvrez.

Digitized by Google

CATAU, *friſſonant de tout ſon corps.*

Ah, ma mere ! ça reſſemble à la voix de mon frere Richard ! . . . y ſera mort, & c'eſt ſon eſprit qui reviant !

MARGOT, *ſe raſſurant.*

A Dieu ne plaiſe ! j'ai dans l'idée moi, que c'eſt ly-même. *On frappe encore.*

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc. Eh mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh ! c'eſt ly-même, je vons ouvrir.

SCENE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *embraſſant ſa mere.*

COMMENT vous portez-vous, ma mere ?

MARGOT.

Fort bian, mon cher enfant.

RICHARD, *embraſſant Catau.*

Et vous, ma ſœur Catau.

CATAU.

A merveille, mon cher frere.

RICHARD.

J'ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon Dieu, fifait, mon pauvre garçon ; mais c'eſt qu'ta ſœur a eu une ſotte frayeur ——

CATAU, *l'interrompant.*

Oui, c'eſt que ma mere a eu peur——Mais qu'avous fait, cher frere ? eh ben avous vû le Roi ?

MARGOT.

Eſt-il bel homme ? oh ? il doit être biau, il eſt ſi bon !

RICHARD.

Hélas ! je n'ai pas pû le voir ; je vous conterai tout cela ; mais permettez-moi de vous demander auparavant, où eſt mon pere ?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fuſil, & il eſt ſorti pour voüaire qui s'peut être.

RICHARD.

Les Braconniers ne vous laiſſent point tranquilles ?

MARGOT.

Oh ! c'eſt eune varmine qu'on ne peut déranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Hola hée ! Margot, Catau, eune lumiere, eune lumiere.

MARGOT, *allant ouvrir.*

Tian, tian, vla ton paire qu'arrive.

Digitized by Google

SCENE III.

MARGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI.

MARGOT.

Eh ben! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil, est-il pris?

MICHAU.

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que st'Etranger à qui faut qu'tu donne à souper, & eun logement pour ste nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben nous, trouvé eun étrangé ben meilleur, puisqu'il nous appartient: vla Richard, revenu.

MICHAU, *poussant très-fort Henri.*

Not' fils est revenu! Est! le vla ce cher enfant!

HENRI, *à part, & en riant.*

Qu'il m'eût pousté un peu plus fort, & il m'eût jetté à terre.

MICHAU.

Mais queue joié de te revoir! eh bian, comment t'en va, mon garçon?

Digitized by Google

RICHARD.

A marveille, mon pere ; & le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI. *à part.*

Quelle joie naïve !

MICHAU.

Ma foi, Monſieur, vous m'excuſerais, je ſis ravi de revoir ce pauvre Richard, ſi ravi .... *tournant le dos à Henri.* Ignia pûs d'un mois que je n't'ons vû ; oh oui, faut qu'gniait pûs d'un mois.

MARGOT.

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU.

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD.

Je me porte bien, ma mere ; cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'aſſeyant pour ſe faire ôter ſes guêtres.*

Tant mieux ; mon ami. Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarraſſer de mes guêtres, car j'ons peine à nous baiſſer . . . Et toi, mon fils, dis-nous donc, accoûte ici. *Il continue de parler bas avec Margot, Richard & Catau, qui paroiſſent lui répondre, & il ne ſe leve que lorſque le Roi finit ſon* à parte.

HENRI, *à part, tandis qu'ils cauſent tous enſemble.*

Quel plaiſir ! je vais donc avoir encore une fois la ſatisfaction d'être traité comme un homme ordinaire —— de voir la nature humaine ſans déguiſement ! cela eſt charmant ! Ils ne prennent ſeulement pas garde à moi.

Digitized by Google

MICHAU, *paroiſſant achever ce qu'il diſoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'eſt-ce qui t'a fait revenir ſi-tôt ? Eſt-ce que t'aurois réuſſi ? Aurois-tu parlé au Roi ?

RICHARD.

Non, mon pere ; je ne l'ai pas même pû voir ; ce qui m'auroit fait grand plaiſir, car je ne l'ai pas vû plus que vous tous—& ce qui m'en a empêché, c'eſt que—je vous expliquerai cela en détail, quand nous ſerons en particulier.

MICHAU.

T'as raiſon, je cauſerons de tout ça quand je ſerons ſeuls.—Mais à ſheure-ci, moi, parlons donc de la Chaſſe du Roi qu'eſt venue ici de Fontainebleau : c'eſt ſingulier ça ! & ce Monſieur qu'eſt un petit Officier de Sa Majeſté, à ce qu'il dit, qui l'a ſuivi à la chaſſe, qui s'eſt égaré, & que je ramaſſons.

RICHARD.

Cela eſt très-bien à vous, mon pere ; & nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, Meſſieurs, je ſuis bien ſenſible à vos bonnes façons pour moi. *A part.* Pardieu, ces Payſans-ci ſont de bien bonnes gens !

MICHAU.

Allons, Margot ; allons, Catau ; faites-nous ſouper, mes enfans.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d'heure. *Elle ſort.*

Digitized by Google

CATAU.

Mon paire, vla la nape qu'étoit déja miſe d'avance ; je vons chercher encore eun couvert pour Monſieur. *A Henri, lui faiſant la révérence.* Monſieur, a-t-il un couteau ſur lui ?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuiſine.

SCENE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI.

Vous aviez bien raiſon, papa Michau, Mademoiſelle Catau eſt la beauté même.

MICHAU.

Oh ! ſans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfans, nous. Mais, Catau, héé ! J'oubliois.—

SCENE V.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU.

QUELQU'VOUS ſouhaitez, mon pere.

MICHAU.

Parguienne, fille, c'eſt que j'ny penſions pas. Rince un grand gobelet, & apporte à Monſieu eun coup de cidre ; il le boira bian en attendant le ſouper ; il doit être altéré, c'n'eſt pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez, j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU, *à Henri.*

Vous l'allais avoir dans l'inſtant, Monſieu.

HENRI, *lui paſſant la main ſous le menton.*

Et de votre main, il ſera délicieux.

Digitized by Google

SCENE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'EST qu'on a ſoif quand on a chaſſé, je ſçavons ça. *A Richard.* Eh bian, mon garçon, dis-nous donc quéqu't'as vû de biau à Paris ?

RICHARD.

Mon pere, quand j'y ſuis arrivé, quoiqu'l y eût plus d'un mois paſſé depuis la maladie de notre grand Monarque, tout Paris étoit encore yvre de joie de la convaleſence de ce Roi bien-aimé,

MICHAU.

Ca été d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tian : le Seigneur de not' Village avoit bian raiſon de dire, que c'eſt lorſqu'un Roi eſt bian malade, qu'on peut connoître juſqu'à queu point il eſt aimé de ſes Sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce ſatisfaction !

RICHARD,

Oui, mon pere. Hélas ! j'ai vû à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de ſentimens.*

Excepté vous, Monſieur Richard? Eh! pourquoi

Digitized by Google

cette exception ? Quelle raiſon ? Quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre Village pour aller à Paris ?

MICHAU.

Oh, ça c'eſt une autre hiſtoire, que Richard ne ce ſoucient peut-êr' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI.

En ce cas-là, j'ai tort ; pardonnez mon indiſcrétion.

MICHAU.

Oh ! ignia pas grand mal à ça.

SCENE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, *apportant du cidre.*

MICHAU.

ALLONS, varſe à boire à Monſieu, ma Catau, il t'ſarvira le jour de tes nôces. *A Henri.* J'vous ont fait donner du cidre pûſtôt que du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, pere.

Il lui frappe ſur l'épaule.

HENRI.

A votre ſantè, Monſieur Michau ; à la vôtre Monſieur Richard ; à la vôtre & pour vous remercier, très-belle & très-obligeante Catau,

Digitized by Google

MICHAU.

Eh, morgué, j'oubliois——Richard, avant de souper, vien t'en ranger avec moi, queuques sacs de farine qui sont dans not' cour. Ne faut point leux laisser passer la nuit à l'air.——Vous voulais bien le permettre, Monsieu?——Toi, Catau, reste avec not' Hôte, pour l'y tenir compagnié.

CATAU, *courant après son pere.*

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon pere?

MICHAU, *derriere la coulisse.*

Non, fille, tian toi là.

SCENE VIII.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part sur le bord du Théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante—— mais charmante——Si elle sçavoit qui je suis—— Non, non, rejettons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité!

CATAU,

Queuqu'vous faites donc là tout de bout dans un coin, Monsieu? Que ne vous assisez-vous? Je vons vous chercher cune chaise,

Digitized by Google

HENRI, *l'arrêtant par la main.*

Demeurez, belle Catau ; je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, vla encore eune belle peine ! est-ce que vous nous pernez pour vos poupées de filles de Paris ?—Mais lâchez, lâchez moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant, & la caressant.*

Votre main ? oh ! pour cela non ; elle est trop jolie, je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh ! laissez s'il vous plaît. Je n'aimons pas les complimens ; & surtout ceux des Messieux, ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons, je sçavons ça.

HENRI.

Oh, mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais—vous me regardais avec des yeux—avec des yeux qui me font peur——Oh ! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles ! voyais encore comme il me regarde !

HENRI, *en riant.*

Eh, mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche ! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les Payſans de votre Village ?—— Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux ?

CATAU.

Eh mais, tredame ! Monsieu, je n'en manquons pas.

Digitized by Google

HENRI.

Je le crois bien. Eh ſans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence ! Je le trouve bienheureux !

CATAU.

Et bien ! il dit toujours comme ça lui, qu'il n'eſt pas aſſez heureux. Ces hommes ne ſont jamais contents.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien. Avouez-le-moi !

CATAU.

Eh ! qu'eſt-ce qui n'aimeroit pas Lucas ; ſtapendant, parce qu'il n'eſt pas autrement riche, mon paire barguigne toujours à nous marier enſemble.

HENRI.

Oh ! il faut que votre pere vous faſſe épouſer Lucas ; qu'il en finiſſe ; je le veux abſolument, je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux——comme il dit ça ce Monſieu ! Je le veux ! Et le Roi dit ben nous voulons. Oh ! ſachez qu'on ne fait vouloir à mon paire que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis——que je le veux——cela ſignifie ſeulement que je le ſouhaite. *A part, en s'éloignant.* J'ai penſé me trahir ; j'ai fait là le Roi, ſans m'en appercevoir.

CATAU, *allant à lui.*

Il le ſouhaite !—& il me plante là pour aller ſe mocquer de moi tout là-bas.

Digitized by Google

HENRI, *la careſſant.*

Non, ma chere fille; & vous verrez ſi je me mocque. Je compte parler à Monſieur Michau, de façon que vous épouſerez votre amoureux—— Et j'oſe vous prédire, qu'avant que je ſorte d'ici, vous ſerez heureuſe. *La ſerrant entre ſes bras.* Mais bienheureuſe.

CATAU, *ſe défendant de ſes careſſes.*

Allons, allons, ne me prenez pas comme ça; auſſi ben vla que j'apperçois mon paire.

SCENE IX.

MICHAU, MARGOT, RICHARD HENRI, CATAU.

MICHAU.

PARDON, Monſieu, de not' incivilitai, de vous avoir laiſſé ſeul avec ſte petite fille, qui ne ſçait pas encore entretenir les gens; mais, c'eſt qu'faut faire ſes affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout eſt prêt pour le ſouper.

MICHAU.

Eh bian, boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici la table, pour qu'on

Digitized by Google

puiſſe paſſer derriere. Mon frere, prêtez-moi un peu la main.

Elle va pour prendre la table avec Richard, & Henri veut lui en épargner la peine.

HENRI, *à Catau.*

Laiſſez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas aſſez forte.

CATAU, *le repouſſant.*

Je ne ſons pas aſſez forte ? allons donc, Monſieu, je n'ſouffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine—

HENRI.

Eh non, laiſſez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux Richard. *Ils vont prendre la table & l'apportent ſur le devant du Théâtre.* Toi, Catau, va-t'en avertir ta mere, & ſarvez nous à ſouper tout de ſuite.

Catau ſort.

SCENE

SCENE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

Pendant que Michau & Richard apportent la table, Henri IV. va chercher le banc ; & range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.

MICHAU, *arrachant une chaise des mains de Henri.*

On, parguenne, Monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous ; Richard & moi, j'aurions été charché le banc, & arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon, bon ! sans façon, Monsieur Michau ; oh parbleu sans façon.

MICHAU, *arrachant l'autre chaise.*

Non, Monsieu ; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

Digitized by Google

SCENE XI.

MARGOT & CATAU, *apportant les plats.*
HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU.

ALLONS, boutons-nous vîte tretous à table. Mettais-vous ſus ſte chaiſe-là, Monſieu; toi, Margot, prend ſtaute chaiſe, & mets-toi ilà.

MARGOT, *à ſon mari, avec reſpect.*

Eh non, pernais-là puſtôt; vous avais d'couteume de vous mette ſus eune chaiſe, mon ami.

HENRI, *offrant ſa chaiſe.*

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, Monſieur Michau, reprenez votre chaiſe; je ſerai ravi d'être ſur le banc, moi; cela m'eſt égal en vérité.

MICHAU, *à Henri.*

Morgué, Monſieu, eſt c'qu'vous vous gauſſez de nous, avec vos façons? Je ſçavons vivre. Eſt-c'qu'vous nous pernais pour des cochons! Faut-il pas qu'un étranger il ait le mélieur ſiége, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, Monſieur.

MICHAU.

Vous faites bian— fied-toi donc, femme; je voulons reſter là entre ma fille & mon fils. *Ils*

Digitized by Google

s'aſſeient tous. Oh ça, beuvons eun coup d'abord, ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conſeil, & vous inſpirez la franche gaieté, Monſieur Michau;— *Refuſant de la pinte de Michau, & ſe ſaiſiſſant de celle qui eſt devant lui.* Non, ſervez Madame Michau; je vais en verſer, moi, à notre belle enfant, & je m'en ſervirai après.

MICHAU.

C'eſt bian dit. Tiens donc, femme; tend donc, Richard. *Ils boivent tous à la ſanté de Henri, comme leur convié.* Monſieur, j'ons l'honneur de boire à vot' ſaintai.

RICHARD, *buvant auſſi à la ſanté de Henri.* Monſieur, permettez vous?

HENRI.

Bien obligé, Meſſieurs & Meſdames *ſerrant la main de Catau.* Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faiſant un petit cri.*

Aie, aie! Monſieur, comme vous me ſarrez la main! ça m'a fait mal, dea.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je ſuis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal, au contraire.

MICHAU.

Tenais, Monſieu, je vous ſars ſte premiere fois-ci; paſſé ça, ſarvons nous nous-mêmes, ſans çarimonie; c'eſt aiſé, car nos viandes ſont toutes coupées.

Digitized by Google

HENRI.

Grand merci, Monsieur. *Il sert Catau.* Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sçais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace, ben obligée, Monsieur; v'sêtes ben poli!

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. Allons, pernais vous autres; je fis sarvi, moi.——(*Ils paroissent manger comme des gens affamés; sur-tout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.—*) Vla un biau moment de silence. *Silence.* Allons, ça va bian, nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est cher que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vîtesse.*

Oh! ma foi, voilà un civet qui en donneroit, quand on n'en auroit pas! il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est qu' Monsieur n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mere, c'est que Monsieur est honnête, il veut bien trouver à son goût, ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant & dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet là est une bonne chose, d'honneur.

Digitized by Google

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh mais ! Si je beûviémes !

HENRI.

C'eſt bien dit, car je m'ennoüe ; & puis je veux griſer un peu Mademoiſelle Catau, pour ſçavoir ſi elle a le vin tendre.

CATAU, *hauſſant ſon gobelet.*

Aſſais, aſſais, Monſieu ; comme vous y allais !

Ils boivent & choquent tous.

MARGOT, *à Richard.*

Queuque t'as mon fils, tu ne manges point ?

RICHARD.

J'ai aſſez mangé, ma mere, & je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian ! Richard, piſque tu n' manges plus, chante nous la petite chanſon !—" Ou, putôt, " femme, commence, toi ! ça vaûra mieux ! Tian ! " dis-nous lacelle que le Garde-Chaſſe rapportit " de Paris, la ſemaigne dergniere.

MARGOT.

" Laquelle, done ?

MICHAU.

" Eh ! parguenne, lacelle, qui découvre le Pot " aux Roſes des amours de not' bon Maître, avec " ſte belle Jardigniere du Châtiau d'Anet.

MARGOT, *d'un air d'embarras.*

" Eh ! mon ami, j'enn' me ſouvians pûs de l'air.

MICHAU.

" Tu rêves donc ! Eh, c'eſt l'air de ce Noël " nouviau !

" *Il chante : Où s'en vont ces gais Bergers ?*

MARGOT, *l'interrompant.*

" Ah ! oui, oui ! Je m'ell' rappelle ! en vla aſſez. " *à Henri.*—Vous excuſrais, Monſieu, ſi je chan- " tons comme au Village.

HENRI.

" Oh ! je ſuis sûr que vous chantez très-bien.

MARGOT.

" C'eſt vot' grace !—Mais vla toujours la chan- " ſon, à bon compte—*Elle chante.*

" C'EST, dans Anet, que l'on voit,
" La belle Jardiniere ;
" Qu'un grand Prince, à ce qu'on croit,
" Aime d'une maniere,
" Qu'avant deux ou trois mois, l'on prevoit
" Qu'elle deviendra mere !

MICHAU, *à Henri.*

" Alle deviandra mere ?—C'eſt un peu libre, " ça !

HENRI, *en ſouriant.*

" Oui, oui ; ce n'eſt pas autrement ſe gêner.

MARGOT, *à Henri.*

" Accoutez donc le reſte ! ignien a ençore deux " verſets.

Deuxieme Couplet.

" C'eſt lui, qui de ta beauté,
" La belle Jardiniere *,
" Cueillit, avec loyauté,
" Cette Fleur printaniere,
" Dont le fruit, à ſa maturité,
" Te doit rendre bien fiére.

* Le Grand-pere de Dufreſny, dont nous avons des Comédies, étoit fils de la belle Jardiniere d'Anet, & de Henri IV.

Digitized by Google

MICHAU, *à Henri.*

" All' aura raiſon d'être fiare ; tenais, ſi j'aviais " été jolie fille, j'auriais voulu, moi, avoir un re- " jetton de ſt'Héros là, par moi-même.

CATAU.

" Fi donc, mon pere !

MARGOT.

" Ah ! ça n'eſt pas ſage, not' homme, ce qu'ous " dites là ! ça n'eſt pas bien ſeyant ! Vaut mieux " me laiſſer achever de chanter.

Troiſieme & dernier couplet,

" Tu fais courir après toi,
" La belle Jardiniere,
" Un Galant, qui ſous ſa loi
" A mis la France entiere :
" Gaſcon, Soldat, Capitaine & Roi,
" Tu dois être bien fiére !

MICHAU, *à Henri.*

" L'appeller Gaſcon, ça eſt plaiſant, ça ? pas " vrai ?

HENRI, *d'un air badin, mais ſans rire.*

" Oh, très-plaiſant ! très-plaiſant !

MICHAU.

" Oh ! oui, oui ! ça eſt drôle ; mais, à toi, à " perſant, Richard :" dégoize-nous ſte chanſon, que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah ! mon pere, depuis qu'elle m'a trahi !—

HENRI, *l'interrompant tout en dévorant.*

Quoi ! votre Maîtreſſe vous a trahi, Monſieur Richard ? Eh ! contez-moi donc ça.

Digitized by Google

MICHAU, *toujours en mangeant.*

Ne l'y en parlais donc pas ; vous le feriais pleurer ; point de queuſtion là-deſſus ; vous êtes trop curieux au moins. Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT.

Oui, chante mon fieu ; ça t'égayera, & nous itout.

CATAU.

Oh oui, oui ; chantez, chantez, mon frere ; & pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *à Catau avec feu.*

Je ſerai ravi de vous entendre ! j'en ſerai enchanté.

MICHAU.

Allons, chante donc, je l'veux ; ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triſte & contraint.*

C'eſt par obéiſſance pour vous, mon pere ; & par égard pour Monſieur, qui n'a que faire de ma triſteſſe, que je vais chanter ; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

Il chante.

Si le Roi m'avoit donné
Paris ſa grand Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie ;
Je dirois au Roi Henri : *
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma Mie,
O gué,
J'aime mieux ma Mie.

* Henri ſe détournant & répétant à demi voix, au Roi Henri, d'une façon gaie, & d'un air ſatisfait.

Digitized by Google

HENRI.

La chanſon eſt jolie, très-jolie ; & Monſieur la chante à merveille.

MICHAU.

Jell' crois qu'il la chante bian ! Parguenne ! eh ! c'eſt l'y qui l'a faite. Dame ! Monſieur, il eſt ſçavant not' fils !

HENRI.

A vous, aimable Catau ; la vôtre à préſent.

CATAU.

Je ne nous ferons pas preſſer : je n'avons pas une aſſez belle voix pour ça.

Elle chante, le viſage tourné vers Henri IV.

Charmante Gabrielle,*
Percé de mille dards ;
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour ;
Que ne ſuis-je ſans vie,
Ou ſans amour !

HENRI.

C'eſt chanter comme un Ange ! *Il embraſſe Catau.* Cela méritoit bien un baiſer.

CATAU, *honteuſe & s'eſſuyant la joue.*

Pardi, Monſieu, vous êtes ben libe avec les filles !

MICHAU, *à Catau.*

Allons, tu t'es attiré ça par ta gentilleſſe, faut en convénir.—*Sérieuſement à Henri.* Mais il ne fau-

* Henri ſe détourne & répète avec émotion ; *Charmante Gabrielle*, pendant que Catau continue à chanter, & ſans qu'elle s'interrompe pour cela.

roit pas recommencer au moins, Monsieu, je vous en prions. Guiable ! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me paroît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, Papa Michau ; Mademoiselle Catau m'avoit transporté ! Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire*

Ghia pas grand mal. Eh bian, moi, je vons itou vous dire eune chanson, & pis vous viandrais me baiser par après, si je l'ons mérité. Attendais que je retrouvions l'air.—C'est l'air du Pas d'Henri Quatre dans les Tricotes. La, la, la, la, m'y voici, j'y suis.

Il chante. 1.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Allons, chorû.

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

Chorû. *L'on reprend le refrain en chœur.*

2.

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'Ligueux, plus humain,
Eût aimè les filles,
Eût aimè le bon vin.

Chorû. *Tous chantent les deux derniers vers en chœur.*

Digitized by Google

3.

Vive Henri Quatre *,
Vive ce Roi vaillant !
Ce Diable à quatre
A le triple talent
De boire, & de battre ;
Et, d'être un verd galant.
Ah ! grand chorû pour celui-là.

Tous reprennent en chœur.

Vive Henri Quatre,
Vive ce Roi vaillant,

Mais parguenne, Monſieu, beuvons à la ſantai de ce bon Roi, & vous l'y dirai, au moins ; mais dites l'y, vous qu'avez l'honneur de l'aporcher ; dites l'y ; pormettais le moi.

HENRI, *dans l'attendriſſement.*
Je vous le promets, il le ſçaura sûrement.
Ils ſe verſent du vin, & choquent tous avec le Roi.

MARGOT. *ſe levant pour choquer.*
Et que je l'béniſſons.

MICHAU, *deboût & choquant.*
Et que je l'chériſſons.

CATAU, *debout auſſi, & choquant.*
Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, *debout & s'allongeant pour choquer.*
Et que nous l'adorons.

* Henri doit marquer pendant que l'on chante ce Couplet, une ſenſibilité ſi grande, qu'elle paroiſſe aller juſqu'aux larmes ; & c'eſt dans ce point de vue qu'il doit jouer le reſte de cette Scène, juſqu'au moment où l'on leve la table, affecter de pleurer, ſi l'Acteur le peut.

Digitized by Google

HENRI, *attendri au point d'être prêt à verſer des larmes.*

Je n'y puis—plus tenir—je ſuis prêt—à verſer des larmes—de tendreſſe & de joie. *Il ſe détourne.*

MICHAU, *à Henri.*

Comme vous vous détournais! eſt-c'que vous n'topais pas á tout c'que je diſons là de not' Roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait, mes amis—au contraire; votre amour pour votre Roi—m'attendrit au point que mon cœur—allons, allons; à la ſanté de ce Prince. *Ils recommencent à choquer.*

MARGOT.

De ce bon Roi.

CATAU.

De ce cher Roi.

MICHAU.

De ce vaillant Roi.

RICHARD.

De ce grand Roi.

MICHAU.

De ſes enfans, de ſes deſcendans—Eh bian! dites donc ítou un mot d'éloge de not' Roi! Eſt-c'que vous n'oſeriais le louer donc vous? a vous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'eſt avis, morgué, que vous ne l'aimais pas autant que nous. Ne ſeriez-vous pas un d'ces anciens Ligueux? Oh! Vous n'êtes pas un bon François, morgué.

Digitized by Google

HENRI, *dans le dernier attendriſſement.*

Pardonnez-moi,—de tout mon cœur— à la ſanté —de ce bon Roi.

MICHAU, *avant d'avaler ſon vin.*

De ce bon Roi !—Parguenne, l'on a ben de la paine à vous arracher ça !

MICHAU, *après avoir bû.*

Stapendant, ſes louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU.

Alles ne coûtent rian.

RICHARD.

Elles partent du cœur.

MICHAU.

Tatigué ! ça fait du bian de boire à la ſanté d'Henri ! oh ça, je n'mangeons plus ; levons-nous de table ; auſſi ben quand on a eune fois bû à la ſantai du Roi, on n'oſeroit pûs boire à perſonne.

RICHARD.

Reportons la table, mon pere, afin qu'on puiſſe deſſervir plus commodément.

MICHAU.

T'as raiſon—*A Henri qui veut aider à tranſporter la table.* Oh ça, allais vous encore faire vos çarimonies ? J'vous les défendons.

HENRI, *aidant toujours à deſſervir.*

Je vous laiſſerai faire ; j'aiderai ſeulement un peu à la belle Catau.

MICHAU.

Je ne l'voulons pas, vous dis-je—Allons, Mar-

Digitized by Google

got, Catau, achevais de nous ôter tout ça, & pis, allais mettre des draps blancs au lit de Monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami ; ça va êt' fait.

CATAU.

Oui, mon paire ; quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mere & moi, faire le lit de Monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chere Catau, où faut-il porter ce que je tiens-là ?

CATAU.

Eh ! laissez-moi faire. Pardi, mon cher Monsieu, vous avez toujours les mains fourrées partout.

MICHAU.

Parguenne ; voulais-vous bian leux laisser faire leux besogne elles mêmes ? Vous êtes bian têtu toujours !

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh non, non ; je ne me mêlerai plus de rien, voilà qui est fait. *L'on frappe à la porte de la maison.*

MICHAU.

L'on frappe à not porte, va voir qui c'est, Richard.

Margot & Catau sortent.

RICHARD.

J'y cours, mon pere.——Juste Ciel ! c'est Agathe !

Digitized by Google

SCENE III.

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en Payſanne.*

Eh bian, Mamſelle! le vla Monſieu Richard: parlais-l'y donc; mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en.

AGATHE, *ſe jettant aux pieds de Michau & de Richard ſucceſſivement.*

Ah, Monſieur Michau!—Ah, Richard!—Je viens me jetter à vos pieds, & vous ſupplier de m'entendre—

RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, Agathe;—je ne ſouffrirai pas—

MICHAU, *à Agathe.*

Oh, oh, qui vous amene ici, ma Mie? faut êtr' ben impudente pour oſer encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait!

RICHARD.

Eh! mon pere, épargnez——

AGATHE, *en pleurs.*

J'avoue, Monſieur, que l'excès de ma hardieſſe mériteroit ce nom, ſi j'étois coupable; mais c'eſt

Digitized by Google

le Marquis de Conchiny qui m'a enlevée malgré moi——mes pleurs m'empêchent——

HENRI.

A part. Conchiny ! Conchiny ! *Haut à Michau.* Qui eſt cette fille-là ! elle m'intéreſſe infiniment ; elle eſt jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche ; c'eſt eune jolie fille qui s'eſt vendue à ce vilain Marquis de Conchiny, pus-tôt que d'apouſer honnêtement mon fils ! Ca fait eune jolie fille, ça !

L'on frappe à la porte ; Margot & Catau arrivent & ouvrent.

SCENE XIII.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, Le GARDE-CHASSE.

MARGOT & CATAU, *enſemble.*

{Mon Mari, / Mon pere,} c'eſt Monſieur le Garde-Chaſſe.

MICHAU.

Ah ! ah ! c'eſt bian tard que——

Le GARDE-CHASSE.

C'eſt, Monſieur Michau, qu'il y a trois Seigneurs qui ont chaſſé aujourd'hui avec le Roi, qui

Digitized by Google

ont soupé chez moi, & à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un Seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vû rentrer de la forêt. Mais, les voici——Bon soir, Monsieur Michau.

MICHAU.

Bon soir, Monsieur le Garde-Chasse.

Le Garde-Chasse se retire.

SCENE XIV.

ET DERNIERE.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, Le Duc de SULLY, Le Duc de BELLEGARDE, Le Marquis de CONCHINY.

MICHAU.

VOYAIS, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieu là est un Seigneur itout; je ne l'crois pas; il s'est dit Officier du Roi; *tirant par le bras le Roi, qui a le visage tourné d'un autre côté.* Voyais, reconnoissais-vous st'honnête homme là?

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, & le Marquis de CONCHINY, *ensemble.*

Quoi! c'est vous, Sire!——Sire, c'est vous-même!

Digitized by Google

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD & AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du Roi.*

Quoi ! c'eſt là le Roi ! c'eſt là notre bon Roi ! notre grand Roi !

HENRI, *avec attendriſſement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens ; relevez-vous, mes amis ; je le veux, mes enfans ; relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *reſtant ſeule aux genoux du Roi.*

Non, Sire ; puiſque c'eſt vous, je reſterai à vos pieds, pour vous demander juſtice d'un cruel raviſſeur ; du Marquis de Conchiny, qui m'a arraché à tout ce que j'aime, au moment que j'etois prête à épouſer Richard—les larmes étouffent ma voix au point—

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

Ciel ! c'eſt Agathe !

HENRI, *relevant Agathe, & d'un ton ſévere.*

Conchiny,——qu'avez-vous à répondre ?—Eh bien ? eh bien ? répondez-donc ! vous paroiſſez interdit.

Le Marquis de CONCHINY, *ſe raſſurant un peu.*

C'eſt qu'un rien m'embarraſſe, Sire ;——car, dans le fond, pourquoi ſerois-je interdit ?—&—n'avouerais-je pas à Votre Majeſté une affaire de pure galanterie ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu ! quelle galanterie !

Le Duc de BELLEGARDE, *légerement, au Duc de Sully.*

Et mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

Digitized by Google

HENRI.

Laissez-le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien, Sire, le fait est que j'ai eu envie, *(avec un air forcé)* mais bien envie de cette jeune Paysanne ;——qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle.

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle ?——vous y avez donc employé la violence ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh mais, Sire, si vous voulez ;——c'est mon Valet de chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine ; & je vais——

HENRI, *d'un air sévere.*

Eh, c'est cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY, *avec feu.*

Ah, Sire, ne m'accablez point de votre colere ! J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inutile, & n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse ; Agathe ne m'a point cédé la victoire ; & pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le Ciel de la vérité de ce que je dis ; & qu'il me punisse sur-le-champ, si je vous en impose—Eh ! dans cet instant, c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrace, que les remords cruels & le repentir, qui——

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble & sévere.*

Mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe ait justifiée vis-à-vis de ces gens-ci ; le crime de

Digitized by Google

votre part n'en eſt pas moins commis : je leur en dois la réparation. Ainſi donc : je veux que vous faſſiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que——

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire ; je me croirois déſhonorée ſi j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laiſſer des ſoupçons—

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah ! divine Agathe ! cet aveu du Marquis de Conchiny—& plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, eſt pour moi une pleine & entiere conviction de votre innocence.—Non, vous ne fûtes jamais coupable ; c'eſt moi qui le ſuis, d'avoir pu vous croire un ſeul inſtant criminelle ; &——

MICHAU.

T'as raiſon, mon fils, & tu peux à préſent épouſer ſte digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny. *Au Marquis.* Retirez-vous, & ne paroiſſez pas devant moi, que je ne vous le faſſe dire. *Conchiny ſe retire. A part, au Duc de Sully.* Auſſi-bien, mon ami Roſny, je ſoupçonne violemment ce malheureux Italien-là, d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites ; nous en parlerons dans un autre tems.—*Haut.* Oh ça, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici : pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe, & à votre fils, Monſieur Michau ; mais vous ne ſçavez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouſer un certains Lucas, ſon

amoureux, qui n'eſt pas bien riche ; & pour réparer cela, je leur donne auſſi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *ſautant de joie.*

Dix mille francs & Catau.

MICHAU.

Quel bon Roi !

RICHARD.

Tous enſemble. Ah, Sire !

CATAU & AGATHE.

Quel bon Prince !

HENRI.

Duc de Sully, que cette ſomme de vingt mille francs leur ſoit comptée ici, demain dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

Le Duc de SULLY, *s'inclinant.*

Vous ſerez obéi, Sire. *Se relevant & d'un air attendri.* Ah, mon cher Maître ! par ces traits de juſtice & de générosité, vous me raviſſez ! Nous venez d'en agir en Roi, & en Pere avec ces bons Payſans, qui ſont vos Sujets & vos Enfans, tout auſſi bien que votre Nobleſſe. Mais, Sire, vous nous devez aux uns & aux autres de ne point expoſer votre vie à la chaſſe, comme vous le faites tous les jours. *Avec colere.* Permettez-moi de le dire à Votre Majeſté ; cela me met, moi, dans une véritable colere. Vive Dieu ! Sire, votre vie n'eſt point à vous, vous en êtes comptable *(montrant le Duc de Bellegrade)* à des Serviteurs comme nous qui vous adorent ; *(montrant les Payſans)* & au Peuple François dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui; tu as raison, mon ami; tu m'attendris: ne me gronde plus, mon cher Rosny; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué, Sire! c'est que ce Gentilhomme-là n'a pas tort! Au nom de Dieu, conservez-nous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS *ensemble, s'inclinant.*

Ah, notre Roi! ah, notre Père! conservais-vous, conservais-vous!

HENRI, *regardant tous ces Paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh oui, ventregué, conservais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens; faut, Sire, que vous viviais plus qu'eux—Mais queul excellent homme! Pardon, Votre Majesté, si je vous ons si mal reçu; je n'connoissions pas tout-not' bonheur, & si j'avons manqué au respect—de la considération—

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu, & je veux demeurer votre ami au moins, Monsieur Michau—Mais brisons là; j'ai besoin de repos, &——

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire; venais coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon fils & de Catau. Et nous, j'irons tretous passer la nuit au Moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté.

Fin du troisieme & dernier Acte.

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE

SANS LE SÇAVOIR,

COMEDIE EN CINQ ACTES

ET EN PROSE,

Repréſentée par les Comédiens François ordinaires du Roi le 2 Décembre 1765.

Par M. SEDAINE.

A LONDRES:
Chez T. HOOKHAM, Libraire,
dans Bond-Street, au Coin
de Bruton-Street.
M,DCC,LXXXV.

Digitized by Google

NOMS

DES PERSONNAGES.	DES ACTEURS.
M. VANDERK *pere*,	*M. Brizard.*
M. VANDERK *fils*,	*M. Molé.*
M. DESPARVILLE *pere*, *ancien Officier*,	*M. Grandval.*
M. DESPARVILLE *fils*, *Officier de Cavalerie*,	*M. le Kain.*
MME VANDERK,	*Mlle Dumeſnil.*
UNE MARQUISE, *ſœur de M. Vanderk pere*,	*Mde Droüin.*
ANTOINE, *homme de confiance de M. Vanderk*,	*M. Préville.*
VICTORINE, *fille d'Antoine*,	*Mlle Doligny.*
Mlle SOPHIE VANDERK *fille de M. Vanderk*,	*Mlle Dépinai.*
UN PRESIDENT, *futur époux* de *Mlle Vanderk*,	*M. Dauberval.*
UN DOMESTIQUE *de M. Deſparville*,	*M. Bouret.*
UN DOMESTIQUE *de M. Vanderk fils*,	*M. Auger.*
LES DOMESTIQUES *de la maiſon*,	*M. Feulie.*
LE DOMESTIQUE *de la Marquiſe.*	

La Scène eſt dans une grande Ville de France.

Digitized by Google

LE PHILOSOPHE SANS LE SÇAVOIR, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un grand Cabinet éclairé de bougies, un ſecrétaire ſur un des côtés, ſur lequel ſont des papiers & des cartons.

SCENE I.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

QUOI! je vous ſurprends votre mouchoir à la main, l'air embarraſſé, & vous eſſuyant les yeux, & je ne peux pas ſçavoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon Papa, les jeunes filles pleurent quelquefois pour ſe déſennuyer.

Digitized by Google

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raiſon-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander.—

ANTONIE.

Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer; & je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTONIE.

Il y auroit aſſurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je ſuis deſcendue chez le Caiſſier de la part de Madame.

ANTOINE.

Hé bien?

VICTORINE.

Il y avoit pluſieurs Meſſieurs qui attendoient leur tour, & qui cauſoient enſemble. L'un d'eux a dit: " Ils ont mis l'épée à la main; nous ſom-" mes ſortis, & on les a ſéparés."

ANTONIE.

Qui?

VICTORINE.

C'eſt ce que j'ai demandé. " Je ne ſçais," m'a dit l'un de ces Meſſieurs, " ce ſont deux jeunes " gens: l'un eſt Officier dans la cavalerie, &

Digitized by Google

" l'autre dans la marine." Monſienr, l'avez vous vu? " Oui. Habit bleu, paremens rouges? Jeune?" Oui, de vingt à vingt-deux ans; " bien fait?" Il ont ſouri : j'ai rougi, & je n'ai oſé continuer.

ANTOINE.

Il eſt vrai que vos queſtions étoient fort modeſtes.

VICTORINE.

Mais ſi c'etoit le fils de Monſieur?—

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d' Officier?

VICTORINE.

C'eſt ce que j'ai penſé.

ANTOINE.

Eſt-il le ſeul dans la marine?

VICTORINE.

C'eſt ce que je me diſois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'eſt vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien ſenſible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'eſt pas lui, c'eſt que ce Monſieur a dit que l'Officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'allarmer ſi aiſément.

Digitized by Google

VICTORINE.

Hé, mon Papa, après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus ? Comment, c'eſt le fils de la maiſon : feue ma mere l'a nourri ; c'eſt mon frere de lait ; c'eſt le frere de ma jeune Maîtreſſe, & vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas ; mais ſoyez raiſonnable.

VICTORINE.

Ah ! cela me faiſoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le ſouhaite. Mais ſi vous alliez vous informer.

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencée ?

VICTORINE.

Dans un Caffé.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être par hazard. Ah ! ſi j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'inſtant. Et comment s'informer dans une grande ville....

Digitized by Google

SCENE II.

UN DOMETIQUE *de M. Desparville*, ANTOINE, VICTORINE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR.

ANTOINE.

Que voulez-vous ?

LE DOMESTIQUE.

C'eſt une Lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laiſſer.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon Maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monſieur n'eſt pas ici ; & quand il y ſeroit, vous prenez bien mal votre temps : il eſt tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'eſt pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui ; mais c'eſt ce ſoir même les accords de ſa fille. Si ce n'eſt qu'une Lettre d'affaires, je ſuis ſon homme de confiance, & je.——

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, paſſez au magaſin, & attendez, je vous ferai avertir.

Digitized by Google

SCENE III.

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'eſt donc pas rentré?

ANTOINE.

Non. Il eſt retourné chez le Notaire.

VICTORINE.

Madame m' envoie vous demander,—Ah! je voudrois que vous viſſiez Mademoiſelle avec ſes habits de noces: on vient de les eſſayer. Les boucles d'oreilles, le collier, la rivière de diamans. Ah! ils ſont beaux: il y en a un gros comme cela: & Mademoiſelle, ah! comme elle eſt charmante. Le cher amoureux eſt en extaſe. Il eſt là, il la mange des yeux; on lui a mis du rouge, & une mouche, ici. Vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Si-tôt qu'elle a une mouche.

VICTORINE.

Madame m'a dit: " Vas demander a ton pere " ſi Monſieur eſt revenu, s'il n'eſt pas en affaire, " ſi on peut lui parler:" je vais vous dire; mais vous n'en parlerez pas, Mademoiſelle va ſe faire annoncer comme une Dame de condition ſous un autre nom; & je ſuis ſure que Monſieur y ſera trompé

Digitized by Google

ANTOINE.

Certainement un pere ne reconnoîtra pas ſa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en ſuis ſûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer ſi tard.

ANTOINE.

Qui ?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penſes encore ?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah ! voilà Monſieur. *(Elle ſort.)*

SCENE IV.

M. VANDERK *pere*, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes*, ANTOINE.

M. VANDERK *pere ſe retournant dit aux Porteurs qu'il apperçoit.*

Allez à ma caiſſe ; deſcendez trois marches, & montez-en cinq, au bout du corridor.

(Les hotteurs ſortent.)

Digitized by Google

ANTOINE.

Je vais les y mener.

M. VANDERK *pere.*

Non, reſte. Les Notaires ne finiſſent point, *(il poſe ſon épée & ſon chapeau : il ouvre un ſecrétaire)* Au reſte ils ont raiſon : nous ne voyons que le préſent, & ils voient l'avenir. Mon fils eſt-il rentré ?

ANTOINE.

Non, Monſieur. Voici les rouleaux de vingtcinq louis que j'ai pris a la caiſſe.

M. VANDERK *pere.*

Gardes-en un. Oh ça, mon pouvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK *pere.*

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi ? Repoſez-vous ſur moi.

M. VANDERK *pere.*

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien aſſez d'occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK. *pere.*

Tu auras un nombre de domeſtiques étrangers: c'eſt ce qui m'effraie, ſur-tout ceux de ma ſœur.

ANTOINE.

Je le ſçais.

M. VANDERK *pere.*

Je ne veux pas de débauche.

Digitized by Google

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

M. VANDERK. *pere,*

Que la table des Commis ſoit ſervie comme la mienne.

ANTOINE,

Oui, Monſieur.

M. VANDERK *pere.*

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

M. VANDERK *pere.*

J'y veux recevoir leur ſanté, & boire à la leur,

ANTONIE.

Ils en ſeront charmés.

M. VANDERK *pere,*

La table des domeſtiques ſans profuſion du côté du vin.

ANTOINE.

Oui.

M, VANDERK *pere.*

Un demi-louis à chacun comme préſent de noces. Si tu n'as pas aſſez, avance-le.

ANTOINE.

Oui,

M. VANDERK. *pere.*

Je crois que voilà tout.—Les magaſins fermés, que perſonne n'y entre paſſé dix heures.—Que quelqu'un reſte dans les bureaux, & ferme la porte en dedans.

ANTOINE,

Ma fille y reſtera.

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Non. Il faut que ta fille ſoit près de ſa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fuſées, de quelques petards. Mon fils veut brûler ſes manchettes.

ANTOINE.

C'eſt peu de choſe.

M. VANDERK, *pere.*

Ais toujours ſoin que les réſervoirs ſoient pleins d'eau.

SCENE V.

VICTORINE, M. VANDERK pere, ANTOINE.

(Victorine entre & parle à ſon pere à l'oreille.)

ANTOINE *à ſa fille.*

OUI.

SCENE VI.

M. VANDERK *pere*, ANTOINE.

ANTOINE.

MONSIEUR, vous croyez-vous capable d'un grand ſecret ?

Digitized by Google

M. VANDERK *pere*

Encore quelques fuſées, quelques violons ?

ANTOINE.

C'eſt bien autre choſe. Une Demoiſelle qui a pour vous la plus grande tendreſſe.

M. VANDERK *pere.*

Ma fille ?

ANTOINE.

Juſte. Elle vous demande un tête à tête.

M. VANDERK *pere.*

Sçais tu pourquoi ?

ANTOINE.

Elle vient d'eſſayer ſes diamans, ſa robe de noce : on lui a mis un peu de rouge. Madame & Elle penſent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCENE VII.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE, M. VANDERK *pere.*

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, Madame la Marquiſe de Vanderville.

M. VANDERK *pere.*

Faites entrer. *(On ouvre les deux battans.)*

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. VANDERK *pere*, ANTOINE, Mlle SOPHIE VANDERK annoncée ſous le nom de Madame de Vanderville.

SOPHIE *faiſant de profondes révérences.*

Mon— Monſieur,

M. VANDERK *pere.*

Madame. (*au Domeſtique.*) Avancez un fauteuil. [*Ils s'aſſient.*] (*à Antoine.*) Elle n'eſt pas mal. (*à Sophie.*) Puis-je ſçavoir de Madame ce qui me procure l'honneur de la voir.

SOPHIE *tremblante.*

C'eſt que.— Mon.— Monſieur, j'ai.—j'ai un— papier à vous remettre.

M. VANDERK *pere.*

Si Madame veut bien me le confier,

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, qu'elle eſt belle comme cela !

SOPHIE.

Le voici. (*Le Pere ſe leve pour prendre le papier.*) Ah ! Monſieur, pourquoi vous déranger ? (*à part.*) Je ſuis toute interdite.

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Cela ſuffit. C'eſt trente louis. Ah! rien de mieux. *(Pendant qu'il va à ſon ſecrétaire, Sophie fait ſigne à Antoine de ne rien dire.)* Ce billet eſt excellent: il vous eſt venu par la Hollande.

SOPHIE.

Non.— oui.

M. VANDERK *pere.*

Vous avez raiſon, Madame— Voici la ſomme.

SOPHIE.

Monſieur, je ſuis votre tres-humble & tres-obéiſſante ſervante.

M. VANDERK *pere.*

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Non. Ah! mon cher Monſieur. Vous êtes un ſi honnête homme, que la réputation—la renommée dont.—

SCENE IX.

LES MEMES, Mde VANDERK.

SOPHIE.

Ah! maman, mon cher pere s'eſt moqué de moi.

M. VANDERK *pere.*

Comment! c'eſt vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

Digitized by Google

MDE VANDERK *à son mari.*

Comment la trouvez-vous ?

M. VANDERK *pere.*

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une trompeuse; & voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la premiére personne.

M. VANDERK *pere.*

Garde-le, ma fille. Je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté même en badinant. Ton billet je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher pere.—

M. VANDERK *pere.*

Vous aurez des présens à faire demain.

SCENE X.

LES MEMES, LE GENDRE *futur.*

M. VANDERK *pere.*

Vous allez, Monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son pere: tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

Digitized by Google

LE GENDRE.

Ah! Monſieur, vous avez à punir deux coupables. Je ſuis complice, & voici la main qui a ſigné.

M. VANDERK *pere prenant la main de ſa fille & celle de ſon futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment recompenſez-vous donc?

Mme VANDERK.

(Madame Vanderk fait un ſigne à ſa fille.)

Ma fille—

SOPHIE *au futur.*

Permettez-moi, Monſieur, de vous prier—

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux dire.

Mde VANDERK *à ſon mari.*

Vtre fille eſt dans un grand embarras.

M. VANDERK *pere.*

Quel eſt-il?

LE GENDRE *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner—Ah! c'eſt de vous laiſſer?

SOPHIE.

Oui.

SCENE XI.

M. ET MDE VANDERK, SOPHIE.

MDE. VANDERK.

VOTRE fille se marie demain, elle nous quitte : elle voudroit vous demander—

M. VANDERK *pere.*

Ah, Madame.

MDE VANDERK *à sa fille.*

Ma fille—.

SOPHIE.

Ma mere !—Ah ! mon cher pere, je—*(Se disposant à se mettre à genoux, son pere la retient.)*

M. VANDERK *pere.*

Ma fille, épargne à ta mere & à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions, jusqu'à présent, ne tendent qu'à attirer sur toi & sur ton frere toutes les faveurs du Ciel. Ne perds jamais de vuë, ma fille, que la bonne conduite des pere & mere est la bénédiction des enfans.

SOPHIE.

Ah. si jamais je l'oublie.

Digitized by Google

SCENE XII.

LES MEMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà, le voilà.

Mde VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monſieur votre fils.

Mde VANDERK.

Je vous aſſure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame?

Mde VANDERK.

Premiérement, vous entrez ici ſans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, Madame.

Mde VANDERK.

A-t-on coutume d' annoncer mon fils?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'eſt que le voila.

SCENE XIII.

LES MEMES, M. VANDERK *fils.*

SOPHIE.

Ah! nous allons voir. *(M. Vanderk fils fait de grandes réverences à sa sœur qu'il ne reconnoît pas)* Ah! mon frere ne me reconnoît pas.

M. VANDERK *fils.*

Hé! c'eſt ma ſœur! Oh, elle eſt charmante!

Mde. VANDERK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANDERK *fils.*

Oui, ma mére.

SCENE XIV.

LES MEMES, LE GENDRE.

LEGENDRE *bas à Sophie*

M'est-il permis d'approcher? Les Notaires—*(au Pere.)* Les Notaires ſont arrivés. *(Il veut donner la main à Sophie, elle indique ſa mere en ſouriant. Il s'apperçoit de ſa mépriſe.)* Ah!

Digitized by Google

SCENE XV.

M. VANDERK *fils* SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

M. VANDERK *fils*.

Très-bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frere, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

M. VANDERK *fils*.

Mais, quelle heure donc?

SOPHIE *lui présentant une montre*.

Tenez, regardez.

M. VANDERK *fils en considérant la montre*.

Il est vrai qu'il est un peu tard, je crois qu'elle avance; elle est jolie. *(Il veut la rendre)*

SOPHIE.

Non, mon frere, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

M. VANDERK *fils*.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous sçavoir heureuse.

Digitized by Google

SCENE XVI.

LES MEMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *à Sophie.*

MADEMOISELLE, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frere?

M. VANDERK *fils.*

Oui, j'y vais— tout à l'heure. Je vous ſuis.—

SCENE XVII.

M. VANDERK *fils*, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une diſpute dans un Caffé.

M. VANDERK *fils.*

Eſt-ce que mon pere ſçait cela?

VICTORINE.

Eſt-ce que cela eſt vrai?

M. VANDERK *fils.*

Non, non Victorine.

(Il entre dans le ſallon)

VICTORINE *en s'en allant (d'un autre côté.*

Ah! que cela m'inquiéte.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE I.

ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Deſparville.*

ANTOINE.

Ou diable étiez-vous donc ?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magaſin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé ?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Eh ! que faiſiez-vous-là ?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez ! il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien : eh bien votre maître eſt-il rentré ?

Digitized by Google

ANTOINE.

Bon ; on a ſoupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma Lettre ?

ANTOINE.

Attendez.

SCENE II.

LES MEMES, M. VANDERK *fils*.

LE DOMESTIQUE *voyant entrer M. Vanderk fils.*

N'est-ce pas là lui ?

ANTOINE.

Non, non, reſtez ; parbleu, vous êtes un drôle d'homme de reſter dans ce magaſin pendant trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois paſſé la nuit, ſi la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez.

SCENE III.

M. VANDERK *fils ſeul.*

Quelle fatalité ! je ne voulois pas ſortir ; il ſembloit que j'avois un preſſentiment ; n'importe.

Digitized by Google

—Un Commerçant—un Commerçant—c'eſt l'état de mon Pere, au fait, & je ne ſouffrirai jamais qu'on l'humilie, j'aurai tort tant qu'on voudra;—mais mon Pere !—mon Pere—un jour de noce—je vois toutes ſes inquiétudes, toute ſa douleur, le deſeſpoir de ma Mere, ma Sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah Dieu! —que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, reculer !—*(le pere entre, & le regarde.)* Non certes je ne reculerai pas. Ah, Dieux !

(Il apperçoit ſon pere, il prend un air gai.)

SCENE IV.

M. VANDERK *pere*, M. VANDERK *fils*.

M. VANDERK *pere*.

Eh, mais, mon fils, quelle pétulance ! quels mouvemens ! que ſignifie ?—

M. VANDERK *fils*.

Je déclamois je faiſois le Héros.

M. VANDERK *pere*.

Vous ne repreſenterez pas demain quelque Piéce de Théâtre, une Tragédie ?

M. VANDERK *fils*.

Non, non, mon pere.

M. VANDERK *pere*.

Faites, ſi cela vous amuſe ; mais, il faudroit quelques précautions, dites-le-moi ; & s'il ne faut pas que je le ſçache, je ne le ſçaurai pas.

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Je vous ſuis obligé, mon pere; je vous le dirois.

M. VANDEKK *pere.*

Si vous me trompez, prenez-y garde: je ferai cabale.

M. VANDERK *fils.*

Je ne crains pas cela; mais, mon pere, on vient de lire le contrat de mariage de ma ſœur: nous l'avons tous ſigné Quel nom avez-vous donc pris? et quel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDERK *pere.*

Le vôtre.

M. VANDERK *fils.*

Le mien! eſt-ce que celui que je porte?—

M. VANDERK *pere.*

Ce n'eſt qu'un ſurnom.

M. VANDERK *fils.*

Vous vous êtes titré de Chevalier, d'ancien Baron de Saviéres, de Claviéres, de.—

M. VANDERK *pere.*

Je le ſuis.

M. VANDEKK *fils.*

Vous êtes donc Gentilhomme?

M. VANDERK *pere.*

Oui.

M. VANDERK *fils.*

Oui.

M. VANDERK *pere.*

Vous doutez de ce que je dis.

M. VANDERK *fils.*

Non, mon pere; mais eſt-il poſſible?—

Digitized by Google

M. VANDERK. *pere.*

Il n'eſt pas poſſible que je ſois Gentilhomme !

M. VANDERK *fils.*

Je ne dis pas cela. Mais eſt-il poſſible, fuſſiez-vous le plus pauvre des Nobles, que vous ayez pris un état.—

M. VANDEKK *pere.*

M n fils, lorſqu'un homme entre dans le monde, il eſt le jouet des circonſtances.

M. VANDERK *fils.*

En eſt-il d'aſſez fortes pour nous faire deſcendre du rang le plus diſtingué au rang.—

M. VANDERK *pere.*

Achevez, au rang le plus bas.

M. VANDERK *pere.*

Je ne voulois pas dire cela.

M. VANDERK *pere.*

Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un pere doive à ſon fils, eſt celui de l'honneur qu'il a reçu de ſes ancêtres : aſſeyez-vous. *Il s'aſſied ; le fils prend un ſiége, & ne s'aſſied pas.)* J'ai été élevé par votre bis-ayeul : mon pere fut tué fort jeune à la tête de ſon Regiment. Si vous étiez moins raiſonnable, je ne vous confierois pas l'hiſtoire de ma jeuneſſe : & la voici. Votre Mere, fille d'un Gentilhomme voiſin, a été ma ſeule & unique paſſion. Dans l'âge où on ne choiſit pas, j'ai eu le bonheur de bien choiſir. Un jeune Officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de ſeize ans, c'étoit mon âge, attirât les attentions d'un autre enfant : votre Mere n'avoit pas douze ans : il me traita avec hauteur, je ne le ſupportai pas, nous nous battîmes.

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Vous vous battîtes,

M. VANDERK *pere.*

Oui, mon fils.

M. VANDERK *fils.*

Au piſtolet ?

M. VANDERK *pere.*

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre Mere me jura une conſtance, qu'elle a eue toute ſa vie ; je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment ſur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fumes attaqués, & je lui fus utile, (c'eſt là que j'ai connu Antoine) Le bon Marchand m'aſſocia à ſon commerce, il m'offrit ſa niéce & ſa fortune. Je lui dis mes engagemens, il m'approuve, il part, il obtient le conſentement des parens de votre Mere, il me l'amene avec ſa nourrice : (c'eſt cette bonne vieille qui eſt ici.) Nous nous marions ; le bon Hollandois mourut dans mes bras, je pris à ſa priére & ſon nom & ſon commerce : le Ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je ſuis eſtimé ; voici votre ſœur bien établie, votre beau-frere remplit avec honneur une des premiéres places dans la Robe. Pour vos, mon Fils, vous ſerez digne de moi & de vos ayeux : j'ai déja remis dans notre famille tous les biens que la néceſſité de ſervir le Prince avoit fait ſortir des mains de nos anccétres, ils ſeront à vous ces biens ; & ſi vous penſez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'eſt à vous de l'effacer ; mais dans un ſiécle auſſi éclairé que celui-ci, ce qui

Digitized by Google

peut procurer la Nobleſſe n'eſt pas capable de l'ôter.

M. VANDERK *fils.*

Ah, mon pere, je ne le penſe pas; mais le préjugé eſt malheureuſement ſi fort,—

M VANDERK *pere.*

Un préjugé! un tel préjugé n'eſt rien aux yeux de la raiſon.

M. VANDERK *fils.*

Cela n'empêche pas que le commerce ne ſoit vu comme un état.—

M. VANDERK *pere.*

Quel état, mon fils, que celui d'un homme, qui d'un trait de plume ſe fait obeir d'un bout de l'univers à l'autre! Son nom, ſon ſeing n'a pas beſoin, comme la monnoie d'un Souverain, que la valeur du métal ſerve de caution à l'empreinte, ſa perſonne a tout fait; il a ſigné, cela ſuffit.

M. VANDERK *fils,*

J'en conviens; mais.—

M. VANDERK *pere.*

Ce n'eſt pas un peuple, ce n'eſt pas une ſeule nation qui ſert; il les ſert toutes, & en eſt ſervi; c'eſt l'homme de l'univers.

M. VANDERK *fils.*

Cela peut être vrai; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de reſpectable?

M. VANDERK *pere.*

De reſpectable! ce qui légitime dans un Gentilhomme les droits de la naiſſance; ce qui fait la baſe de ſes titres; la droiture, l'honneur, la probité,

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Votre ſeule conduite, mon pere.—

M. VANDERK *pere.*

Quelques particuliers audacieux font armer les Rois, la guerre s'allume, tout s'embraſe, l'Europe eſt diviſée; mais ce Négociant Anglois, Hollandois, Ruſſe ou Chinois, n'en eſt pas moins l'ami de mon cœur: nous ſommes ſur la ſuperficie de la terre autant de fils de ſoie qui lient enſemble les nations, & les ramenent à la paix par la néceſſité du commerce. Voilà, mon fils, ce qu'eſt un honnête Négociant.

M. VANDERK *fils.*

Et le Gentilhomme donc, & le Militaire?

M. VANDERK *pere.*

Je ne connois que deux états au deſſus du Commerçant, (en ſuppoſant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés:) je ne connois que deux états le Magiſtrat qui fait parler les Loix, & le Guerrier qui défend la Patrie.

M. VANDERK *fils.*

Je ſuis donc Gentilhomme?

M. VANDERK *pere.*

Oui, mon fils: il eſt peu de bonnes maiſons auxquelles vous ne teniez, & qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK *fils.*

Pourquoi donc me l'avoir caché?

M. VANDERK *pere.*

Par une prudence peut-être inutile. J'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai déſiré que vous les tinſſiez de vous-même. Je vous ai épargné juſ-

Digitized by Google

qu'à cet inſtant les réfléxions que vous venez de faire, réfléxions qui dans un âge moins avancé ſe ſeroient produites avec plus d'amertume.

M. VANDERK *fils.*

Je ne cros pas que jamais.—

SCENE V.

LES MEMES, ANTOINE, LE DOMESTIQUE *de M. Deſparville.*

M. VANDERK *pere.*

Qu'est-ce ?

ANTOINE.

Il y a, Monſieur, plus de trois heures qu'il eſt là : c'eſt un Domeſtique.

M. VADERK. *pere.*

Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Son tems peut être précieux ; ſon Maître peut avoir beſoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié, on a ſoupé, il s'eſt endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me ſuis endormi. Ma foi, on eſt las, las.— Ou diable eſt-elle à préſent? cette chienne de Lettre me fera damner aujourd'hui.

M. VANDERK *pere.*

Donnez-vous patience.

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

Ah, la voilà !

(Pedant que le Pere lit le Domeſtique baille, & le fils réve)

M. VANDERK *pere.*

Vous direz à votre Maître.— Qu'eſt-il votre Maître?

LE DOMESTIQUE.

Monſieur Deſparville.

M. VANDERK *pere.*

J'entends; mais quel eſt ſon état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas long-tems que je ſuis à lui; mais il a ſervi.

M. VANDERK *pere.*

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'eſt un ancien Officier—un Officier diſtingué même.—

M. VANDERK *pere.*

Dites à votre Maître, dites à M. Deſparville que demain entre trois & quatre heures après midi je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

M. VANDERK *pere.*

Dites, je vous en prie, que je ſuis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je ſuis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh, je ſçais, je ſçais—La noce de Mademoiſelle votre fille— oh, je ſçais je ſçais.

(Il tourne du côté du magaſin.)

Digitized by Google

ANTOINE.

He bien, où allez-vous ? encore dormir.

SCENE VI.

M. VANDERK *pere* M. VANDEKK *fils.*

M. VANDERK *fils.*

Mon pere, je vous prie de pardonner à mes réfléxions.

M. VANDERK *pere.*

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK *fils.*

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK *pere.*

C'eſt de votre âge : vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous ſur cet article. Quiconque n'eſt pas Militaire, n'eſt rien.

M. VANDERK *fils.*

Qui donc.

M. VANDERK *pere.*

Votre Tante, ma propre Sœur, elle devroit être arrivée. C'eſt en vain que je l'ai établie honorablement : elle eſt veuve à préſent & ſans enfans ; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir ſatisfaire ſes vœux : cependant

Digitized by Google

elle ne me pardonnera jamais l'état que j'ai pris ; & lorſque mes dons ne profanent pas ſes mains, le nom de Frere profaneroit ſes lévres : elle eſt cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme un honneur de préjugé étouffe les ſentimens de la nature & de la reconnoiſſance.

M. VANDERK *fils.*

Moi, mon pere, à votre place je ne lui pardonnerois jamais.

M. VANDERK *pere.*

Pourquoi ? Elle eſt ainſi, mon fils ; c'eſt une foibleſſe en elle ; c'eſt de l'honneur mal entendu, mais c'eſt toujours de l'honneur.

M. VANDERK *fils.*

Vous ne m'aviez jamais parle de cette Tante.

M. VANDERK *pere.*

Ce ſilence entroit dans mon ſyſtême à votre égard ; elle vit dans le fond du Berry ; elle n'y ſoutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres ; & l'idée de nobleſſe eſt ſi forte en elle, que je ne lui aurois pas perſuadé de venir au mariage de votre ſœur, ſi je ne lui avois écrit qu'elle épouſe un homme de qualité ; encore a-t-elle mis des conditions ſingulières.

M. VANDERK *fils.*

Des conditions !

M. VANDERK *pere.*

" Mon cher frere, [m'écrit-elle,] j'irai ; mais " ne ſeroit-il pas mieux, ne ſeroit-il pas plus " convenable que je ne paſſaſſe que pour une " parente éloignée de votre femme, pour une

Digitized by Google

" protectrice de la famille ?" Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnemens qui.——J'entends une voiture.

M. VANDERK *fils.*

Je vais voir.

SCENE VII.

LES MEMES, Mde. VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE, VICTORINE.

Mde VANDERK.

Voici, je crois ma belle-sœur.

M. VANDERK *pere.*

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

M. VANDERK *pere.*

Restez ici, je vais au devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je ?

M. VANDERK *pere.*

Non, restez. Victorine, éclairez-moi.

Victorine prend un flambeau, & passe devant.

Digitized by Google

SCENE VIII.

MDE. VANDERK, M. VANDERK *fils*, SOPHIE, LE GENDRE.

LE GENDRE.

EH bien, mon cher frere, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux.

M. VANDERK *fils*.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous qne votre chere sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDERK *fils*.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE *à sa mere*.

L'appellerai-je ma tante?

MDE. VANDERK.

Gardez-vous-en bien, laissez-moi parler.

SCENE XI.

LES MEMES, M. VANDERK *pere*, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS *de la Tante en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule, portant la queue de sa maîtresse.*

LA TANTE.

AH! j'ai les yeux éblouis. Ecartez ces flambeaux. Point d'ordre sur les routes. Je devrois

Digitized by Google

être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une Ducheſſe, une Financiére, c'eſt égal. Des chevaux terribles. Mes femmes ont eu des peurs. *(à ſon Laquais)* Laiſſez ma robe, vous. Ah, c'eſt Madame Vanderk!

MDE VANDERK *avance, la ſalue, & met de la hauteur.*

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous préſenter.

LA TANTE *fait une révérence protegeante, & n'embraſſe pas.*

Quel eſt ce Monſieur noir, & ce jeune homme?

M. VANDERK. *pere.*

C'eſt mon gendre futur.

LA TANTE *en regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il eſt d'un ſang noble.

M. VANDERK *pere.*

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque choſe du grand-pere?

LA TANTE.

Mais— oui— le front: il eſt ſans doute avancé dans le ſervice?

M. VANDERK *pere.*

Non, il eſt trop jeune.

LA TANTE.

Il a ſans doute un Régiment.

M. VANDERK *pere.*

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Lorſque par ſes ſervices il aura mérité la faveur de la Cour, je ſuis tout prêt.

LA TANTE,

Vous avez eu vos raiſons, il eſt fort bien— votre fille l'aime ſans doute ?

M. VANDERK. *pere.*

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Mais je me ſerois très-peu embarraſſée de cet amour-là, & j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

M. VANDERK *pere.*

Il eſt Préſident.

LA TANTE.

Préſident ! pourqui porte-t-il épée ?

M. VANDERK *pere.*

Qui ! voici mon gendre futur.

LA TANTE.

Cela ; Monſieur eſt donc de Robe ?

LE GENDRE.

Oui, Madame, & je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monſieur, il y a dans la Robe des perſonnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le ſont, Madame.

LA TANTE.

(A ſon frere.)

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de Robe. *(au gendre.)* Je vous fais, Monſieur, mon compliment, je ſuis charmée de vous voir uni à une famille.——

Digitized by Google

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prens le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame.

LA TANTE.

Mademoiſelle a dans toute ſa perſonne un air, une grace, une modeſtie, un ſérieux: elle ſera dignement Madame la Préſidente. *(regardant le fils.)* Et ce jeune Monſieur.

M. VANDERK *pere.*

C'eſt mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas— vous ne me le dites pas, c'eſt mon neveu, ah! il eſt charmant, il eſt charmant: embraſſez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raiſon, c'eſt tout le portrait du grand-pere; il m'a ſaiſie, ſes yeux, ſon front, l'air noble: ah! mon frere, ah! Monſieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province, je le préſenterai; ah! il eſt charmant.

MDE. VANDERK.

Madame, voulez-vous paſſer dans votre appartement?

M. VANDERK *pere.*

On va vous ſervir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit & un bouillon. Ah! il eſt charmant: je le retiens demain pour me

Digitized by Google

donner la main. Bon ſoir, mon cher neveu, bon ſoir.

M. VANDERK *fils.*

Ma chere tante, je Vous ſouhaite....

SCENE X.

M. VANDERK, *fils* VICTORINE.

M. VANDERK *fils.*

Ma chere tante eſt aſſez folle.

VICTORINE.

C'eſt Madame votre tante ?

M. VANDERK *fils.*

Oui, ſœur de mon pere.

VICTORINE.

Ses domeſtiques font un train; elle en a quatre, cinq, ſans compter les femmes: ils ſont d'une arrogance. Madame la Marquiſe par-ci, Madame la Marquiſe par-là, elle veut ceci, elle entend ça; il ſemble que tout ſoit à eux.

M. VANDERK *fils.*

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la ſuivez pas, votre chere tante ?

M. VANDERK *fils.*

J'y vais. Bon ſoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK *fils.*

Tu ne l'as pas vue!

VICTORINE.

Que je la voie encore!—Ah! elle eſt belle— des diamans— à répétition— il eſt onze heures 7 — 8 — 9 — 10 minutes, onze heures dix minutes. Demain à pareille heure— Voulez-vous que je vous diſe tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK *fils.*

Ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui.— vous vous leverez à ſept, diſons à huit heures; vous deſcendrez à dix; vous donnerez la main à la Mariée: on reviendra à deux heures: on dînera, on jouera; enſuite votre feu d'artifice pourvu encore que vous ne ſoyes pas bleſſé.

M. VANDERK *fils.*

Bleſſé. Qu'importe?

VICTORINE.

Il nefaut pas l'être.

M. VANDERK *fils.*

Bon;

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK *fils.*

Tu ſerois bien étonnée ſi je ne faiſois rien de tout cela.

Digitized by Google

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK *fils.*

Au reſte, tu peux avoir raiſon.

VICTORINE.

C'eſt joli, une montre à répétition: lorſqu'on ſe réveille, on ſonne l'heure: je crois que je me réveillerois tout exprès.

M. VANDERK *fils.*

Eh bien, je veux qu'elle paſſe la nuit dans ta chambre, pour ſavoir ſi tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh, non.

M. VANDERK *fils.*

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le ſçavoit, on ſe moqueroit de moi.

Mde VANDERK *fils.*

Qui le dira? tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous en pouvez être ſûr; mais— & vous.

M. VANDERK *fils.*

N'ai-je pas ma pendule? & tu me la rendras.

VICTORINE.

Sans doute.

M. VANDERK *fils.*

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

M. VANDERK *fils.*

Qu'à moi.

Digitized by Google

VICTORINE.

Eh, mais, ſans doute.

M. VANDERK *fils.*

Bon ſoir, Victorine— Adieu— Bon ſoir. Qu'à moi, qu'à moi.

SCENE XI.

VICTORINE *ſeul.*

Qu'à moi, qu'à moi, que veut-il dire? Il a quelque choſe d'extraordinaire aujourd'hui: ce n'eſt pas ſa gaieté, ce n'eſt pas ſon air franc: il rêvoit. Si c'étoit.— non.

SCENE XII.

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE *à ſa fille.*

On vous appelle, on vous ſonne depuis une heure.

(Victorine ſort.)

Digitized by Google

SCENE. XIII.

ANTOINE *seul.*

QUATRE ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain—ce sera un beau bruit.— Je n'oublie rien. Non. *(Il souffle les bougies, & ferme les volets.)* Je vais me coucher.

SCENE XIV.

UN DOMETIQUE *de M. Vanderk,* ANTOINE.

ANTOINE.

QUOI!

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine, Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bon soir, M. Antoine.

ANTOINE.

Bon soir, bon soir.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE I.

M. VANDERK *fils*, & SON DOMESTIQUE *entrent en tâtonnant avec précaution: il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, pour faire voir qu'il eſt un peu jour. Il regarde par-tout.*

(Il doit être en Redingotte & en Bottines.)

SCENE II.

M. VANDERK *fils*, SON DOMESTIQUE, *il eſt botté ainſi que ſon Maître.*

M. VANDERK *fils.*

CHAMPAGNE, va ouvrir le volet.——— Hé bien, les clefs?

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché par-tout, ſur la fenêtre, derriére la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j'ai réveillé le Portier.

M. VANDERK *fils.*

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK *fils.*

Eh pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en ſçais rien.

M. VANDERK *fils.*

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé; voulez-vous que j'y aille?

M. VANDERK *fils.*

Non. Et nos chevaux.

LE DOMESTIQUE.

Ils ſont dans la cour.

M. VANDERK *fils.*

Tien, mets ces piſtolets à l'arçon, & n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maiſon.

LE DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumiére.

M. VANDERK *fils.*

Où?

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

Au troiſiéme.

M. VANDERK *fils.*

Au troiſiéme.

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'eſt dans la chambre de Mademoiſellé Victorine : mais c'eſt ſa lampe.

M. VANDERK *fils.*

Victorine,———Vas-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je ?

M. VANDERK *fils.*

Deſcens dans la cour, écoute : cache les chevaux ſous la remiſe à gauche près du carroſſe de ma Mere : point de bruit ſur-tout ; il ne faut réveiller perſonne.

SCENE III.

M. VANDERK *fils ſeul.*

POURQUOI Antoine a-t-il pris ces clefs ? Que vais-je faire ? C'eſt de le réveiller. Je lui dirai— Je veux ſortir— J'ai des emplettes : j'ai quelques affaires.—Frappons. Antoine.— Je n'entens rien. —Antoine. *(prêt à frapper, il ſuſpend le coup.)* Il va me faire cent queſtions. Vous ſortez de bonne

Digitized by Google

heure, quelle affaire avez-vous donc ? Vous sortez à cheval : attendez le jour. Je ne veux pas attendre moi.— Donnez-moi les clefs. *(il frappe.)* Antoine.

SCENE IV.

M. VANDERK *fils*, ANTOINE. *(dans sa chambre.)*

ANTOINE.

Qui est là ?

M. VANDERK *fils*.

Il a répondu. Antoine.

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin ?

M. VANDERK *fils*.

Moi.

ANTOINE.

Ah ! Monsieur, j'y vais.

SCENE V.

M. VANDERK *fils*, *seul*.

Il se leve.— Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi, je sors. Je vais à deux pas : quand

Digitized by Google

j'irois plus loin Mais vous êtes en bottines. Mais ce cheval? mais ce Domeſtique? Eh bien, je vais à deux lieues d'ici; mon pere m'a dit de lui faire une commiſſion. Comme l'eſprit va chercher bien loin les raiſons les plus ſimples. Ah! je ne ſçais pas mentir.

SCENE VI.

M VANDERK *fils*, ANTOINE, *(ſon col à la main)*

ANTOINE.

COMMENT, Monſieur, c'eſt vous?

M. VANDERK *fils*.

Oui, donne-moi vîte les clefs de la porte cochére.

ANTOINE.

Les clefs?

M. VANDERK *fils*.

Oui.

ANTOINE.

Les clefs? mais le Portier doit les avoir.

M. VANDERK *fils*.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'eſt vrai: hier au ſoir je ne m'en reſſouvenois pas. Mais à propos Monſieur votre pere les a.

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Mon pere : hé pourquoi les a-t-il ?

ANTOINE.

Demandez-le-lui je n'en ſçais rien.

M. VANDERK *fils.*

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous ſortez de bonne heure.

M. VANDERK *fils.*

Il faut qu'il ait eu quelques raiſons pour prendre les clefs.

ANTOINE.

Peut-être quelque Domeſt'que : ce mariage— Il a appéhendé l'embarras, des fêtes, des aubades.— Il veut ſe lever le premier : enfin que ſçai-je ?

M. VANDERK *fils.*

Eh bien, mon pauvre Antoine, rens-moi le plus grand.— rens-moi un petit ſervice : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon pere : il aura mis les clefs ſur quelque chaiſe ; apporte-les-moi. Prens garde de le réveiller, je ſerois au déſeſpoir ſi j'étois la cauſe que ſon ſommeil eût été trouble.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous ?

M. VANDERK *fils.*

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raiſon que moi.

ANTOINE.

J'y vais : ne ſortez pas, ne ſortez pas.

Digitized by Google

SCENE VII.

M. VANDERK *fils seul.*

Ou veux-tu que j'aille?— J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions; Antoine est un bon homme.— Il se sera bien imaginé.— Ah, mon pere, mon pere!— Il dort.—Il ne sçait pas.— Ce cabinet.— cette maison, tout ce qui frappe mes yeux m'est plus cher; quitter cela pour toujours, ou pour long temps cela fait une peine qui.— Ah! le voilà.— Ciel! c'est mon pere.

SCENE VIII.

M. VANDERK *pere, en robe de chambre,* M. VANDERK *fils.*

M. VANDERK *fils.*

Ah! mon pere, ah! que je suis fâché: c'est la faute d'Antoine: je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDERK *pere.*

Non, je l'étois.

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Vous l'étiez ; & ſans doute que....

M. VANDERK *pere.*

Vous ne me dites pas bon jour.

M. VANDERK *fils.*

Mon pere, je vous demande pardon, je vous ſouhaite bien le bon jour. Comment avez-vous paſſé la nuit ? votre ſanté.—

M. VANDERK *pere.*

Vous ſortez de bonne heure.

M. VANDERK *fils.*

Oui, je voulois.—

M. VANDERK *pere.*

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDERK *fils.*

C'eſt pour moi, c'eſt le mien, & celui de mon Domeſtique.

M. VANDERK *pere.*

Eh ; où allez-vous ſi matin ?

M. VANDERK *fils.*

Une fantaiſie d'exercice; je voulois faire le tour des remparts : une idée.— un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

M. VANDERK *pere.*

Dès hier au ſoir, vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts; Victorine l'a ſçu de quelqu'un, d'un, homme de l'écurie, & vous aviez l'idée de ſortir.

M. VANDERK *fils.*

Non pas abſolument.

M. VANDERK *pere.*

Non ! mon fils, vous avez quelque deſſein ;

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Quel deſſein voudriez-vous que j'euſſe ?

M. VANDERK *pere.*

C'eſt moi qui vous le demande.

M. VANDERK *fils.*

Je vous aſſure, mon pere.—

M. VANDERK *père.*

Mon fils, juſqu'à cet inſtant, je n'ai connu en vous ni détours, ni menſonges : ſi ce que vous me dites eſt vrai, répétez-le-moi, & je vous croirai.— Si ce ſont quelques raiſons, quelques folies de votre âge, de ces niaiſeries qu'un pere peut ſoupçonner mais ne doit jamais ſçavoir; quelque peine que cela me faſſe, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un & l'autre : voici les clefs, ſortez. *(Le fils tend la main & les prend)* Mais, mon fils, ſi cela pouvoit intéreſſer votre repos, & le mien, & celui de votre mere.

M. VANDERK *fils.*

Ah ? mon pere.

M. VANDERK *pere.*

Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire ?

M. VANDERK *fils.*

Ah ! bien plutôt.—

M. VANDERK *pere.*

Achevez.

M. VANDERK *fils.*

Que me demandez-vous ! Ah, mon pere, vous me l'avez dit hier : vous avez été inſulté, vous étiez jeune ; vous vous êtes battu ; vous le feriez

Digitized by Google

encore.—Ah ! que je ſuis malheureux ! je ſens que je vais faire le malheur de votre vie. Non.— jamais.— Quelle lecon !— Vous pouvez m'en croire.— ſi la fatalité.—

M. VANDERK *pere.*

Inſulté.— battu.— Le malheur de ma vie : mon fils, cauſons enſemble, & ne voyez en moi qu'un ami.

M. VANDERK *fils.*

S'il étoit poſſible que j'exigeaſſe de vous un ſerment.— Promettez-moi que, quelque choſe que je vous diſe, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M VANDERK *pere.*

Si cela eſt juſte.

M. VANDERK *fils.*

Juſte ou non.

M. VANDERK *pere.*

Juſte ou non !

M. VANDERK *fils.*

Ne vous alarmez pas. Hier au ſoir j'ai eu quelqu'altercation, une diſpute avec un Officier de Cavalerie : nous ſommes ſortis, on nous a ſéparés. —Parole aujourd'hui.

M. VANDERK *pere, en s'appuyant ſur le dos d'une chaiſe.*

Ah ! mon fils.

M. VANDERK *fils.*

Mon pere, voilà ce que je craignois.

M. VANDERK *pere.*

Et puis-je ſçavoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, & de ce qui l'a cauſée, enfin de tout ce qui s'eſt paſſé ?

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Ah ! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre préſence.

M. VANDERK *pere.*

Vous fait-elle du chagrin ?

M. VANDERK *fils.*

Ah ! jamais, Jamais je n'ai eu tant beſoin d'un ami, & ſur-tout de vous.

M. VANDERK *pere.*

Enfin vous avez eu diſpute.

M. VANDERK. *fils*

L'hiſtoire n'eſt pas longue: la pluie qui eſt ſurvenue hier m'a forcé d'entrer dans un caffé. Je jouois une partie d'echecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur ? il racontoit je ne ſçais quoi de ſon pere, d'un marchand, d'un eſcompte de billets; mais je ſûis ſur d'avoir entendu très-diſtinctement : " oui,— tous ces Négociants, tous ces " Commerçants ſont des fripons, ſont des miſé- " rables." Je me ſuis retourné, je l'ai regardé: lui, ſans nul égard, ſans nulle attention, a répété le même diſcours. Je me ſuis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'nn malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos ; nous ſommes ſortis, on nous a ſéparés.

M. VANDERK *pere.*

Vous me permettrez de vous dire.—

M. VANDERK *fils.*

Ah ! je ſçais, mon pere, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet Officier pouvoit etre dans un inſtant d'humeur : ce qu'il

disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde on ne dit personne ; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit : & voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi- même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit, parce que j'étois présent.

M. VANDERK *pere*.

Vous le désirez : vous connoît-il ?

M. VANDERK *fils*.

Je ne le connois pas.

M. VADERK. *pere*.

Et vous cherchez querelle ! Ah mon fils ! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez un pere ? je pense si souvent que j'ai un fils.

M. VANDERK *fils*.

C'est parce que j'y pensois.

M. VANDERK *pere*.

Eh ! dans quelle incertitude, dans quelle peine alliez-vous jetter aujourd'hui votre mere & moi !

M. VANDERK *fils*.

J'y avois pourvu.

M. VANDERK *pere*.

Comment ?

M. VANDERK *fils*.

J'avois laissé sur ma table une Lettre adressée à vous ; Victorine vous l'auroit donnée.

M. VANDERK *pere*.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine ?

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Non ; mais elle devoit reporter quelque chose sur ma table, & elle l'auroit vue.

M. VANDERK *pere.*

Eh! quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des loix ?

M. VANDERK *fils.*

La juste rigueur !

M. VANDERK *pere.*

Oui, elles sont justes ces loix.— Un peuple.— je ne sçais lequel.— Les Romains, je crois, accordoient des récompenses à qui conservoit la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un François qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat !

M. VANDERK *fils.*

Un assassinat !

M. VANDEKK *pere.*

Oui, mon fils, un assassinat. La confiance que l'aggresseur a dans ses propres forces, fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK *fils.*

Et vous-même, mon pere, lorsqu'autrefois.—

M. VANDERK *pere.*

Le Ciel est juste : il m'en punit en vous. Enfin quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des loix ?

M. VANDERK *fils.*

La fuite.

M. VANDERK *pere.*

Hé ! quelle étoit votre marche ? le lieu ? l'instant ?

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

Sur les trois heures après-midi, derrière les petits remparts.

M. VANDERK *pere.*

Eh, pourquoi donc ſortez-vous ſitôt ?

M. VANDERK *fils.*

Pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras de cette noce, de ma Tante, & de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurois voulu retarder d'un jour !

M. VANDEKK *pere.*

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous reſter ?

M. VANDERK *fils.*

Ah ! mon pere, imaginez.—

M. VANDERK *pere.*

Vous aviez raiſon ; mais cette raiſon ne ſubſiſte plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous : je vais réfléchir aux moyens qui peuvent vous ſauver, & l'honneur, & la vie.

M. VANDERK *fils.*

(A part.) Me ſauver l'honneur ! — Mon pere, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDERK *pere.*

Je n'en ai aucune.

M. VANDERK *fils.*

Prouvez-le-moi donc, mon pere, en permettant que je vous embraſſe.

M. VANDERK *pere.*

Non, Monſieur ; remontez chez vous.

Digitized by Google

M. VANDERK *fils.*

J'y vais, mon pere.

(Il ſe retire précipitamment.)

SCENE XI.

M. VANDERK *pere, ſeul.*

Infortuné! comme on doit peu compter ſur le bonheur préſent. Je me ſuis couché le plus tranquille, le plus heureux des peres; & me voilà! Antoine.— je ne peux avoir trop de confiance.— Si ſon ſang couloit pour ſon Roi & pour ſa patrie!— mais.—

SCENE X.

ANTOINE, M. VANDERK *pere.*

ANTOINE.

Que voulez-vous?

M. VANDERK *pere.*

Ce que Je veux? ah! qu'il vive!

ANTOINE.

Monſieur.

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appellé,

M. VANDERK *pere.*

Je t'ai appellé ?— Antoine, je connois ta discrétion, ton amitié pour moi, & pour mon fils ; il sortoit pour se battre.

ANTOINE.

Contre qui ? je vais.—

M. VANDERK *pere.*

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller.—

M. VANDERK *pere.*

Non, ce n'est pas....

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de.—

M. VANDERK *pere.*

Tais-toi, il est ici : cours à son appartement, dis-lui, dis-lui que je le prie de m'envoyer la Lettre dont il vient de me parler. Ne dis pas autre chose; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde.— Remarque.— vas qu'il te donne cette Lettre, & qu'il m'attende je vais le voir.

Digitized by Google

SCENE XI.

M. VANDERK *pere, ſeul.*

Ah ciel! fouler aux pieds la raiſon, la nature & les loix. Préjugé funeſte! abus cruel du point d'honneur! tu ne pouvois avoir pris naiſſance que dans les tems les plus barbares, tu ne pouvois ſubſiſter qu'au milieu d'une nation vaine & pleine d'elle-même, quau milieu d'un peuple dont chaque particulier compte ſa perſonne pour tout & ſa patrie & ſa famille pour rien. Et vous loix ſages, vous avez déſiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'échaffaud; votre ſévérité a ſervi à froiſſer le cœur d'un honnête homme entre l'infamie & le ſupplice. Ah! mon fils!

SCENE XII.

ANTOINE, M. VANDERK *pere,*

ANTOINE.

Monsieur, vous l'avez laiſſé partir?

M. VANDERK *pere.*

Il eſt parti! ô Ciel! arrêtez.

Digitized by Google

ANTOINE.

Ah! Monſieur, il eſt déja bien loin. Je traverſois la cour; il a mis ſes piſtolets à l'arçon.

M. VANDERK *pere.*

Ses piſtolets!

ANTOINE.

Il m'a crié Antoine, je te recommande mon pere, & il a mis ſon cheval au galop.

M. VANDERK *pere.*

Il eſt parti! ah, Dieux! *(Il réve profondément; il reprend ſa fermeté, & dit:)* Que rien ne tranſpire ici. Viens, ſuis-moi, je vais m'habiller.

Fin du troiſiéme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE I.

VICTORINE *ſule.*

Je le cherche par-tout : qu'eſt-il devenu ? Cela me paſſe. Il ne ſera jamais prêt. Il n'eſt pas habillé. Ah que je ſuis fâchée de m'être embarraſſée de ſa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me diſoit " qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi :" il eſt ſorti de bien bonne heure & à cheval: mais ſi c'étoit cette diſpute, & s'il étoit vrai qu'il fût allé.——— Ah ! j'ai un preſſentiment. Mais que riſqué-je d'en parler ? j'en vais parler a Monſieur. Je parierois que c'eſt ce Domeſtique qui s'eſt endormi hier au ſoir; il avoit une mauvaiſe phyſionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

Digitized by Google

SCENE II.

M. VANDERK *pere*, VICTORINE.

VICTORINE.

MONSIEUR, on eſt bien inquiet. Madame la Marquiſe dit: " Mon neveu eſt-il habillé ? qu'on " l'avertiſſe. Eſt-il prêt ? Pourquoi ne l'ai-je pas " vu ? Pourquoi ne vient-il pas ?"

M. VANDERK *pere*.

Mon fils ?

VICTORINE.

Oui, Je l'ai demandé ; je l'ai fait chercher : je ne ſçais s'il eſt ſorti, ou s'il n'eſt pas ſorti, mais je ne l'ai pas trouvé.

M. VANDERK *pere*.

Il eſt ſorti.

VICTORINE.

Vous ſçavez donc, Monſieur, qu'il eſt dehors.

M. VANDERK *pere*.

Oui, je le ſçais. Voyez ſi tout le monde eſt prêt : pour moi, je le ſuis. Où eſt votre pere ?

VICTORINE *fait un pas, & revient.*

Avez-vous vu, Monſieur, hier un Domeſtique qui vouloit parler à vous ou à Monſieur votre fils ?

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Un Domeſtique? c'étoit à moi: j'ai donné parole à ſon Maître aujourd'hui, vous faites bien de m'en faire reſſouvenir.

VICTORINE *à part.*

Il faut que ce ne ſoit pas cela, tant mieux, puiſque Monſieur ſçait où il eſt.

M. VANDERK *pere.*

Voyez donc où eſt votre pere.

VICTORINE.

J'y cours.

SCENE III.

M. VANDERK *pere, ſeul.*

Au milieu de la joie la plus légitime.——— Antoine ne vient point.— Je voyois devant moi toutes les miſéres humaines. Je m'y tenois préparé. La mort même.— Mais ceci.— Hé, que dire!— Ah! ciel!

Digitized by Google

SCENE IV.

LA TANTE, M. VANDERK *pere.*

M. VANDERK *pere, ayant repris un air ſerein.*

HE bien, ma ſœur, puis-je enfin me livrer au plaiſir de vous revoir ?

LA TANTE.

Mon frere, je ſuis très en colere ; vous gronderez après, ſi vous voulez.

M. VANDERK *pere.*

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK *pere.*

J'ai cru que les droits du ſang n'admettoient point de ces ménagemens, & qu'un frere.—

LA TANTE.

Et moi, qu'une Sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK *pere.*

Quoi ! vous auroit-on manqué en quelque choſe ?

LA TANTE.

Oui, ſans doute.

M. VANDERK *pere.*

Qui ?

Digitized by Google

LA TANTE.

Votre fils.

M. VANDERK *pere.*

Mon fils! Eh, quand peut-il vous avoir désobligé?

LA TANTE.

A l'instant.

M. VANDERK *pere.*

A l'instant!

LA TANTE.

Oui, mon frere, à l'instant: il est bien singulier que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, & qu'il sorte.

M. VANDERK *pere.*

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable, votre sang froid me tue: il faut me le trouver mort ou vif; c'est lui qui me donne la main.

M. VANDERK *pere.*

Je compte vous la donner, s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh ça, mon frere, parlons raison; il n'y a point de choses que je n'aye imaginé pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château ou plutôt près du vôtre, & je vous en rends grace; il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574, mais il n'est pas rachetable.

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Soit.

LA TANTE.

C'eſt un abus ; mais c'eſt fâcheux.

M. VANDERK. *pere.*

Cela peut être : allons rejoindre.—

LA TANTE.

Nous avons le tems, il faut repeindre les vitraux de la Chapelle ; cela vous étonne.

M. VANDERK *pere.*

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'eſt que les armoiries ſont écartelées d'Arragon & que le lambel.—

M. VANDERK *pere.*

Ma ſœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE.

Non, je vous aſſure.

M. VANDERK. *pere.*

Hé bien, nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'eſt que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choſes étonnantes : il eſt aimable, il eſt aimable. Nous avons dans la province la plus riche héritiére, c'eſt une Cramont Balliere de la Tour d'Agon, vous ſçavez ce que c'eſt, elle eſt même parente de votre femme ; votre fils l'épouſe, j'en fais mon affaire : vous ne paroîtrés pas, vous ; je le propoſe, je le marie, il ira à l'armée, & moi je reſte avec ſa femme, avec ma niéce, & j'éleve ſes enfans.

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Eh! ma sœur.

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frere.

M. VANDERK *pere.*

Entrons dans le sallon, sans doute on nous y attend.

SCENE V.

LES MEMES, ANTOINE.

M. VANDERK *pere à Antoine qui entre.*

ANTOINE reste ici.

LA TANTE *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux pour mon neveu que je sois venue ici. Vous, mon frere, vous avez perdu toute idée de noblesse & de grandeur; le commerce rétrécit l'ame, mon frere. Ce cher enfant! ce cher enfant! Mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

Digitized by Google

SCENE VI.

ANTOINE *seul.*

OUI, ma réſolution eſt priſe : comment ! peut-être un miſérable, un drôle.—

SCENE VII.

VICTORINE, ANTOINE.

ANTOINE.

QU'EST-ce que tu demendes ?

VICTORINE.

J'entrois.

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours ſur mes talons ; c'eſt bien étonnant, la curioſité, la curioſité. Mademoiſelle, voilà peut-être le dernier conſeil que je vous donnerai de ma vie ; mais la curioſité dans une jeune perſonne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Eh ! mais je venois vous dire....

Digitized by Google

ANTOINE.

Va-t-en, va-t-en, écoute, ſois ſage, & vis toujours honnêtement, & tu ne pourras manquer.

VICTORINE *à part.*

Qu'eſt-ce que cela veut-dire?

SCENE VIII.

LES MEMES, M. VANDERK *pere.*

M. VANDERK *pere.*

Sortez, Victorine, laiſſez-nous, & fermez la porte.

SCENE IX.

M. VANDERK *pere*, ANTOINE.

M. VANDERK *pere.*

Avez-vous dit au Chirurgien de ne pas s'éloigner?

Digitized by Google

ANTOINE.

Non.

M. VANDERK *pere.*

Non!

ANTOINE.

Non, non.—

M. VANDERK *pere.*

Pourquoi?

ANTOINE.

Pourquoi? C'eſt que Monſieur votre fils ne ſe battra pas.

M. VANDERK *pere.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monſieur, Monſieur, un Gentilhomme, un Militaire, un Diable, fût-ce un Capitaine de Vaiſſeau de Roi; c'eſt ce qu'on voudra: mais il ne ſe battra pas, vous dis-je, ce ne peut être qu'un aſſaſſin, il lui a cherché querelle: il croit le tuer; il ne le tuera pas.

M. VANDERK *pere.*

Antoine.

ANTOINE.

Non, Monſieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé—je ſçais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera, je le tuerai ou il me tuera; s'il me tue, il ſera plus embarraſſé que moi; ſi je le tue, Monſieur, je vous recommande ma fille. Au reſte je n'ai pas beſoin de vous la recommander.

M. VANDERK *pere.*

Antoine, ce que vous dites eſt inutile, & jamais.—

Digitized by Google

ANTOINE.

Vos piſtolets, vos piſtolets; vous m'avez vu, vous m'avez vu ſur ce vaiſſeau, il y a long-tems. Qu'importe? morbleu, en fait de valeur, il ne faut qu'être homme et des armes.

M. VANDERK *pere*.

Eh! mais Antoine.

ANTOINE.

Monſieur.— ah mon cher Maître, un jeune homme d'une auſſi belle eſpérance; ma fille me l'avoit dit, & l'embarras d'aujourd'hui, & la noce & tout ce monde: à l'inſtant même.— les clefs du magaſin. Je les emportois. *(Il remet les clefs à M. Vanderk.)* Ah, j'en deviendrai fou! ah, Dieux!

M. VANDERK *pere*.

Il me briſe le cœur: écoutez-moi, Antoine, je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK *pere*.

Antoine, croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez?

ANTOINE.

Et c'eſt à cauſe de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK *pere*.

Non.

ANTOINE.

Ah, Ciel!

M. VANDERK *pere*.

Antoine, vous manquez de raiſon, je ne vous conçois pas aujourd'hui: écoutez-moi.

Digitized by Google

ANTOINE.

Monſieur.

M. VANDERK *pere.*

Ecoutez-moi, vous dis-je, rappellez toute votre préſence d'eſprit, j'en ai beſoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l'inſtant, & je ne pourrois plus vous parler.—— Crois-tu, mon pauvre Antoine; crois-tu, mon vieux camarade, que je ſois inſenſible? N'eſt-ce pas mon fils? n'eſt-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout le bonheur de ma vieilleſſe? Et ma femme.— ah, quel chagrin! ſa ſanté foible.— mais c'eſt ſans remede, le préjuge qui afflige notre nation rend ſon malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affire?

M. VANDERK *pere.*

L'accommoder! Tu ne connois pas toutes les entraves de l'honneur: où trouver ſon adverſaire? où le rencontrer à préſent? Eſt-ce ſur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Hé! n'eſt-il pas & contre les mœurs & contre les loix que je paroiſſe en être inſtruit?— Et ſi mon fils eût héſité, s'il eût molli, ſi cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'eſt point de demi brave, il n'eſt point de petit homme qui ne cherchât à le tâter, il lui faudroit dix affaires heureuſes pour faire oublier celle-ci. Elle eſt affreuſe dans tous ſes points; car il a tort,

Digitized by Google

ANTOINE.

Il a tort !

M. VANDERK *pere*,

Une étourderie !

ANTOINE.

Une étourderie !

M. VANDERK *pere*.

Oui. Mais ne perdons pas le tems en vaines diſcuſſions, Antoine.

ANTOINE.

Monſieur.

Mde VANDERK *pere*.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

M. VANDERK *pere*.

Ne paſſez mes ordres en aucune maniére, ſongez qu'il y va de l'honneur de mon fils & du mien : c'eſt vous dire tout.

ANTOINE.

Ah, Ciel !

M. VANDERK *pere*.

Je ne peux me confier qu'à vous ; & je me fie à votre âge, à votre expérience ; & je peux dire, à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent ſe rencontrer ; déguiſez vous de façon à n'être pas reconnu ; tenez-vous en le plus loin que vous pourrez : ne ſoyez, s'il eſt poſſible, reconnu en aucune maniére. Si mon fils a le bonheur cruel de tuer ſon adverſaire, montrez-vous alors ; il ſera agité

il ſera égaré, il verra mal ; voyez pour lui, portez ſur lui toute votre attention, veillez à ſa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conſeillera. Lui parti, portez ſur le champ tous vous ſoins à ſon adverſaire, s'il reſpire encore, emparez-vous de ces derniers momens, donnez-lui tous les ſecours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il eſt en vous le crime auquel je participe, puiſque.— puiſque.— Cruel honneur !—— Mais, Antoine, ſi le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il diſpoſe de mon fils,— je ſuis pere, & je crains mes premiers mouvemens ; je ſuis pere.— & cette fête, cette noce.— ma femme.— ſa ſanté, moi-même, alors tu accourras ; mais comme ta préſence m'en diroit trop, ais cette attention, écoute bien, ais-la pour moi je t'en ſupplie : tu frapperas trois coups à la porte de la baſſe-cour, trois coups diſtinctement ; & tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à perſonne, mes chevaux ſeront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, Monſieur.----

M. VANDERK *pere*.

Voici quelqu'un, & c'eſt ſa mere.

Digitized by Google

SCENE X.

LES MEMES, MDE. VANDERK, ANTOINE.

MDE. VANDERK.

AH! mon cher ami, tout le monde eſt prêt; voici vos gants. Antoine, eh comme te voilà fait! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau le jour du mariage de ma fille; je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'eſt que,— Madame.— Je vais en affaire, oui, oui,— Madame.

M. VANDERK *pere.*

Allez, allez, Antoine; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

M. VANDERK *pere.*

N'oubliez rien?

ANTOINE.

Oui, Monſieur.

MDE VANDERK.

Antoine.

ANTOINE.

Madame.

Digitized by Google

MDE VANDERK.

Ah, ſi tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde point.

M. VANDERK *pere.*

Allez, Antoine, allez. *(Antoine & M. Vanderk ſe regardent. Antoine ſort.)*

SCENE XI.

M. & MDE VANDERK.

MDE VANDERK.

ANTOINE a l'air bien effarouché.

M. VANDERK *pere.*

Tout ceci l'échauffe & le dérange.

MDE VANDERK.

Ah, mon ami, faites-moi compliment; il y a plus de deux ans que je ne me ſuis ſi bien portée.——— Ma fille.——— mon gendre, toute cette famille eſt ſi reſpectable, ſi honnête, la bonne robe eſt ſage comme les loix : mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre ſœur a raiſon, vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne ſçais en quel endroit; au reſte, vous le ſçavez : il faut cependant que ce ſoit très-loin, car je ſuis ſûre qu'il ne s'eſt point amuſé : & lorſqu'il va revenir,

Digitized by Google

il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé, & quil étoit monté à cheval.

M. VANDERK *pere (lui prenant la main affectueusement.)*

Laissez-moi respirer, & permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction. Votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces; l'adversité est si près de nous; la plus grande félicité est si peu stable, si peu.— Ne faisons point attendre; on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCENE XII.

LES MEMES, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE *(dans le fond.)*

M. VANDERK *pere.*

Allons, belle jeunesse; Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour, *(à part.)* & plus beau que celui-ci.

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE I.

VICTORINE *se retournant vers le lieu d'où elle sort.*

Monsieur Antoine, Monsieur Antoine, Monsieur Antoine !— Le Maître d'Hôtel, les Gens, les Commis, tout le monde demande M. Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon pere est bien étonnant ; je le cherche par-tout, je ne le trouve nulle part Jamais ici il n'y a eu tant de monde, & jamais.—Eh ?— Quoi ?— Hain ?— Antoine, Antoine. Hé bien, qu'ils appellent ? Cette cérémonie que je croyois si gaie, grands Dieux comme elle est triste.—Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur. Et d'un autre côté aussi mon pere avec ses raisons, sois sage, sois sage, & tu ne pourras manquer.— Où est-il allé ? Je.—

Digitized by Google

SCENE II.

M. DESPARVILLE *pere*, VICTORINE.

M. DESPARVILLE *pere*.

MADEMOISELLE, puis-je entrer ?

VICTORINE.

Monſieur, vous êtes ſans doute de la noce ; entrez dans le ſallon.

M. DESPARVILLE *pere*.

Je n'en ſuis pàs, Mademoiſelle, je n'en ſuis pas.

VICTORINE.

Ah, Monſieur, ſi vous n'en êtes pas, pour quelle raiſon ?—

M. DESPARVILLE *pere*.

Je viens pour parler à Monſieur Vanderk.

VICTORINE.

Lequel ?

M. DESPARVILLE *pere*.

Mais le Négociant. Eſt-ce qu'il y a deux Négocians de ce nom-là ? C'eſt celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah, Monſieur, quel embarras ! Je vous aſſure que je ne ſçais comment Monſieur pourra vous

Digitized by Google

parler au milieu de tout ceci: & même on feroit à table, ſi on n'attendoit pas quelqu'un qui ſe fait bien attendre.

M. DESPARVILLE *pere.*

Mademoiſelle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne ſçavoit donc pas l'embarras.—

M. DESPARVILLE *pere.*

Il ne ſçavoit pas; il ne ſçavoit pas; c'eſt hier au ſoir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc; ſi je peux l'aborder, car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai.—— Qu'eſt-ce que je dirai?

M. DESPARVILLE *pere.*

Dites que c'eſt quelqu'un qui voudroit lui parler; que c'eſt quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, ſur une Lettre qu'il en a reçue.---- Ajoutez que.---- Non.---- dites-lui ſeulement cela.

VICTORINE.

J'y vais.--- Quelqu'un.--- Mais, Monſieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE *pere.*

Il le ſçait bien peu. Dites, au reſte, que c'eſt M. Deſparville, que c'eſt le Maître d'un Domeſtique.---

VICTORINE.

Ah je ſçais, un homme qui avoit un viſage.--- qui avoit un air.---- Hier au ſoir.--- J'y vais, j'y vais.

Digitized by Google

SCENE III.

M. DESPARVILLE *pere (ſeul.)*

QUE de raiſons! parbleu ces choſes là ſont bien faites pour moi! Il faut que cet homme marie juſtement ſa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler; ce'ſt fait exprès. Oui, c'eſt fait exprès pour moi, ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. Peſte ſoit des enfans! Je ne veux plus m'embarraſſer de rien; je vais me retirer dans ma province. "Mais mon pere.--- mon pere" mais mon fils, va te promener; j'ai fait mon tems, fais le tien. Ah! c'eſt apparemment notre homme; encore un refus que je vais eſſuyer.

SCENE IV.

M. VANDERK *pere*, M. DESPARVILLE *pere*, *un Domeſtique.*

M. DESPARVILLE *pere.*

MONSIEUR, Monſieur, je ſuis fâche de vous déranger. Je ſçais tout ce qui vous arrive; vous

mariez votre fille aujourd'hui ; vous êtes à l'inſtant en compagnie ; mais un mot, un ſeul mot.

M. VANDERK *pere.*

Et moi, Monſieur, je ſuis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, & il eſt trois heures ſeize minutes. Monſieur, aſſeyez-vous.

M. DESPARVILLE *pere.*

Non, parlons debout, j'aurai bien-tôt dit. Monſieur, je crois que le Diable eſt après moi. J'ai depuis quelques jours beſoin d'argent, & encore plus depuis hier pour la circonſtance la plus preſſante, & que je ne peux pas dire.— J'ai une lettre de change, bonne, excellente, ceſt, comme diſent vos marchands, c'eſt de l'or en barre ; mais elle ſera payée quand ? quand ? Je n'en ſçais rien : ils ont des uſages, des uſances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez pluſieurs de vos Confreres, mais tous ceux que j'ai vu juſqu'à préſent ſont des Arabes, des Juifs ; pardonnez-moi le terme, oui, des Juifs. Les uns m'ont demandé des remiſes conſidérables, parce qu'ils voient que j'en ai beſoin. D'autres m'ont refuſé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas ?

M. VANDERK *pere.*

Puis-je la voir ?

M. DESPARVILLE *pere.*

La voilà.— *(Pendant que M. Vanderk lit)* Je payerai tout ce qu'il faudra. Je ſçais quil y a

Digitized by Google

des droits. Faut-il le quart ? faut-il— J'ai besoin d'argent.

M. VANDERK *pere (ſonne : on entend la ſonnette.)*

Monſieur, je vais vous la payer.

M. DESPARVILLE *pere.*

A l'inſtant ?

M. VANDERK *pere.*

Oui Monſieur.

M. DESPARVILLE *pere.*

A l'inſtant! prenez, prenez, Monſieur. Ah quel ſervice vous me rendez! Prenez, prenez, Monſieur.

M. VANDERK *pere (au Domeſtique quil a ſonné.*

Allez à ma caiſſe, apportez le montant de cette lettre 2400 livres.

M. DESPARVILLE *pere.*

Monſieur, au ſervice que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un ſecond, celui de me faire donner de l'or.

M. VANDERK *pere.*

Volontiers, Monſieur. *(au Domeſtique)* Apportez la ſomme en or.

M. DESPARVILLE *pere au Domeſtique qui ſort.*

Faites retenir, Monſieur, l'eſcompte, lacompte.

M. VANDERK *pere.*

Non, Monſieur, je ne prends point d'eſcompte, ce n'eſt pas mon commerce. Et je vous l'avoue avec plaiſir, ce ſervice ne me coute

Digitized by Google

rien. Votre lettre vient de Cadix, elle eſt pour moi une reſcription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPARVILLE *pere.*

Monſieur, Monſieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté. Vous ne ſçavez pas toute l'obligation que je vous ai, toute l'étenduë du ſervice que vous me rendez.

M. VANDERK *pere.*

Je ſouhaite qu'il ſoit conſidérable.

M. DESPARVILLE *pere.*

Ah, Monſieur, Monſieur, ah que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK *pere.*

J'eſpere que j'ai un fils,

M. DESPARVILLE *pere.*

Un fils! Mais il eſt apparemment dans le commerce, dans un état tranquille. Mais le mien, le mien eſt dans le ſervice: à l'inſtant que je vous parle, n'eſt-il pas occupé à ſe battre?

M. VANDERK *pere.*

A ſe battre!

M. DESPARVILLE *pere.*

Oui, Monſieur, à ſe battre, un autre jeune homme dans un caffé, Un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne ſçais pourquoi, je ne ſçais comment, il ne le ſçait pas lui-même.

M. VANDERK *pere.*

Que je vous plains! & qu'il eſt à craindre!

M. DESPARVILLE *pere.*

A craindre! je ne crains rien. Mon fils eſt brave, il tient de moi; & adroit, adroit, à

Digitized by Google

vingt pas il couperoit une balle en deux ſur une lame de couteau ; mais il faut qu'il s'enfuye, c'eſt le diable ; vous entendez bien, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'ame,

M. VANDERK *pere.*

Monſieur, je ſuis flatté de votre. *(On frappe à la porte un coup.)* Je ſuis flatté de ce que.— *(un ſecond coup.)*

M. DESPARVILLE *pere.*

Ce n'eſt rien, c'eſt qu'on frappe chez vous. *(un troiſiéme coup.*

M. Vanderk tombe ſur un ſiége.

M. DESPARVILLE *pere.*

Monſieur, vous ne vous trouvez pas indiſpoſé ?

M. VANDERK *pere.*

Ah, monſieur, tous les peres ne ſont pas malheureux. *Le Domeſtique entre, il tient des rouleaux de louis.)* Voilà votre ſomme. Partez, Monſieur, vous n'avez pas de tems à perdre.

M. DESPARVILLE *pere.*

Que je vous ſuis obligé, Monſieur.

M. VANDERK *pere.*

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLE *pere.*

Ah ! vous avez affaire. Ah ! le brave homme ! ah l'honnête homme ! Monſieur, mon ſang eſt à vous, reſtez reſtez, reſtez, je vous en prie.

Digitized by Google

SCENE V.

M. VANDERK *pere*, *ſeul.*

Mon fils eſt mort.— je l'ai vu là.— & je ne l'ai pas embraſſé ! Ah, Ciel.— que de peine ſa naiſſance me préparoit ! Que de chagrin ſa mere.—

SCENE VI.

M. VANDERK *pere*, ANTOINE.

M. VANDERK *pere*.

He bien?

ANTOINE.

Ah mon maître ! tous deux, j'étois très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu.— Ah, Monſieur !

M. VANDERK *pere*.

Mon fils !

ANTOINE.

Oui, ils ſe ſont approchés à bride abbatue. L'Officier a tiré, votre fils enſuite. L'Officier eſt

Digitized by Google

tombé d'abord, il eſt tombé le premier. Après cela, Monſieur, ah mon cher maître! les chevaux ſe ſont ſéparés.— je ſuis couru.— je.— je.—

M. VANDERK *pere.*

voyez ſi mes chevaux ſont mis. Faites approcher par la porte de derriére; venez m'avertir; courons-y; peut-être n'eſt il que bleſſé.

ANTOINE.

Mort, mort; j'ai vu ſauter ſon chapeau; mort.

SCENE VII.

LES MEMES, VICTORINE

VICTORINE.

MORT! Eh qui donc? qui donc?

M. VANDERK *pere,*

Que demandez-vous?

ANTOINE.

Queſt-ce que tu demandes? ſors d'ici tout à l'heure.

M. VANDERK *pere.*

Laiſſez-la. Allez, Antoine; faites ce que je vous dis.

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. VANDERK, *pere*, VICTORINE.

M. VANDERK. *pere.*

Que voulez-vous, Victorine ?

VICTORINE.

Je venois demander ſi on doit faire ſervir : & j'ai rencontré un Monſieur qui m'a dit que vous vous vous trouviez mal.

M. VANDERK *pere.*

Non, je ne me trouve pas mal. Où eſt la compagnie ?

VICTORINE.

On va ſervir.

M. VANDERK *pere.*

Tâchez de parler à madame en particulier ; vous lui direz que je ſuis à l'inſtant forcé de ſortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter ; mais qu'elle faſſe enſorte qu'on ne s'apperçoive pas de mon abſence, je ſerai peut être.— Mais vous pleurez, Victorine,

VICTORINE.

Mort. Eh qui donc ? Monſieur votre fils ?

M. VANDERK *pere.*

Victorine.

VICTORINE.

J'y vais, Monſieur j'y vais ; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas,

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Non, reſtez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiroient. Je vous défends de ſortir d'ici que je ne ſois rentré.

VICTORINE *appercevant M. Vanderk fils.*

Ah ! Monſieur !

M. VANDERK *pere.*

Mon fils !

SCENE IX.

LES MEMES, M. VANDERK, *fils.* M. DESPARVILLE *pere* : M. DESPARVILLE *fils.*

M. VANDERK *fils.*

MON pere !

M. VANDERK *pere.*

Mons fils !—je t'embraſſe.—je te revois ſans doute honnête homme.

M. DESPARVILLE *pere.*

Oui, morbleu, il l'eſt.

M. VANDERK *fils.*

Je vous préſente Meſſieurs Deſparville.

M. VANDERK *pere.*

Meſſieurs.

M. DESPARVILLE *pere.*

Monſieur, je vous préſente mon fils. N'étoit ce pas mon fils, n'étoit ce pas lui juſtement qui étoit ſon adverſaire.

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Comment eſt-il poſſible que cette affaire....

M. DESPARVILLE *pere.*

Bien! bien! morbleu bien! Je vais vous raconter.

M. DESPARVILLE *fils.*

Mon pere, permettez-moi de parler.

M. VANDERK *fils.*

Qu'allez-vous dire?

M. DESPARVILLE *fils.*

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK *fils.*

Vengez-vous donc.

M. DESPARVILLE *fils.*

Le récit ſeroit trop court ſi vous le faiſiez, Monſieur; & à préſent votre bonheur eſt le mien. *(à M. Vanderk pere.)* Il me paroît, Monſieur, que vous étiez auſſi inſtruit que mon pere l'étoit. Mais voici ce que vous ne ſçavez pas. Nous nous ſommes rencontrés, j'ai couru ſur lui, j'ai tiré: il a foncé ſur moi; il m'a dit, Je tire en l'air, & il l'a fait. Ecoutez, m'a-t-il dit en me ſerrant la botte, j'ai cru hier que vous inſultiez mon pere en parlant des Négocians; Je vous ai inſulté, j'ai ſenti que j'avois tort, je vous en fais excuſe; N'êtes vous pas content? Eloignez-vous, & recommençons. Je ne peux, Monſieur, vous exprimer ce qui s'eſt paſſé en moi: je me ſuis précipité de mon cheval, il en a fait autant, & nous nous ſommes embraſſés. J'ai rencontré mon pere, lui, à qui pendant ce temps-là, lui, à qui vous rendiez ſervice. Ah Monſieur!

Digitized by Google

M. DESPARVILLE *pere.*

Hé vous le ſçaviez, morbleu : & je parie que ces trois coups frappés à la porte.---Quel homme êtes-vous ! Et vous m'obligiez pendant ce temps-là ! moi, je ſuis ferme, je ſuis honnête ; mais en pareille occaſion, à votre place j'aurois envoyé le Baron Deſparville à tous les Diables.

M. VANDERK *pere.*

Ah Meſſieurs, qu'il eſt difficile de paſſer d'un grand chagrin à une grande joie ! Meſſieurs, j'entends du bruit ; Nous allions nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'être de la noce. Que rien ne tranſpire ici, cela troubleroit la fête. *(à M. Deſparville fils.)* Après ce qui s'eſt paſſé, Monſieur, vous ne pouvez être que le plus grand ennemi, ou le plus grand ami de mon fils, & vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPARVILLE *fils.*

Ah, Monſieur ! *(en baiſant la main de M. Vanderk pere.*

M. DESPARVILLE *pere à ſon fils.*

Mon fils ce que vous faites là eſt bien.

VICTORINE *à M. Vanderk fils.*

Qu' à moi, qu'à moi, ah cruel !

M. VANDERK *fils (à Victorine.)*

Que je ſuis aiſe de te revoir !

M VANDERK *pere.*

Victorine, taiſez-vous.

Digitized by Google

SCENE X.

LES MEMES, Mde VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE.

Mde. VANDERK.

AH! te voilà, mon fils. *(à M. Vanderk pere.)* Mon cher ami, peut-on faire ſervir? Il eſt tard.

M. VANDERK *pere.*

Ces Meſſieurs veulent bien reſter. *(à Meſſieurs Deſparvillé.)* Voici, Meſſieurs, ma femme, mon gendre & ma fille que je vous préſente.

M. DESPARVILLE *pere.*

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCENE XI.

LES MEMES, LA TANTE.

LA TANTE.

ON dit que mon neveu eſt arrivé. Hé te voilà, mon cher enfant. Je n'ai eu qu'un cri après toi. Je t'ai demandé, je t'ai déſiré. Ah, ton pere eſt ſingulier, mais très ſingulier, te donner une commiſſion le jour du mariage de ta ſœur!

Digitized by Google

M. VANDERK *pere.*

Madame, vous demandiez des Militaires, en voici, Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé, c'eſt le vieux Baron Deſparville.

M. DESPARVILLE *pere.*

Hé c'eſt vous, Madame la Marquiſe: Je vous croyois en Berri.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

M. DESPARVILLE *pere.*

Vous êtes, Madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus.---

M. VANDERK *pere.*

Monſieur, Monſieur, paſſons dans le ſallon; vous y renouerez connoiſſance. Ah Meſſieurs! ah mes enfans, je ſuis dans l'ivreſſe de la plus grande joie. *(à ſa femme).* Madame, voilà notre fils.

(Il embraſſe ſon fils, le fils embraſſe ſa mere.)

SCENE XII. & *derniére.*

LES MEMES, ANTOINE.

ANTOINE.

LE caroſſe eſt avancé, Monſieur, & --- Ah Ciel! --- ah Dieux! --- ah Monſieur!

Digitized by Google

MDE VANDERK

Hé bien, he bien Antoine, hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui.

LA TANTE.

Cet homme eſt fou : il faut le faire enfermer.

VICTORINE.

(Elle court à ſon pere, lui met la main ſur la bouche, & l'embraſſe.)

M. VANDERK *pere.*

Paix, Antoine. Voyez à nous faire ſervir.

(La compagnie ſe retire, & cependant Antoine dit.)

ANTOINE.

Je ne ſçais ſi c'eſt un rêve. Ah quel bonheur ! il falloit que je fuſſe aveugle.—Ah ! jeunes gens, jeunes gens, ne penſerez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure ?

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

LE

SOMNAMBULE,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Repréſentée pour la prémière Fois par les Comédiens François, le 19 Février, 1739.

NOUVELLE EDITION,

Comforme a la Représentation.

A LONDRES:

Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street, au Coin de Bruton Street.

M DCC LXXXV.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE BARON.

VALÉRE, Neveu du Baron, Amant de Roſalie.

DORANTE.

THIBAUT, Jardinier du Baron.

FRONTIN, Valet de Dorante, et Neveu de Thibaut.

UN MAISTRE D'HOSTEL.

LA COMTESSE.

ROSALIE, Fille de la Comteſſe.

La Scène eſt dans une Maiſon de Compagne du Baron.

Nota. Les noms des Acteurs ſont inſcrits dans l'ordre ou ils ſont placés ſur la Scène. Lorſqu'il y a des déplacemens dans la Scène, ils ſont indiqués par des renvois au bas des pages.

Digitized by Google

LE SOMNAMBULE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, THIBAUT.

VALERE.

THIBAUT, St, St.

THIBAUT.

Monsieur!

VALERE.

Viens donc vîte; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon oncle.

THIBAUT.

Ca n'est morgué pas mal adroit. Il veut que vous soyez toujours, comme son ombre, après li.

Digitized by Google

VALERE.

As-tu rendu mon billet à Roſalie ?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y ſommes pris.

VALERE.

Et qu'importe comment ? Dis ſeulement ce qui en eſt.

THIBAUT.

Monſieur le Baron eſt notre Maître ; vous êtes ſon neveu. Il vous laira ſon Châtiau, à condition d'achever ſes plans. Je fis ſon Jardinier : je deviendrai le vôtre ; il eſt juſte que je vous ſervions d'avance.

VALERE, *gaiement.*

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Sçavez-vous ? Morguienne, je tromperais mon père pour vous.

VALERE.

Ah ! ſans doute, tu auras fait des merveilles ?

THIBAUT.

Mademoiſelle Roſalie eſt entrée ce matin dans le Jardin avec ſa mère, comme vous ſçavez.

VALERE.

Oui, je le ſçais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles ; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diraient : bon jour, Thibaut. C'était le jeu, m'eſt avis ; & j'aurais pris ma belle, pour——

Digitized by Google

VALERE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas desserré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles se sont arrêtées dans le Boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là, moi, à aller travailler pardevant elles. Je chantions ; je les regardions ; mon ratiau par-ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh ! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me fis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je savais où il y avait un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là faisont quelquefois penser à de plus grands ; les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien ?

THIBAUT.

Eh bien ! quand j'avons vu que le mère le voulait voir itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

Digitized by Google

VALERE.

Finis donc. Que t'a t elle dit, quand tu lui as donné mon billet ?

THIBAUT.

Rian ; car le v'là.

VALERE.

Comment ? toi qui as tant d'eſprit, il ne t'a pas été poſſible.——

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois d'avantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne ſait pas que je lui voulons quelque choſe, pendant qu'alle eſt avec une mère qui ſait bian que je ne li devons rian vouloir.

VALERE.

Juſte Ciel !

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le tems ; alles ſont montées dans le carroſſe pour aller chez cette Comteſſe où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'elles reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant, Dorante, qui vient de Bordeaux pour épouſer Roſalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raiſonnable. Par bonheur pour vous que votre oncle prête ſon Châtiau aux Accordés, afin qu'ils ſe regardiont avant la noce. Et ſi ce Dorante avait été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rien ſçu.

Digitized by Google

VALERE.

J'en aurais peut-être été moins malheureux : mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complette ! Depuis deux ans mon oncle me tient éloigné du monde dans ce triſte Château.

THIBAUT.

Oui, comme s'il voulait vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avais-je à faire de le ſuivre à Paris, l'hiver paſſé, chez ſa mère ; le jour même qu'elle fait ſortir Roſalie du Couvent ?

THIBAUT.

C'eſt bien traître !

VALERE.

Pouvais-je la voir ſans l'aimer ? Dis, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Ca n'eſt pas bien aiſé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Srapendant, on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon oncle, déſeſpéré de quitter Roſalie, mais flatté de la mériter un jour ; & lorſque je m'y attends le moins, je la vois arriver avec ſa mère. Juge de ma douleur, quand

Digitized by Google

J'apprends que ſon mariage eſt arrêté avec Dorante & que je vais en être le témoin.

THIBAUT.

Il fallait parler plutôt.

VALERE.

Il fallait plaire à Roſalie.

THIBAUT.

Vous lui plaiſez peut-être : j'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALERE.

Et ſur quoi ? Dis donc.

THIBAUT.

Sur quoi ! Tatigué, j'ons obſervé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit ; & pis, drès que vous vous en allez, alle tourne ſa tête ; alle vous ſuit de l'œil, tant & ſi loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il eſt vrai que cet hiver j'a cru voir quelquefois que mes ſoins ne lui déplaiſaient pas ; que même elle me devinait.

THIBAUT.

Et vous, vous ne diſiez rian ! Tout franc vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, ſauf votre reſpect. Morgué, notre jeune Maître, croyez-moi ; prenez tant ſeulement de la hardieſſe.

VALERE.

A quoi me ſervirait-elle ? Je n'ai plus de reſſource. Mais tu as raiſon : je veux parler à Roſalie, avant que de la perdre pour jamais. Puiſqu'elle doit voir mon déſeſpoir, je ne veux pas au moins

Digitized by Google

qu'elle en ignore la cauſe. Je ſuis enfin réſolu— Qu'entends-je !

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc ?

VALERE.

On vient : & je ne veux pas qu'on nous voye cauſer enſemble. On ſoupçonnerait, à me voir, que j'ai parlé de Roſalie, on devinerait que je l'aime.

SCENE II.

THIBAUT, *ſeul.*

PAR la ſambille, voilà un Amoureux bian réſolu !

SCENE III.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

N'Y a-t-il ici perſonne ? Haie, l'ami ! Où diable ſe tient—Ah ! Hè ! ventrebleu, c'eſt mon oncle.

THIBAUT.

Hé ! palſangué, oui—c'eſt toi, mon neveu Charlot ! embraſſe-moi, mon enfant.

Digitized by Google

FRONTIN.

Parbleu, c'eſt de tout mon cœur, mon oncle !

THIBAUT.

Morgué ; je ſommes ravis que tu ſois venu nous voir—Depuis quatre ans——

FRONTIN.

Ma foi, mon oncle, je ſuis charmé de vous rencontrer ; mais ce n'était pas vous que je cherchais : je ne ſavais plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchais-tu donc ?

FRONTIN.

Monſieur le Baron.

THIBAUT.

Et que li veux-tu ? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vu ? Comment te portes-tu, mon pauvre Charlot ? Es-tu riche ? As-tu fait forteune ? Es-tu marié ? Es-tu—

FRONTIN.

Eh ! mais, mais—mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru ſur les queſtions ! Vous m'eſſoufflez.

THIBAUT.

Dame, vois-tu ; quand il y a long-tems qu'on ne s'eſt vu, on a tant de choſes à ſe demander—

FRONTIN.

Donnez moi le tems de vous répondre. Premièrement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre ; je m'appelle Frontin. Je

Digitized by Google

ſuis garçon ; je n'ai pas le ſou ; j'étrangle de ſoif ; je ſuis las comme un chien ; je—

THIBAUT.

Parguenne, tu réponds encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à preſent ?

FRONTIN.

Je ſers Monſieur Dorante, qui, par reconnoiſſance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah ! je ſais ce qui t'amène à préſent. N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais, étant fils, petit-fils, frère & neveu de Jardinier ?

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle ? je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué, c'eſt que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant ! ce n'eſt pas, ma foi, au métier que je fais. Il m'occupe jour & nuit. Auſſi, j'en ſuis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las ? Eh bian ! prends l'occaſion aux cheveux ; demeure avec moi. Je ſis Jardinier dans ce chateau. Ce Monſieur le Baron eſt une fortune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante ; il arrache ; il défriche ; il élève ; il abbat ; en un mot, bien ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*Touchant ſon gouſſet.*) Vois-tu comme ça ſonne ?

Digitized by Google

FRONTIN.

Fort bien, mon oncle. Mais, quand il culbutetait encore plus toute ſa terre, que m'importe à moi.

THIBAUT.

Ce que ça te fait ? Je ſis veuf, je t'apprendrai le reſte de ton métier. Et pis, quand je ſerons morts, je te lairons ma place ; tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à Monſieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette ſalle. Il y vient cent fois par jour. Ne t'embarraſſe de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégoûté de ta condition ?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi ? Ton Maître eſt-il hargneux, avare, ivrogne ?

FRONTIN.

Non. C'eſt un des plus riches Banquiers de Bourdeaux ; joyeux, libéral, bon diable enfin ; mais—

THIBAUT.

Achève.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui ; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

Digitized by Google

THIBAUT.

Ca eſt naturel. M'eſt avis que je fis jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit ; vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne, oui. C'eſt la beſogne que je faiſons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition, je n'en puis faire autant ; auſſi je donne ſouvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça ? dis-moi un peu.

FRONTIN.

Ma foi, je n'ôſe.

THIBAUT.

Comment ! morgué ! tu ſeras craintif auſſi ? ça te convient bien à toi ! Comment ! moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu ſauras quelque ſecret, & je ne le ſaurons pas ? Morgué——

FRONTIN.

Voilà qui eſt bel & bon ; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maître me pardonnera-t-il de dire une choſe, dont le ſecret eſt d'une importance ?—

THIBAUT.

Et qui le dira ? dis. Ce ſera donc toi ? car, pour moi——

FRONTIN.

En vérité, mon oncle——

THIBAUT.

Bon ! bon ! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en ſonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez—là, de bonne foi——

THIBAUT.

Que de raiſons ! Veux tu parler ?

FRONTIN.

Eh bien ! je vous dirai qu'il eſt Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça ?

FRONTIN.

Somnambule,

THIBAUT.

Son—ſon—nanbule ! que Diable eſt ça ? eſt ce une Charge, un Emploi ?

FRONTIN.

Bon ! une Charge ! Voyez-vous, mon oncle ? il y aurait de quoi rompre ſon mariage, ſi cela venait à ſe découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule—c'eſt qu'i ne pouvont ſe marier ; qu'il eſt—là——

FRONTIN.

Etes-vous fou, mon oncle ?

THIBAUT.

Oh ! dis donc vîte. Son—Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

Digitized by Google

FRONTIN.

C'eſt un défaut naturel, une façon de maladie—

THIBAUT.

Ah ! il eſt malade !

FRONTIN.

Non, point du tout ; il ſe porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il ſe lève la nuit ; il marche ; il parle.

THIBAUT.

Ah ! je vois ce que c'eſt ; il ne ſaurait dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh ! parguenne, accommode-toi donc. S'il dort, il n'eſt point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi, ſi vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, & que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça ſe peut, ſi le Diable s'en mêle. Si j'en faiſions autant, je nous caſſerions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'eſt morgué pas bien de ſe moquer de ſon oncle.

FRONTIN.

Je me donne au Diable, mon oncle, je ne me moque point.

Digitized by Google

THIBAUT.

Comment ! morgué ! tu veux me persuader que ton Maître dort tout de bout. A d'autres !

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisais de bonne foi, dont il me remerciait le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Vas, ton Maître est un fou, & toi aussi. Paix chut, voici notre vieux Maître.

SCENE IV.

FRONTIN, VALERE, LE BARON, THIBAUT.

LE BARON, *avec des bas de peau dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

IL faut se lever plus matin, Valère ; oui, beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon oncle, j'étais à cinq heures aux ouvriers, vous l'avez vu vous-même.

Digitized by Google

LE BARON.

Il eſt vrai : mais j'y étais encore avant toi. On fait tous plus tard à préſent ; tout ſe retarde. Oh ! de mon tems, on ſe levait plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paraître plutôt ; & quoique je n'aye pas fermé l'œil, demain vous ſerez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever cette année, la terraſſe neuve. Et ſi nous ne profitons pas de la belle ſaiſon—— (*Voyant Frontin.*) Quel eſt cet homme, Thibaut ?

THIBAUT.

C'eſt mon Neveu, Monſieur.

LE BARON.

A-t-il un métier ? Cherche-t-il de l'ouvrage ?

FRONTIN.

Non, Monſieur. Je précède mon Maître de quelques momens : il me ſuit.

LE BARON.

Qui, ton Maître ?

FRONTIN.

Monſieur Dorante.

VALERE, *à part.*

Ah ! Ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jour nous n'avons ni dormi, ni repoſé, pour arriver plutôt.

Digitized by Google

LE BARON.

Il aura le tems de se délasser ici. Allons, Valère ; je veux qu'il trouve mon jardin propre & bien tenu. Toi, Thibaut, vas promptement faire aller la petite cascade du Potager.

THIBAUT.

La cascade du Potager, Monsieur ? vous savez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau ; & morgué la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, Bourreau ? Comme nous fîmes la dernière fois, vas t'en faire tirer de l'eau au grand puits ; remplis le réservoir. Tu n'as pas plus d'intelligence : tu ne te souciés non plus de l'honneur d'une Maison !——

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous ferez de la peine à mon Maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON, *à Frontin.*

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les Bassins, & les Cascades, & je n'ai plus que les Sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Vas donc, Thibaut.

(*Thibaut s'en va.*)

Digitized by Google

SCENE V.

FRONTIN, LE BARON, DORANTE, VALERE.

FRONTIN, *au Baron.*

MONSIEUR, voici mon Maître.

LE BARON.

Eh ! bon jour donc, Dorante ! ſoyez le bien arrivé ! Je ne vous attendais que demain.

DORANTE, *au Baron.*

Je n'a pu réſiſter à l'impatience de voir Roſalie, & à celle de vous rendre grâce d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne ſanté ? voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je ſuis fatigué. J'ai couru jour & nuit.

LE BARON.

Ce n'eſt rien. Vous êtes en bonne Maiſon ; on aura ſoin de vous.

DORANTE, *montrant Valère.*

Ne ſerait-ce pas là Monſieur votre Neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

Digitized by Google

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALERE, *à Dorante.*

Monsieur—— je voudrais——pouvoir——

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrein. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne serait-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à Madame?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connais que sur son portrait. Sa figure prévient; & vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique, dans cet équipage, je ne sois pas trop en état de paraître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau sèxe. Mais nous avons du tems. Elle est allée avec sa mère dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me repôser. L'envie de leur faire ma cour m'aurait donné des forces; mais je me trouve si fatigué——

Digitized by Google

LE BARON.

Bon ! à votre âge, j'aurais fait cent cabrioles après la plus grand courſe.

DORANTE.

Je voudrais pouvoir vous reſſembler : mais je ſens que quelques heures de repos me ſont abſolument néceſſaires.

LE BARON.

Eh bien ! je vais faire ſervir le dîné.

DORANTE.

Il m'eſt inutile, je vous aſſure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon Neveu & moi, vous montrer la Maiſon. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, & ſur-tout de mes greniers.

VALERE.

Mon Oncle, Monſieur eſt fatigué.

LE BARON.

Venez ; cela ſera bientôt fait. Vous choiſirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'eſt égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci ?

DORANTE.

Celui-ci, ſoit.

LE BARON.

Il eſt commode. Cette ſalle lui ſert d'anti-chambre ; j'y paſſe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous conſulter——

Digitized by Google

DORANTE.

Demain je ſuis à vos ordres. Vous diſpôſerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reſte, vous allez être couché comme on n'eſt point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits——

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, & de la liberté que vous me donnez. Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis ſans façon. Je vous laiſſe.

SCENE VI.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

CROYEZ-VOUS, mon Oncle, que Dorante ſoit prévenu en faveur de Roſalie ?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné aſſez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliais de te dire—

VALERE.

Ce peut-être auſſi par bienſéance. Et il y a encore loin de la politeſſe à l'amour ; n'eſt-ce pas, mon Oncle ?

Digitized by Google

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu——

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui même qu'il ne la connaît que par un portrait. Je disais donc——

VALERE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là. J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais, puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre Maison ; & Rosalie aurait pu——

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voye ; car elle est charmante.

VALERE.

Ah ! oui, mon Oncle ; elle a des grâces, des yeux——

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es-tu fou ? Je te parle des charmes de ma Maison, de mon Jardin, qui——

VALERE, *rougissant.*

Ah ! j'entends ; & vous avez raison. Je regardais tantôt, sur le Boulingrin, un des plus beaux objets——

Digitized by Google

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'eſt un de plus beaux points de vue qui ſoient en France.

VALERE.

J'y remarquais une beauté que je n'y avais jamais vue : j'en admirais tous les charmes ; &——

LE BARON.

Vas, mon cher Neveu, tu poſſéderas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je poſſéderais——?

LE BARON.

Tu me ravis d'aiſe. Embraſſe-moi, mon cher Neveu, mon digne ſucceſſeur. Tu peux compter que———

SCENE VII.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALERE.

LE BARON.

H ! quoi, Meſdames, déjà de retour ?

LA COMTESSE.

La Comteſſe eſt malade : nous n'avons fait qu'une viſite.

Digitized by Google

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaiſir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il était encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la grille, & nous ſommes venues juſqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes vous point un peu fatiguée ?

LA COMTESSE.

Je ne me laſſe pas aiſément, Baron.

VALERE.

Et vous, Madamoiſelle, n'auriez-vous pas beſoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener, me repôſer, Monſieur, tout m'eſt aſſez indifférent.

VALERE.

Tout, Mademoiſelle ?

ROSALIE.

Oui, Monſieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiſelle. Vous dites cela ſi faiblement. Il faut dire : " oui Monſieur." Je voudrais bien voir que tout ne lui fût pas indifférent, tant que j'aurai l'autorité ſur elle—

LE BARON.

Oh ! vous ne garderez pas long-tems cette autorité. Dorante eſt arrivé.

Digitized by Google

LE COMTESSE, *gaiement.*

Il eſt arrivé ?

ROSALIE, *triſtement.*

Il eſt arrivé ?

VALERE, *languiſſamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *bruſquement, à Valère.*

Oui, oui arrivé. Que diable veux-tu dire ? eſt-ce que tu ne le ſais pas, toi ?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON, *à la Comteſſe.*

Il eſt charmant, agréable, vif, ſage, & poſé. Oh ! c'eſt un jeune homme forte aimable. Dis donc Valère !

VALERE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon Oncle ; j'en jugerais mal. C'eſt Madamoiſelle qui doit en decider.

LE COMTESSE, *à Roſalie.*

Eh ! bien, qu'eſt-ce qu'on répond ? Mademoiſelle répondez donc.

ROSALIE, *à Valère.*

Il peut-être amiable, Monſieur : mais il ne faudrait pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger ſans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouſer, n'eſt-ce pas ? Mais cela ne s'entend point. Il faut dire : " Monſieur, le choix de mes parens me le fera pa-

Digitized by Google

" raître accompli." Tout le monde dit que vous avez de l'eſprit : pour moi, je ne vois point cela. Mais oú eſt Dorante ?

VALERE.

Madame, toutes affaires ceſſantes, ill eſt allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il eſt ?

LE BARON.

Il ne comptait vous voir que ce ſoir. Et, comme il a couru jour et nuit, il était, ſi las, ſi las—

LA COMTSSE.

Qui le preſſait de courir ſi vîte ? Pourquoi faire ? Pour ſe repôſer ? Pour dormir ? Rien n'eſt ſi mauſſade. Il n'avait qu'à dormir hier, & n'arriver que demain. On ne l'attendait pas plutôt. Qu'en penſez-vous, ma fille ?

ROSALIE.

Madame, je ne deſire pas, de ſa part, un empreſſement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, ou ne ſait ſi c'eſt la modeſtie qui vous fait parler, ou ſi vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le ſuis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant ſe ſentir. Dormir tout en arrivant ! La Jeuneſſe d'à-preſent, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

Digitized by Google

LE BARON.

Ah ! il trouvera le ſecret de réparer ſa faute !

LA COMTESSE.

Oui, demain vous le promenerez dès le point du jour, je gage ? vous le ferez courir ? & puis il faudra qu'il ſe repôſe.

LE BARON.

Bon ! bon ! eſt-ce ce qu'on ce fatigue dans un Jardin qu'on n'a jamais vu ?

LA COMTESSE.

Fort bien ! quand le terrein en eſt auſſi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt terraſſes dans votre Jardin.

LE BARON.

Comment donc ! c'eſt un magnificence——

LA COMTESSE

Cependant vous n'avez guère de vue.

LE BARON.

Ah ! ſans la montagne, elle ſerait admirable. Il m'eſt facile de vous en convaincre. Hé, Thibaut.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LES MEMES, THIBAUT.

LE BARON.

APPORTE-MOI mon Plan.

(Thibaut s'en va.)

SCENE IX.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALERE.

LA COMTESSE.

OUI: mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une enterprise digne des plus anciens Romans.

LE BARON.

Patience. J'ai des neveux qui se marieront, laissez moi faire; à la cinquième génération, je ne veux pas qu'il en reste trace; vous verrez.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

N'êtes vous pas honteuſe, Mademoiſelle de votre ignorance, & de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais ?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'eſpérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections : on a le plaiſir d'y répondre. Voici Thibaut.

SCENE X.

ROSALIE, LA COMTESSE, THIBAUT, LE BARON, VALERE.

LE BARON.

N'EST-CE pas mon grand Plan.

THIBAUT.

Oui, Monſieur ; c'eſt le beau ; c'eſt celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, deroule, & tiens le Plan élevé. Bon.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Ah ! je vous donnerai de bons conſeils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choſes-la : mais l'eſprit eſt un bon meuble ; il ſert à tout.

Digitized by Google

LE BARON.

Vous êtes charmante ! La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien.

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendit ? Montrez, montrez-moi. Ne sont ce pas là des canaux, des pièces d'eau ? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, Madame ; On en marque toujours dans les plans ; cela les embellit. Du reste, je trouverai surement de l'eau dans la montagne que vous savez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'esperance ; je détruisons douze arpens de veigne : que de vin perdu pour avoir de l'iau !

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALERE, *à Rosalie.*

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle ?

ROSALIE, *à Valère.*

J'ai déjà fait l'aveu de mon ignorance ; je n'y entends rien.

VALERE, *bas.*

Et vous n'etendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux ?

ROSALIE, *à part.*

Hélas !

Digitized by Google

LA COMTESSE.

C'eſt donc la votre baſſe cour ?

LE BARON.

Eh ! non ; parbleu Madame ; c'eſt le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les ; vous m'y faites penſer.

THIBAUT.

Tatigué, que vous allez voir clair !

VALERE, *haut.*

Pourquois vous défier de vos lumières, Mademoiſelle ? On pourrait vous expliquer.—

ROSALIE, *haut.*

A quoi me ſervirait cette connaiſſance ?

VALERE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci eſt l'avenue ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais fair planter inceſſamment.

LA COMTESSE

Elle eſt bien courte !

LE BARON.

Courte ! Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! Elle n'eſt pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Digitized by Google

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres ; vous verrez.

LA COMTESSE.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

VALERE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue. Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment : voici le terrein qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez, parlez toujours. Cent cinquante cinq, cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine ?

LE BARON.

Sans doute ; & une vue—

VALERE.

(A la Comtesse.) *(A Rosalie.)*

Admirable, Madame. Et si vous daigniez, Mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferais connaître la situation—*(Bas.)* d'un cœur que votre refus réduirait au désespoir.

LE BARON, *à Rosalie.*

Il connait la situation comme moi-même : c'est lui, Mademoiselle, qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyais pas Monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrais que Monsieur pût vous inspirer du goût.

VALERE.

Que je ſerais heureux, ſi j'en avais le talent !

LE COMTESSE.

Deux cent ſoixante & treize ! Voilà une très—belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées—mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai ſoixante avenues de cette taille-là.

VALERE, *à Roſalie.*

Vous concevez, Mademoiſelle, l'effet que cela produira. *(Bas.)* En ſortant de table—*(Haut.)* Rien ne ſera ſi noble ſans contredit. (*Bas.*) Ici même, dans cette Salle.—*(Haut.)* Cela demande de la patience, à la vérité. (*Bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me ſauverez la vie. *(Haut.)* Mais convenez que c'eſt une belle entrepriſe.

ROSALIE.

Elle me paraît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, Mademoiſelle, que ce ſont juſtement les difficultés qu'il eſt beau de vaincre.

LE BARON.

Oh ! c'eſt mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande terraſſe ? Divinez combien elle aura de haut, quand elle ſera faite.

LA COMTESSE.

Combien ? Eh ! mais—(*montrant avec ſa main.*) Comme cela ?

LE BARON, *riant.*

Ah ! ah ! ah !—Que vous n'y êtes pas ! Elle aura

Digitized by Google

cinquante-ſept pieds huit pouces & demi ; n'eſt il pas vrai, Valère ?

VALERE.

Oui, mon oncle, cinquante-ſept.

LA COMTESSE.

Cinquante-ſept pouces & demi ! Cela eſt merveilleux ; mais c'eſt un précipice : je n'irai jamais, la tête me tournerait.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez, Mademoiſelle ? Vous trouvez donc ce que l'on ſe propoſe trop téméraire, & vous n'y viendrez point ?

ROSALIE.

Il me ſemble que c'eſt s'expoſer beaucoup ; &—

VALERE.

Dites naturellement ce que vous penſez.

ROSALIE.

A quoi cela menerait il ?

LA COMTESSE.

Cela vous menerait à ſavoir ce que je ſais. (*A Valère.*) Allez, Monſieur, laiſſez là dans ſon ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité, Baron, je ſuis très-contente de ce que j'ai vu, & j'y donne mon approbation. Mais, dites-moi, toutes ces terres ſont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'eſt là le *Hic*.

LE BARON.

Non, pas encore. Mais, supposez qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudrait être de bien mauvaise humeur, pour refuser, sur ces terres, d'aussi beaux plans que ceux-ci. J'apperçois le Maître-d'Hôtel.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN MAISTRE D'HOSTEL.

LE BARON, *au Maître-d'Hôtel.*

CES Dames sont servies ?

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, Baron. Valère, donnez-moi la main.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la vôtre. Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur ne vous boutez pas en peine.

A la lecture cette Comédie est partagée en Deux Actes, et ceci est la fin du premier.

Digitized by Google

SCENE XII.

THIBAUT, *ſeul.*

Avec ſon parc ! il eſt, morgué, bian fou. Oh ! je ne nous y connaiſſons pas, ou cette jeuneſſe en revendra à cette vieillieſſe. Notre jeune Maître s'eſt un tantinet enhardi ; il a gliſſé queuques paroles, & j'ai bian vu que la petite Demoiſelle lui gliſſait auſſi queuques réponſes avec les yeux. Je voudrais ſtapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'a dit de ſon—ſon—ſon—ſoin ! Je ne ſavons plus comment ça ſe nomme. Il y entendra peut-être queuque choſe ; car ils l'avont biaucoup fait étudier ; je l'attendrons ici en ſortant de table. Mais, vela mon neveu ; faut que je le faſſe encore dégoiſer.

SCENE XIII.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

Votre valet, mon oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Eſt-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque ſot !

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire ; ce n'eſt pas ma faute. C'eſt autre choſe qui m'amène. Savez-vous que je ne veux point dormir à vide, comme mon Maître ?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure je allons te mener à la cuiſine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites queſtions.

FRONTIN.

En vérité, mon oncle, vous êtes le premier queſtionneur du Royaume. Mais à quoi bon me queſtionner, moi ? Vous ne croyez pas mes réponſes.

THIBAUT.

Ne t'embraſſe pas, je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? Ne dort-il pas ?

FRONTIN.

Oui, il dort : & c'eſt juſtement à cauſe de cela.

THIBAUT.

Eſt-ce qu'il ne ſaurait dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non, c'eſt pour le réveiller, ſi ce que je vous ai dit lui arrive.

Digitized by Google

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement : ton Maître, est-il amoureux de sa prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux ! il ne l'est qu'en peinture ?

THIBAUT.

J'ai, morgué, cru que tu m'allais dire encore qu'il ne l'était qu'en dormant ; je t'y attendais. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait : il l'a trouvé charmant : &, sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a, morgué, raison ; il suppose bian. Mais dis-moi——

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim & de soif !—

THIBAUT.

Allons, viens à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc——

FRONTIN.

Je crois le diable——Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait son maudit train ?

Digitized by Google

SCENE XIV.

FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

(*Dorante paraît en robe de-chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un peignoir, un fouet de poste à la main; enfin dans le désordre, mais cependant ni messant ni trop ridicule.*)

THIBAUT.

TIENS, voilà ton Maître qui veut te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc—Est-ce-là?—Oh! oh! m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître.

FRONTIN.

Eh! oui. Parbleu, l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc—allons donc—un autre cheval—te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

Digitized by Google

DORANTE.

Il eſt tard——la nuit——au Château——Roſalie——

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ca tiant de l'eſprit, du Revenant, m'eſt avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de ſingulier, mon oncle, c'eſt que, tout en dormant, il dit quelquefois des choſes très-raiſonnables, très-juſtes.

DORANTE.

Frontin !——Coquin !——tu boiras ce ſoir——ivrogne !——pareſſeux——

THIBAUT.

Tu as raiſon ; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Juſtement. Il parlé du dernier Maître de Poſte—Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

(*Il donne des coups de fouet en l'air & attrape Thibaut.*

Ah ! les mauvais chevaux ! Ohé, ohé, ohé !

FRONTIN, *riant.*

Ah, ah, ah, ah——

THIBAUT.

Quel diable de rêve eſt ceci ? Monſieur, Monſieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement ! non pas. Il faut arriver. Ohé, ohé !

Digitized by Google

FRONTIN.

Avancez, mon oncle, tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué, ôte-le toi-même; tu dois être plus fait que moi aux étrivières.

DORANTE.

Ohé, ohé!

FRONTIN.

Attendez: il faut lui faire quitter ce maudit rêve. (*A Dorante.*) Monsieur, Monsieur, c'est de la part de Monsieur Argante.

DORANTE.

Argante?—de l'argent?—il faut lui rendre—

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles—il est bien pressé—écrivons.

(*Il fait avec son fouet comme s'il écrivait.*)

FRONTIN, *à Thibaut.*

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire re.

FRONTIN.

Il crois écrire; vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin, Monsieur Argante.

Digitized by Google

FRONTIN.

C'eſt un Juif, ce Monſieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain !—je l'écris. Frontin, au coffre-fort.

THIBAUT.

Il a le ſommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choſes-là. Parle donc, neveu ; t'es donc ſon caiſſier ?

FRONTIN.

Quand il dort, comme vous voyez, mon oncle. Malheureuſement il en a un autre, quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma lettre, Frontin.

FRONTIN, *à Dorante.*

Oui, Monſieur, votre lettre.

DORANTE.

Ma lettre——Argante——un ſac——prenez ce ſac——rapporte mon billet.

THIBAUT.

Ah ! ah ! le ſac ! prenons, prenons ; nous le partagerons.

DORANTE, *ſaiſiſſant Thibaut au collet.*

Partagerons !—voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide ! Frontin—— Monſieur, Monſieur, vous ſerrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur ! au voleur !

Digitized by Google

THIBAUT.

Frontin ! mon neveu ! au ſecours !

FRONTIN, *à Thibaut.*

Attendez ; laiſſez-moi lui prendre le petit doigt ; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué, tout ce que tu voudras ; mais tire-moi de ſes pattes.

FRONTIN, *à Dorante.*

Monſieur, Monſieur éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de ſommeil !

DORANTE.

Où ſuis-je, Frontin ? Pourquoi m'as-tu laiſſé ſortir ? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, je me ſuis endormi de laſſitude. Vous avez pris ce tems pour vous en aller, & j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah ! je me ſuis trahi. Je m'en ſouviens ; je ſuis chez Monſieur le Baron.

THIBAUT, *à Dorante.*

Oui, de par tous les Diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait-là cet homme ?

THIBAUT.

Morgué, c'eſt ſti-là que vous étrangliez.

Digitized by Google

FRONTIN.

C'eſt le Jardinier, d'ici. Vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir. Je croyais qu'on me volait.

THIBAUT.

Pargué, vous croyez trop vîte.

DORANTE, *à Thibaut.*

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au ſecret. Que penſerait Roſalie ? Elle ne me connaîtrait que pas mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, Monſieur, vous avez inſulté mon honneur, ça n'eſt pat bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis ! morgué——Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça ?

DORANTE.

Voudrais-tu me perdre ?

FRONTIN.

Allez, Monſieur, ſoyez tranquile. C'eſt mon oncle. Je lui réponds de vous ; & je vous réponds de lui. On pourrait ſortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un ſommeil comme ſti-là ne doit pas vous avoir repoſé biaucoup.

Digitized by Google

SCENE XV.

THIBAUT, *seul.*

VELA, morguienne, une recommendation bian fêche, & un drôle de répondant ! Tout ce que j'avons vu du depuis un moment, me partrouble. Non, morgué, m'eſt avis que je rêve moi-même. Ne ſuis-je pas itou ſon, ſon.—Janbule ? Que ſait-on ? Je parlions ; je marchions ; j'avions les yeux ouverts ; enfin, c'eſt tout un. Que diable ! s'il m'avait donné ſon mal ; ça ſe gagne peutêtre. Si homme-là a le ſommeil bian vigoureux, il en faut convenir. Sans Frontin, ſans le petit doigt, j'etions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête ! Je ne ſavons où j'en ſommes.

SCENE XVI.

VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

EH ! Monſieur Valère, venez vîte. (*A part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiſer tout ça ? (*Haut.*) Oh ! palſanguienne, allez, Monſieur, vous ne ſavez pas——

Digitized by Google

VALERE.

Mon Oncle & la Comteſſe ſont encore aux mains ſur les Plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de vous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Roſalie de venir ici, & de m'accorder un inſtant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je vien toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle ſera ſa femme, ſi ce Monſieur Dorante alloit rêver qu'alle eſt avec un autre !—— Morgué, vous ne ſavez pas.—

VALERE.

Il eſt bien tems de plaiſanter. Laiſſe-moi. *(A part)* Ah ! Roſalie, je meurs content; ſi je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, eſt itou fort néceſſarie.

VALERE, *à Thibaut.*

Dans ce moment je ne ſens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi ! vous ne voulez pas m'écouter ?

VALERE.

Non, non, non. Roſalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyait, tu l'empêcherais de

venir ici, tu me priverais du ſeul inſtant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là ! Eh bian ! morguienne, je nous en allons. Vous en ſerez fâché, je vous en avertis.

SCENE XVII.

VALERE, *ſeul.*

Enfin, j'en ſuis défait. Je me ſuis peut-être trop flatté ; Roſalie ne viendra pas. Cependant elle eſt triſte. Mais Dorante lui peut être indifférent, ſans qu'elle ait plus de ſenſibilité pour moi ! Ah ! Dieu ! j'apperçois Roſalie.

SCENE XVIII.

ROSALIE, VALERE.

VALERE.

Quoi ! vous avez la bonté de venir ! Avancez donc quelques pas ; on pourrait nous entendre.

ROSALIE, *tremblante & n'avançant que très-peu.*

Non, Valère ; j'ai trop de peur. Dites-moi vîte ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plutôt.

VALERE.

Digitized by Google

VALERE.

Calmez-vous, de grâce, belle Rosalie : donnez-le-moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien ! charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez ; je vous adore.

ROSALIE.

Ah ! que je suis fâchée de le savoir ! Adieu.

VALERE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serais-je assez heureux pour n'être point haï ?

ROSALIE.

Jugez-en Valère. Incertaine de vos sentimens, la raison me défendait de m'en convaincre ; je suis pourtant venue vous entendre——Dites-moi vous-même—ce qui pouvait triompher de ma raison. Ah ! Valère—Ah !—laissez-moi rentrer.

VALERE.

Non, demeurez, je vous en conjure. Je n'attendais que cet aveu fortuné : sans lui je n'osais agir, cette faveur m'était nécessaire pour vaincre une timidité fatale a notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne survivrais pas.

Digitized by Google

ROSALIE.

Eh ! que pouvez-vous faire ? ne vaudrait-il pas mieux oublier ? —— Hélas ! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALÈRE.

Plutôt mourir mille fois ! Laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prieres, les larmes, enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah ! Valère, vous ne connaissez pas mère. Le souvenir m'en fait frémir—Les instans s'écoulent— & nous ne les comptons pas. Sortez & laissez-moi vous fuir.

VALÈRE.

Il faut vous obéir Mais, en vous quittant, laissez moi vous rendre grâce de ma félicité, & vous jurer une fidélité éternelle.

(Il tombe à ses genoux.)

Digitized by Google

SCENE XIX.

ROSALIE, LA COMTESSE, VALERE.

LA COMTESSE.

Quoi! vois-je? ma fille!—Valère!—Ah! juſte Ciel!

ROSALIE.

Valère, je ſuis perdue; voilà ma mère.

VALERE.

Ah! Dieu!

LA COMTESSE.

Se peut-il—que ma fille—que mon ſang—

ROSALIE.

Ma mère—le hazard a fait—Je ne prévoyais pas——

LA COMTESSE.

Oh! ſans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous ſurprendrais. Après cette aventure—je ne ſaurais parler.

VALERE.

Calmez-vous, Madame. Apprenez qu'une ſentiment auſſi tendre que légitime, & que je me flatte que mon oncle approuverait——

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Votre oncle, Monsieur ! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille ! je vous trouve à ses genoux ! il n'est point d'extrémité——

VALERE.

Mais, Madame, croyez qu'elle n'a point de part——

LA COMTESSE.

Elle vous écoutait ; cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate, un Couvent me répondra de vous, Mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant !

LA COMTESSE.

Un instant ! comme si l'on ne savait pas ce que c'est qu'un instant ! Allons, partons, plus de raisonnement.

Digitized by Google

SCENE XX.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALERE.

LE BARON.

QU'EST-CE, Mesdames? vous sortez avec une grande précipitation! je le vois, l'impatience de la promenade——

LA COMTESSE.

Je sors pour tout-à-fait, mon cher Baron—Je veux partir sur le champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc! y pensez-vous? Et Dorante, que diraît-il?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre! votre honneur!

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre neveu, ou je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait ? (*à Valere.*) Comment ! petit écervelé, vous insultez Madame, à son âge ! sans égard pour——

VALERE.

Moi, mon oncle ! je vous jure que——

LA COMTESSE.

Non, Baron ; son amour——

LE BARON, *à la Comtesse.*

Son amour ! son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame ? (*à Valere.*) Petit coquin, une femme respectable !——

VALERE.

Je vous proteste, mon oncle, que j'ai pour Madame un respect infini.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Une jeune barbe qui ne songe pas que vous seriez sa mère, & qui ôse vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre ! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vu, & qui ne vous connaît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colère me suffoque. Il est devenu fou !

Digitized by Google

LE BARON.

Ce ſerait une folie impardonnable, à ſon âge : mais il n'y retournera plus, Madame ; & je vous demande pardon de ſa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne ſavez ce que vous dites ? Que voulez-vous dire de mon âge, que je ſerais ſa mère ? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer ! Et qui vous dit qu'il m'aime ?

LE BARON.

Comment ! vous ne diſiez pas que c'était à vous ?—

LA COMTESSE.

J'aimerais mille fois mieux, vraiment, qu'il ſe fût adreſſé à moi ; le mal ne ſerait pas ſi grand : mais il a l'inſolence d'aimer Mademoiſelle ; il n'en fait aucun myſtère ; il me l'avoue à moi-même ; je l'ai trouvé à ſes genoux. Voyez ſi ma colère eſt fondée, & ſi je puis, après cela, demeurer dans la même maiſon ?

LE BARON.

Oh ! oh ! c'eſt autre choſe. (*à Valère.*) Quoi ! Monſieur !—(*à la Comteſſe.*) Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colère, Madame ; mais je déſapprouve votre départ : &, qui plus eſt, je vous conſeille de demeurer ici, comme ſi de rien n'était.

LA COMTESSE.

Comme ſi de rien n'était ! comment l'entendez-vous, Monſieur ?

Digitized by Google

LE BARON.

Oui, Madame ; vous devez agir ici de sang-froid, & vous posséder : c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui, fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colère dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez ferait plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé ; le moyen de le lui cacher, c'est de laisser les choses au même état.

VALERE, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon oncle. Si vous daigniez ajouter à tant de bontés——

LE BARON, *à Valère.*

Tais-toi ; je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire paisser cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse : je t'apprendra si l'on doit aimer à ton âge, & dans mon château, sans ma permission !

VALERE.

Mon oncle——

LE BARON.

Si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez vous, Baron, emportez-vous ; vous devez être furieux. Pour moi, je me calme—par politique, au moins ; car je me connais plus——

Digitized by Google

SCENE XXI.

ROSALIE, LA COMTESSE, DORANTE, LE BARON, VALERE.

(Dorante paraît en robe-de-chambre, & tenant ſon chapeau à la main, dont il ſe cache le bas du viſage.)

LA COMTESSE.

MAIS, Ciel ! n'eſt-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'eſt lui-même. N'aurait-il rien entendu ?— Qu'allons-nous devenir !

LA COMTESSE, *à Roſalie.*

Vous nous mettez dans une jolie ſituation, Mademoiſelle !

LE BARON, *à la Comteſſe.*

Il n'y aurait point de remède, s'il nous avait écoutés.

VALERE, *à part.*

Plut au Ciel !

LA COMTESSE, *au Baron.*

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne ſait comment nous aborder.

DORANTE.

Il fallait bien un bal—à des noces——

Digitized by Google

LE BARON.

Il faut cacher notre embarras. (*A Dorante.*) En vérité, Dorante, il eſt bien ſingulier que vous paraiſſiez devant ces Dames en robe-de chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne ſe ſoucie plus de plaire à ma fille, preuve de mépris! (*D'un ton précieux, à Dorante.*) De quelque façon que ſoit Monſieur il eſt toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien—en Courier—en Turc—en Domino—tout eſt égal.

LA COMTESSE.

Je ſuis de votre avis, Monſieur; vous avez raiſon; il faut ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi—point de façons—Vous de faites point de façons—il me paraît—(*riant à demi voix.*) Ah, ah, ah—Ah, ah, ah—

VALERE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON, *à Dorante.*

Vous êtes toujours naturel, toujours joyial. Oh! je vous reconnais bien.

DORANTE.

Vous me connaiſſez?—Non—oh! non (*riant.*) Ah, ah, ah.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui—

DORANTE.

Votre fille!—Ah, ah—bien déguisée——Ah, ah—bien déguisée—ah, ah,

LA COMTESSE.

Déguisée! Que voulez-vous dire, Monsieur? Vous nous connaissez bien peu, si vous croyez—

DORANTE.

Ma foi, je ne la connais, ni ne veux la connaître—

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connais plus.

DORANTE.

Plus!—tant mieux—Ce sont des masques,

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle. *(A Dorante.)* Mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité. Sachez, Monsieur, que tout autre parti était plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE *s'approche d'un fauteuil & s'assied.* (1)

Ouf! je suis beaucoup mieux—je vois tout le train——

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole; je retire la mienne, & rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

(1) Rosalie, la Comtesse, le Baron, Valere, Dorante *assis.*

Digitized by Google

DORANTE.

Qu'elle aille ſe promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais penſez donc, Dorante.—

LA COMTESSE. (2)

Laiſſez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un ſot mariage : votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voye ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En puniſſant votre fille, vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faiſait à Roſalie. Nous ſommes amis, vous & moi. Puiſque Monſieur perſiſte dans ſes refus.—

LA COMTESSE.

Vous m'eclairez, Baron, ſur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à Monſieur Dorante que l'on n'eſt pàs ſans reſſource.

ROSALIE.

Ah ! ma mère !

VALERE, *à Roſalie.*

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE, *à Valère.*

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter ?

(2) Valère, Roſalie, la Comteſſe, le Baron, Dorante *aſſis.*

Digitized by Google

SCENE XXII. ET DERNIERE.

VALERE, ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

FRONTIN, *dans le fond à Thibaut.*

IL s'eſt échappé : je ne l'ai plus trouvé dans ſon lit. Où diable peut-il être ?

THIBAUT, *dans le fond à Frontin.*

Tiens, morgué, le vela là-bas en converſation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle.

THIBAUT.

Oh ! laiſſe-moi, je n'avons rien à ménager. (*s'approchant, à compagnie*) C'eſt un—

FRONTIN, *lui mettant la main ſur la bouche.*

Parbleu vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé perſonne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel eſt ce galimatias ?

Digitized by Google

THIBAUT.

Je vous dis que ſon Maître eſt un fou, qui dort quand il eſt éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu ?

THIBAUT.

Non, morgué ; c'eſt lui qui rêve : & pour vous faire voir que je ne mentons pas, je donnaiſſons ſon petit doigt, & j'allons l'éveiller (1).

VALÈRE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais, quand on eſt heureux, on doit tout craindre.

THIBAUT *ſerre le petit doigt de Dorante.*

DORANTE.

Aye ! Où ſuis-je (2) Ah ! Monſieur le Baron, c'eſt vous ! Tirez moi de peine, je vous conjure ; n'ai-je rien dit ?—n'ai-je rien fait ?—

LE BARON, *à Dorante.*

Pouvez-vous le demander ? Que vous importe, puiſque votre mariage eſt rompu ?

DORANTE.

Il eſt rompu ! Ciel ! je ne puis comprendre—

FRONTIN, *à Dorante.*

Pour moi, je comprends fort bien, Monſieur.

---

(1) Valère, Roſalie, la Comteſſe, le Baron, Frontin, Dorante, aſſis, Thibaut.

(2) Valère, Roſalie, la Comteſſe, le Baron, Dorante, Frontin, Thibaut.

Digitized by Google

Nous sommes découverts, & vous aurez fait quelqu'extravagance. (*à la Comtesse.*) J'ose vous assurer, Madame, que mon Maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille ; & ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Quoi ! l'on me voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille & moi. Oh bien ! Monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, & mon oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi ! c'est à Valère—

THIBAUT, *à Dorante.*

Lui-même. Dame, il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je ? Je ne vous épousais que par obéissance.

DORANTE, *à Rosalie.*

Cet aveu ne me permet par d'insister ; & je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

Digitized by Google

LE BARON, *à Valere, & à Roſalie.*

Allons, allons, mes enfans; tout en nous promenant, nous prendrons des meſures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au Parterre.*

Il aurait tort de ſe plaindre ; il n'eſt pas le premier qui perd ſa femme quand il dort.

FIN.

De l'Imprimerie de ROZEA, ruë de Wardour, Soho.

Digitized by Google

L'AVOCAT PATELIN.

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

DE BRUEYS;

Répreſentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 4 Juin, 1706.

NOUVELLE EDITION.

A LONDRES:
Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond Street, au Coin de Bruton Street.

M.DCC.LXXXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE
DE L'AUTEUR.

J'AI tiré le ſujet de cette Comédie d'une ancienne Pièce Comique, intitulée, Les *Tromperies, Fineſſes & Subtilités de M. Pierre Patelin, Avocat à Paris*, imprimée à Rouen, chez Jaques Cailloüe en 1656, ſur la copie de l'an 1560.

Voici ce que dit de cette Pièce M. Paſquier dans ſes Recherches de la France, ch. 55, liv. 7. " Ne vous ſouvient il point de la réponſe que fit " Virgile à ceux qui lui improperoient l'étude qu'il " employoit en la lecture d'Ennius, quand il leur " dit, qu'en ce faiſant, il avoit appris à tirer l'or " d'un fumier ? Le ſemblable m'eſt arrivé n'a " guères aux champs, où etant deſtitué de com- " pagnie, j'ai trouvé, ſans y penſer, la farce de " M. Pierre Patelin, que je lus & relus avec tel " contentement, que j'oppoſe maintenant cet " échantillon à toutes les Comédies Grecques, " Latines & Italiennes." Puis, après avoir donné le ſujet de cette pièce, & en avoir rapporté quelques-uns des meilleurs endroits, il continue ainſi : " Ne penſez pas que, par une opinion particuliere, " je ſoye le ſeul auquel ait plû ce petit Ouvrage ; " car au contraire, nos ancêtres trouverent ce M. " Pierre Patelin avoir ſi bien repréſenté le perſon- " nage pour lequel il étoit introduit, qu'ils

Digitized by Google

" mirent en uſage ce mot *Patelin*, pour ſignifier " celui qui par beaux ſemblaps enjauloit ; & de " lui firent un *Patelineur & Patelinage* pour " même ſujet. Et quand il advient qu'en com- " muns devis quelqu'un extravague de ſon premier " propos, celui qui le veut remettre ſur ſes pre- " mieres briſées, lui dit : *revenez à vos moutons*, " & autres proverbes que nous avons puiſés de la " fontaine de Patelin.

" Davantage (dit-il dans le même chapitre) " je recueille quelques anciennetés, qui ne doivent " pas être négligées ; car quand vous voyez le " Drapier vendre ſes ſix aulnes de drap neuf " francs, & qu'à l'inſtant même il dit que ce ſont " ſix écus, il faut néceſſairement conclure qu'en " ce tems-là l'ecu ne valoit que trente ſols. Mais " comme accorderon-nous les paſſages, en ce que, " en tous les endroits où il eſt parlé du prix de " chaque aulne, il n'eſt parlé que de vingt-quatre " ſols, qui n'eſt pas ſomme ſuffiſante pour faire " revenir les ſix aulnes à neuf francs, ains à ſept " livres quatre ſols ſeulement ? C'eſt encore une " autre ancienneté digne d'être conſidérée, qui " nous enſeigne qu'en la Ville de Paris, où cette " farce fut faite, & par aventure repréſentée ſur " l'échaffault, quand on parloit du ſol ſimplement, " on l'entendoit *pariſis*, quinze deniers tournois, " (car ainſi étoit-il de notre Ville de Paris) & à

Digitized by Google

" tant que les vingt-quatre ſols faſoient les trente " ſols tournois."

L'eſtime que M. Paſquier fait de cette Comédie, eſt ce qui me l'a fait faire, ou, pour mieux dire, ce qui me l'a fait travailler, & mettre dans le langage d'aujourd'hui. Je ne ſuis pas, cependant, tout-à-fait de l'avis de M. Paſquier ; mais il eſt vrai que cette pièce eſt un fumier, dont on peut tirer de l'or : je ne ſais pas ſi je l'ai fait, mais je ſais bien que je me ſuis extrèmement diverti en y travailant. J'en ai conſervé, autant que j'ai pu, les jeux de Théâtre que j'y ai trouvés, en les intéreſſant dans une ſeule action qu'il m'a fallu inventer, afin de garder à peu près les règles qu'on obſerve aujourd'hui, & qu'on ne connaſſait gueres en France, au tems où cette pièce fut faite, ce qui m'a obligé, d'y ajouter les perſonnages de Valere, d'Henriette & de Colette, d'en changer entierement l'économie & le dénouement.

Cette Comédie avait été faite en l'année 1700, pour être repréſentée devant le Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour, dans l'appartement de Madame de Maintenon ; mais la guerre qui ſurvint à l'occaſion de la mort du Roi d'Eſpagne, en empêcha l'exécution, & ſix ans après elle fut jouée ſur la Théâtre Français, ſans Prologue & ſans Intermédes, par les ſoins de M. Palaprat, comme les autres pièces de Théâtre que j'avois compoſées en différens tems.

Digitized by Google

ACTEURS.

PATELIN, Avocat.

GUILLAUME, Drapier.

VALERE, Fils de Guillaume, & Amant d'Henriette.

AGNELET, Berger de Guillaume, Amant de Colette.

BARTHOLIN, Juge du Village.

UN PAYSAN.

DEUX RECORDS.

Madame PATELIN, femme de l'Avocat.

HENRIETTE, Fille de Patelin.

COLETTE, Servante de Patelin, & fiancée à Agnelet.

La Scène eſt dans un Village près de Paris.

Digitized by Google

L'AVOCAT PATELIN.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. PATELIN, *seul.*

CELA eſt réſolu; il faut, aujourd'hui même, quoique je n'aye pas le ſou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raiſon de le dire; il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainſi habillé, me prendrait pour un Avocat? Ne dirait-on pas plutôt que je ſerais le Magiſter de ce Bourg? Depuis quinze jours j'ai quitté le Village où je

Digitized by Google

demeurais pour venir m'établir en celui-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires, elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côté-là, pour voisin, mon compere le Juge du lieu; pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche Marchand Drapier; pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah! pauvre Patelin! pauvre Patelin! comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle en te voyant ainsi déguenillé? Il te faut bien par force avoir recours à l'industrie.... Oui, tâchons adroitement à nous procurer à credit un bon habit de drap dans la boutique de Monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille....

SCENE II.

COLETTE, Madame PATELIN, M. PATELIN, *à part.*

M. PATELIN.

MAIS voilà ma femme & sa servante qui causent ensemble sur ma friperie. Ecoutons sans nous montrer.

(*Il se met derriere elles.*)

Digitized by Google

Madame PATELIN.

Oh ! çà, Colette ; je n'ai point voulu te parler au logis de peur que mon gueux de mari ne nous écoutât.

M. PATELIN, *à part.*

L'y voilà.....

Madame PATELIN.

Je veux que tu me dises absolument où ma fille peut avoir de quoi aller aussi propre qu'elle va.

COLETTE.

Eh ! c'est, Madame, que Monsieur votre époux lui donne.....

Madame PATELIN.

Mon époux ! il n'a pas de quoi se vêtir lui même.

M. PATELIN, *à part.*

Il est vrai.

Madame PATELIN.

Je te chasserai, & tu ne te marieras point avec Agnelet ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE.

Peste ! Madame, il faut vous la dire. Valere, le fils unique de Monsieur Guillaume, ce riche Marchand Drapier qui demeure là, est amoureux de Mademoiselle Henriette, & il lui fait des présens de tems en tems.

M. PATELIN, *à part.*

Ma fille puise dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

Digitized by Google

Madame PATELIN.

Mais où prend Valere de quoi faire ces préſens ? ſon pere eſt un riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE.

Oh ! Madame, quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent ; cela eſt dans l'ordre, & Valere fait comme les autres.

Madame PATELIN.

Eh ! que ne fait-il demander ma fille en mariage ?

COLETTE.

Il l'aurait fait auſſi ; mais il craint que ſon pere n'y veuille pas conſentir, à cauſe, ne vous en déplaiſe, que notre Monſieur va toujours mal vêtu. Cela fait mal juger de ſes affaires.

M. PATELIN, *à part.*

C'eſt à quoi je vais donner ordre.

Madame PATELIN.

J'entends quelqu'un, retire-toi.

SCENE III.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

Madame PATELIN.

AH ! te voila ?

M. PATELIN.

Oui.

Digitized by Google

Madame PATELIN.

Comme te voilà vêtu !

M. PATELIN.

C'eſt que — je — je ne ſuis pas glorieux.

Madame PATELIN.

C'eſt que tu es un gueux ; & je viens d'apprendre que ta gueuſerie rebute tous les partis qui ſe préſentent pour notre fille.

M. PATELIN.

Vous avez raiſon. — Le monde juge des gens par les habits. J'avoue que ceux que je porte font tort à Henriette ; & j'ai fait deſſein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

Madame PATELIN.

Toi proprement ! & avec quoi ?

M. PATELIN.

Ne t'en mets point en peine. Adieu.

Madame PATELIN.

Et où allez-vous, s'il vous plaît ?

M. PATELIN.

Je vais m'acheter un habit de drap.

Madame PATELIN.

Sans avoir un ſou, acheter un habit ?

M. PATELIN.

Oui. De quelle couleur me conſeilles-tu de le prendre ? gris de fer, ou gris de more ?

Digitized by Google

Madame PATELIN.

Eh, prends-le comme tu pourras, ſi tu trouves quelqu'un aſſez ſot pour te le donner. Je vais parler à Henriette ; je viens d'apprendre de certaines choſes qui ne me plaiſent guères.

M. PATELIN.

Si l'on me demande, je ſerai ici à la boutique de notre voiſin.

SCENE IV.

M. PATELIN, *ſeul.*

ELLE n'eſt pas encore fermée..... Je ſonge que je ne ferai pas mal d'aller mettre ma robe ; outre qu'elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à Monſieur Guillaume pour venir à bout de mon deſſein.... Le voilà avec ſon fils ; allons nous mettre *in habitu*, & revenons promptement.

SCENE

SCENE V.

VALERE, M. GUILLAUME.

(Ils fortent de la boutique portant une table ſur laquelle eſt une pièce de drap, & la mettent à côté de la boutique avec trois chaiſes, apportées par un garçon de boutique.)

M. GUILLAUME.

ON commence à ne voir guères clair dans la boutique, expoſons ceci un peu plus à la vue des paſſans. — Oh ! çà, Valere, je t'avais dit de me chercher un Berger pour garder le troupeau dont la laine ſert à faire mes draps.

VALERE.

Eſt-ce, mon pere, que vous n'êtes pas content d'Agnelet.

M. GUILLAUME.

Non, car il me vole ; & je te ſoupçonne d'y avoir part.

VALERE.

Moi !

GUILLAUME.

Oui, toi. J'ai ſu que tu es amoureux de je ne ſais quelle fille d'ici près, & que tu lui fais des préſens ; & je ſais que cet Agnelet a fiancé une certaine Coleſte qui la ſert : tout cela fait que je te ſoupçonne.

Digitized by Google

VALERE, *à part.*

Qui diantre nous a découverts?.... *(Haut)*. Je vous assure, mon pere, qu'Agnelet nous sert très-fidellement.

M. GUILLAUME.

Oui, toi, mais non pas moi: car, depuis un mois qu'il a quitté le Fermier avec qui il demeuroit, pour entrer à mon service, il me manque six-vingts moutons; & il n'est pas possible qu'en si peu de tems il en soit mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALERE.

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

M. GUILLUAME.

Oui, avec des Médecins; mais les moutons n'en ont pas. D'ailleurs cet Agnelet fait le nigaud; mais c'est un fin niais, & le plus rusé coquin.... Enfin je l'ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton; je l'ai battu & l'ai fait ajourner aujourd'hui devant Monsieur le Juge. Cependant, avant que de pousser plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu n'avais point quelque part au vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Ah! mon pere, j'ai trop de respect pour vos moutons.

M. GUILLAUME.

Je vais donc le poursuivre en justice; mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de comptes. *(Il s'assied.)*

Digitized by Google

VALERE *va chercher dans la Boutique le livre de compte, & le poſe ſur la pièce de drap.*

M. GUILLAUME.

C'eſt aſſez, laiſſe-moi. Si un Serjent que j'ai envoyé querir me demande, fais-moi appeller. Je reſterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur ſe préſente.

VALERE, *à part.*

Allons dire à Agnelet qu'il viénne trouver mon pere pour s'accommoder avec lui.

SCENE VI.

M. PATELIN, M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *à lui-même*

BON; le voilà ſeul, approchons.

M. GUILLAUME, *liſant dans ſon livre de Comptes.*

Compte du troupeau, *& cætera*.... ſix cents bêtes, *& cætera*....

M. PATELIN, *à lui-même.*

Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. *(Haut.)* Serviteur, Monſieur.

Digitized by Google

M. GUILLAUME, *sans se lever ni regarder qui c'est.*

Est-ce le Sergent que j'ai envoyé quérir ? qu'il attende.

M. PATELIN.

Non, Monsieur ; je suis....

M. GUILLAUME, *regardant de côté.*

Une robe ? le Procureur donc ?... Serviteur.

M. PATELIN.

Non, Monsieur. J'ai l'honneur d'être Avocat.

M. GUILLAUME, *de même.*

Je n'ai pas besoin d'Avocat. Je suis votre serviteur.

M. PATELIN.

Mon nom, Monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu : je suis Patelin l'Avocat.

M. GUILLAUME, *de même.*

Patelin l'Avocat ? Je ne vous connais pas, Monsieur.

M. PATELIN, *bas, à part*

Il faut se faire connoître. — (*Haut.*) J'ai trouvé, Monsieur, dans les mémoires de feu mon pere, une dette qui n'a pas été payée ; &....

M. GUILLAUME.

Ce ne sont pas mes affaires, je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, Monsieur ; c'est au contraire, feu mon pere qui devait au vôtre trois cents écus ; & comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer....

Digitized by Google

M. GUILLAUME, *en se levant du siége.*

Me payer ? Attendez, Monsieur, s'il vous plait : je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis long-tems votre famille ; vous demuriez à un Village ici près. Nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse. Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur : asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

(Ils font des façons, M. Guillaume lui présente une chaise loin du drap ; M. Patelin veut être sur celle qui est auprès & s'y place.)

M. PATELIN.

Monsieur....

M. GUILLAUME.

Monsieur....

M. PATELIN, *quand ils sont assis, tenant une main sur le drap.*

Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis ; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes ; & je viens savoir quand vous serez de commodité de recevoir vos trois cents écus ?

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Tout-à-l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt & bien compté ; mais il faut vous donner le tems de faire dresser une quittance par-devant Notaire. Ce sont des charges d'un héritage qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Cela est juste. Eh bien, demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon tems, Monsieur Guillaume, je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point de tout : je ne suis que trop de loisir, on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul, que tous les négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. (*En touchant le drap.*) Voilà un assez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau.

Digitized by Google

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. GUILLAUME.

Oh ! Monsieur....

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuse.

M. GUILLAUME.

Oh ! oh ! Monsieur....

M. PATELIN.

Des manieres nobles & franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. GUILLAUME.

Oh ! point, Monsieur.

M. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la vue !

M. GUILLAUME.

Je le crois, c'est couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron ! que cela est beau ! Gage, Monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon Teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit

Digitized by Google

dans cette tête-là que dans toutes celles du Village.

M. GUILLAUME, *s'applaudiſſant*,

Ah! ah! ah!

M. PATELIN, *en maniant le drap.*

Cette laine me parait auſſi bien conditionnée.

M. GUILLAUME.

C'eſt pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

Je l'ai crue... A propos d'Angleterre, il me ſemble, Monſieur Guillaume, que nous avons été autrefois à l'école enſemble?

M. GUILLAUME.

Chez Monſieur Nicodeme?

M. PATELIN.

Juſtement. Vouz étiez beau comme l'amour.

M. GUILLAUME.

Je l'ai oui dire à ma mere.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je ſavais lire & écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous ſoyez appliqué aux grandes choſes! Savez-vous bien, Monſieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Comme un autre....

M. PATELIN, *touchant encore le drap.*

Tenez, j'avais juſtement dans l'eſprit une couleur de drap comme celle-là, il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit; je ſonge que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Le garderai! ce n'eſt pas-là mon compte. *(haut.)* Pour racheter une rente j'avais mis à part ce matin douze cents livres, où je ne voulais pas toucher; mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente, vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le ſais bien: mais je n'aime point à prendre à crédit.—Que je prends de plaiſir de vous voir frais & gaillard! Quel air de ſanté & de longue vie!

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, je porte auſſi de quoi le payer.

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Il vous en faudra.... vous voulez ſans doute l'habit complet ?

M. PATELIN.

Oui, très-complet, juſtaucorps, culotte & veſte doublés de même ; & le tout bien long & bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra.... oui.... ſix aunes.... voulez-vous que je les coupe, en attendant ?

M. PATELIN, *à part avec chagrin.*

En attendant... *(Haut.)* Non, Monſieur, non ; l'argent à la main : s'il vous plaît ; l'argent à la main : c'eſt ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle eſt fort bonne... *(A part.)* voici un homme très-exact.

M. PATELIN.

Vous ſouvient-il, Monſieur Guillaume, d'un jour que nous ſoupâmes enſemble à l'Ecu de France ?

M. GUILLAUME.

Le jour qu'on fit la fête du Village ?

M. PATELIN.

Juſtement. Nous raiſonnâmes à la fin du repas ſur les affaires du tems : Que je vous ouïs dire de belles choſes !

M. GUILLAUME.

Vous vous en ſouvenez ?

Digitized by Google

M. PATELIN.

Si je m'en souviens? Vous prédites dès lors * tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. GUILLAUME.

Je vois les choses de loin.

M. PATELIN, *revenant au drap.*

Combien, Monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME.

Voyons. *(Il regarde la marque.)* Un autre en payerait ma foi six écus: mais allons, je vous le bailleraï à vous à cinq.

M. PATELIN, *à part.*

Le Juif! *(Haut.)* Cela est trop honnête. Six fois cinq écus, ce sera justement....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui, trente écus; le compte est bon.... Parbleu, pour renouveller connaissance, il faut que nous mangions demain à dîner une Oie, dont un Plaideur m'a fait present.

M. GUILLAUME.

Une Oie! Je les aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux. Touchez-là. *(Il lui fait toucher*

* Tout ce que nous avons vu arriver depuis en France. *Mſ. original.*

dans la main. A demain à dîné : ma femme les apprête à miracle. *(En frappant de la main ſur le drap.)* Par ma foi, il me tarde qu'elle me voye ſur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il ſoit fait à dîné ?

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez le tems au Tailleur, il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce ſerait grand dommage.

M. GUILLAUME.

Faites mieux, vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

M. PATELIN.

Sans cela je n'y ſongerais point.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons : il me ſouvient qu'il y en a de coupé juſtement ce qu'il vous en faut. *(Il en tire un coupon.)*

M. PATELIN, *le ſaiſiſſant.*

Cela eſt heureux.

M. GUILLAUME, *le tirant par un bout.*

Attendez ; il faut auparavant que je l'aune en votre préſence.

M. PATELIN.

Bon ! eſt-ce que je ne me fie pas à vous ? *(Il ſe leve.)*

Digitized by Google

M. GUILLAUME, *se levant.*

Donnez, donnez, je vais vous le faire porter, & vous m'enverrez, par le retour....

M. PATELIN, *à part, avec chagrin.*

Le retour.... *(Haut.)* Non, non, non, ne détournez pas vos gens. Je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi. *Il veut prendre le drap ; M. Guillaume le tient toujours.)* Comme vous dites, le Tailleur aura plus de tems.

M. GUILLAUME.

Laissez-moi vous donner un garçon, qui me rapportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh ! point, point, je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit, &, sous ma robe *(Il prend le drap & le met sous sa robe.)* on prendra ceci pour un sac de Procés.

M. GUILLAUME.

Mais, Monsieur, je vais toujours vous donner un garçon, pour me....

M. PATELIN.

Eh ! point de façon, vous dis-je.... A cinq heures précises, trois cents trente écus, & l'Oie à dîner. Oh çà ! il se fait tard. Adieu, mon cher voisin. Serviteur. *(Voyant qu'il le suit.)* Eh ! Serviteur ! *(Il s'en va précipitamment.)*

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

Digitized by Google

SCENE VII.

M. GUILLAUME, *seul.*

IL s'en va, parbleu, avec mon drap : mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin. Je dine demain chez lui ; & il me payera ; il me payera. Voilà, parbleu, un des plus honnêtes & des plus consciencieux Avocats que j'aye vu de ma vie. J'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut bien me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptais point ; car je ne sais d'où diable peut venir cette dette. A la bonne heure.—Oh çà ! il s'en va nuit ; & voilà, je pense, tout ce que je gagnerai d'aujourd'hui.... Holà ! holà !

SCENE VIII.

M. GUILLAUME, UN GARCON, *de Boutique.*

M. GUILLAUME.

QU'ON enferme tout cela là-dedans.

LE GARCON *emporte la table & les siéges dans la boutique.*

Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui m'a volé mes moutons.

Digitized by Google

SCENE IX.

AGNELET, *la tête enveloppée d'un linge*, M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

AH! ah! voleur! Je puis bien faire ici de bonnes affaires! ce scélérat m'emporte tout le profit.

AGNELET.

Bon vêpre, Monsieur, & bonne nuit.

M. GUILLAUME.

Tu oses encore te présenter devant moi?

AGNELET.

C'est ne vous déplaise, mon bon Maître, qu'un Monsieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on, de moutons, de Juge, & d'ajournerie.

M. GUILLAUME.

Tu fais le benêt: mais je t'assure que tu ne tueras jamais plus mouton; qu'il t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux Maître, ne croyez pas les médisans.

M. GUILLAUME.

Les médisans, coquin! ne t'ai-je pas trouvé de nuit tuant un mouton?

Digitized by Google

AGNELET.

Par cette âme ! c'était pour l'empêcher de mourir.

M. GUILLAUME.

Le tuer, pour l'empêcher de mourir ?

AGNELET.

Oui, de la clavelée ; à cauſe, ne vous déplaiſe, que quand ils mouriont de ce vilain mal, il faut les jeter, & on les tue avant qu'ils mouriont.

M. GUILLAUME.

Qu'ils mouriont. Le traître ! des moutons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je vends cinq ecus l'aune. Ote-toi d'ici, ſcélérat ; fix-vingts moutons en un mois !

AGNELET.

Ils gâtiont les autres, par ma fy....

M. GUILLAUME.

Nous verrons cela demain devant Monſieur le Juge.

AGNELET.

Eh ! mon doux Maître, contentez-vous de m'avoir aſſommé, comme vous voyez ; & accordons nous enſemble, ſi c'eſt votre bon plaiſir.

M. GUILLAUME.

Mon bon plaiſir eſt de te faire pendre, (*En s'en allant.*) entends-tu ?

AGNELET.

Le Ciel vous donne joie.

Digitized by Google

SCENE X.

AGNELET, *seul.*

IL faut donc que j'aille trouver un Avocat pour défendre mon bon droit.

SCENE XI.

VALERE, HENRIETTE, COLETTE, *une lanterne à la main*, AGNELET.

HENRIETTE.

LAISSEZ-moi, Valere ; mon pere & ma mere me ſuivent, nous allons ſouper chez ma tante, ils m'ont dit de m'avancer, retirez-vous.

AGNELET.

Voulez-vous, Monſieur, que j'éteigne la lumiere ?

VALERE, *à Agnelet.*

Tu me priverais du plaiſir de la voir. Belle Henriette, puiſque le haſard fait que je vous rencontre, ſouffrez, je vous prie....

HENRIETTE.

Non, retirez-vous, je tremble.

Digitized by Google

VALERE.

Craignez-vous une perſonne qui vous adore ?

HENRIETTE.

Vous êtes la perſonne du monde que je crains le plus, & vous ſavez pourquoi....

AGNELET, *en badinant avec Colette, l'éloigne un peu d'Henriette.*

HENRIETTE.

Ne me quittez pas, Colette.

COLETTE.

C'eſt cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE.

Si vous m'aimez, Valere, ne ſongez à moi, je vous prie, que lorſque vous ſerez aſſuré du conſentement de Monſieur votre pere.

COLETTE, *à Henriette.*

C'eſt à quoi Agnelet & moi nous avons fait deſſein de nous employer.

AGNELET, *à Henriette.*

J'ai déjà imaginé un moyen honnête qui réuſſira, ſi Dieu plaît, quand je ſerai hors de procès.

VALERE, *à Agnelet.*

Quoiqu'il arrive, je te garantirai de tout.

HENRIETTE.

Voici mon pere, ſauvons nous.

(*Ils ſe ſauvent tous.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

M. PATELIN.

EH bien, ma femme, ce drap eſt-il bien choiſi ?

Madame PATELIN.

Oui ; mais avec quoi le payer ? Tu as promis à demain matin ; ce Monſieur Guillaume eſt un Arabe qui viendra ici faire le diable à quatre.

M. PATELIN.

Lorſqu'il viendra, ſonge ſeulement à ce que je t'ai dit, & à me bien ſeconder.

Madame PATELIN.

Il faut bien malgré moi, que j'aide à t'en ſortir : mais tu devrais rougir de honte de ce que tu m'as propoſé de faire, & ce n'eſt point du tout agir en honnête homme.

M. PATELIN.

Eh ! mon Dieu, ma femme, en honnête homme. Il n'eſt rien de plus aiſé, quand on eſt riche, que d'être honnête homme : c'eſt quand on eſt pauvre qu'il eſt difficile de l'être.—Mais laiſſons tout cela : allons ſouper chez ta ſœur ; & dès que nous ſerons de retour, faiſons, ce ſoir même, couper cet habit, de peur d'accident.

Digitized by Google

Madame PATELIN.

Allons : mais je crains bien que, demain matin, il n'arrive ici quelque désordre.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GUILLAUME, *seul.*

IL eſt du devoir d'un homme bien réglé, de récapituler le matin ce qu'il s'eſt propoſé de faire dans la journée. Voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de Monſieur Patelin, pour une dette de feu ſon pere. — Plus, trente écus pour ſix aunes de drap qu'il prit hier ici. *Item*, une Oie à diné chez lui, apprêtée de la main de ſa femme. — Après cela, comparoître à l'ajournement devant le Juge, contre Agnelet, pour les ſix vingts Moutons qu'il m'a volés. Je penſe que voilà tout. Mais, ouais ! Il y a long-tems que l'heure eſt paſſée, & je ne vois point venir mon homme. Allons le trouver. (*Il va & revient.*) Non, un homme ſi exact ne manquera pas de parole.... Cependant il a mon drap, & je n'ai point de ſes nouvelles : que faire ? (*Après avoir un peu ſongé.*) Faiſons ſemblant de lui aller rendre viſite, & ſçachons un peu de quoi il eſt queſtion. (*Il écoute à la porte.*) Je crois qu'il compte mon argent.... Je ſens qu'on apprête l'Oie.... frappons. (*Il frappe & écoute.*)

Digitized by Google

SCENE II.

M. PATELIN, *dans sa maison :* M. GUILLAUME.

M. PATELIN, *d'une voix tremblante.*

MA fa... a... ame.

M. GUILLAUME.

C'est lui-même.

M. PATELIN.

Ouvre la porte... voila l'Apothicai... re... re.

M. GUILLAUME.

L'Apothicaire.

M. PATELIN.

Qui m'apporte l'Éméti... i... que, l'Éméti... i... que.

M. GUILLAUME.

L'Emétique!... C'est quelqu'un qui est malade chez lui, & je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte : frappons encore plus fort.

(*Il frappe plus fort.*)

M. PATELIN.

Caro... o... gne! Ma... a... afque, ouvriras-tu... u... u!

Digitized by Google

SCENE III.

M. GUILLAUME, M. PATELIN.

Madame PATELIN, *d'une voix basse et triste.*

QUI frappe si fort? Ah! c'est vous, Monsieur Guillaume?

M. GUILLAUME.

Oui, c'est moi. Vous êtes, sans doute, Madame Patelin!

Madame PATELIN.

A vous servir. Pardon, Monsieur, je n'ose parler haut.

M. GUILLAUME.

Oh! parlez comme il vous plaira: je viens voir Monsieur Patelin.

Madame PATELIN.

Parlez plus bas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. GUILLAUME.

Et pourquoi bas? Je viens, vous dis-je, lui rendre visite.

Madame PATELIN.

Un peu plus bas, je vous prie.

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Si bas qu'il vous plaira ; mais il faut que je le voye.

Madame PATELIN, *en pleurant preſque.*

Hélas ! le pauvre homme ! il eſt bien en état d'être vu !

M. GUILLAUME.

Comment ? que lui ſerait-il arrivé depuis hier ?

Madame PATELIN.

Depuis hier ? hélas ! Monſieur Guillaume, il y a huit jours q'il n'a bougé du lit.

M. GUILLAUME.

Du lit ? Il vint pourtant hier chez moi.

Madame PATELIN.

Lui, chez vous ?

M. GUILLAUME.

Lui, chez moi : & il était même fort gaillard & fort diſpos.

Madame PATELIN.

Ah ! Monſieur, il faut, ſans doute, que cette nuit vous ayez rêvé cela.

M. GUILLAUME.

Ah ! parbleu, ceci n'eſt pas mauvais : rêvé ! Et mes ſix aunes de drap qu'il emporta, l'ai-je rêvé ;

Madame PATELIN.

Six aunes de drap !

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Oui, six aunes de drap couleur de marron. Et l'Oie que nous devons manger à dîner? Eh! l'ai-je rêvé aussi?

Madame PATELIN.

Que vous prenez mal votre tems pour rire!

M. GUILLAUME.

Pour rire? Ventrebleu, je ne ris point, & n'en ai nulle envie; je vous soutiens qu'il emporta, hier, sous sa robe, six aunes de drap.

Madame PATELIN.

Plût au Ciel qu'il fut en état de l'avoir fait. Hélas! Monsieur Guillaume, il eût tout hier un transport au cerveau qui le jeta dans la réverie, où je crois qu'il est encore.

M. GUILLAUME.

Oh! par la tête-bleu, vous rêvez vous-même; & je veux absolument lui parler.

Madame PATELIN.

Oh! pour cela, en l'état qu'il est, il n'est pas possible. Nous l'avons mis-là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit. (*en pleurant.*) Il vous ferait pitié, si vous le voyez.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, pitié: en quelque état qu'il soit, je prétends le voir; ou....

(*Il se jette sur la porte qu'il secoue.*)

Madame PATELIN.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tuer mon mari; il lui prend de tems en tems des envies de courir.

Digitized by Google

SCENE IV.

M. GUILLAUME, M. PATELIN, Madame PATELIN.

(La porte s'ouvre. M. Patelin en robe de chambre & en bonnet de nuit, court tout égaré.)

Madame PATELIN.

AH! le voilà parti; je vous l'avais bien dit. Aidez-moi à le reprendre. — Mon pauvre mari, repose-toi là.

(Elle le fait asseoir sur un fauteuil que M. Guillaume a été chercher.)

M. PATELIN.

Haye! aye la tête.

M. GUILLAUME, *le regardant avec étonnement.*

En effet, voilà un homme en piteux état. Il me semble pourtant que c'est le même d'hier, ou peut s'en faut.... Voyons de plus près. (*Du ton de voix dont on parle à un malade.*) Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Ah! bon jour, Monsieur Anodin.

M. GUILLAUME.

Monsieur Anodin?

Digitized by Google

Madame PATELIN, *à M. Guillaume.*

Il vous prend pour l'Apothicaire? allez-vous-en.

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Je n'en ferai rien. —— *(A M. Patelin.)* —— Monsieur, vous vous souvenez bien qu'hier.....

M. PATELIN.

Oui, je vous ai fait garder....

M. GUILLAUME.

Bon, il s'en souvient.

M. PATELIN.

Un grand verre plein de mon urine.

M. GUILLAUME.

Je n'ai que faire d'urine.

M. PATELIN.

Ma femme, fais-la voir à Monsieur Anodin, il verra si j'ai quelqu'embarras dans les uretères.

M. GUILLAUME.

Bon, bon, uretères: Monsieur, je veux être payé.

M. PATELIN.

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières, elles sont dures comme du fer, & noires comme... votre barbe.

M. GUILLAUME.

Pa, pa, pa; voilà me payer en belle monnoie.

Madame PATELIN.

Ne voyez vous pas qu'il rêve; sortez d'ici.

M. GUILLAUME.

Bagatelles ! . . .

M. PATELIN.

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules, elles ont failli à me faire rendre l'âme.

M. GUILLAUME.

Je voudrais qu'elles t'eussent fait rendre mon drap.

M. PATELIN.

Ma femme, chasse. . . . chasse. . . . ces papillons noirs qui volent autour de moi. *(En regardant en haut.)* Comme ils montent !

M. GUILLAUME, *regardant en haut.*

Je n'en vois point.

Madame PATELIN.

Il rêve, vous dis-je ; allez-vous-en.

M. GUILLAUME.

Tarare ! je veux de l'argent.

M. PATELIN.

Les Médecins m'ont tué avec leurs drogues.

M. GUILLAUME.

Il ne rêve pas à présent, il faut que je lui parle. M. Patelin. . .

M. PATELIN.

Je plaide, Messieurs, pour Homere ?

M. GUILLAUME.

Pour Homere !

Digitized by Google

M. PATELIN.

Contre la Nymphe Calypso.

M. GUILLAUME.

Calypo ! que diable est ceci ?

Madame PATALIN.

C'est un livre qu'il lisait quand il tomba malade.

M. PATELIN.

Sa grotte ne retentissait plus du doux chant de sa voix.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ouais ? aurais-je pris quelqu'autre pour lui ?

Madame PATELIN.

Eh ! Monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Attendez, il aura peut-être quelque intervalle. Il me regarde, comme s'il vouloit me parler.

M. PATELIN.

Ah ! Monsieur Guillaume. . . .

M. GUILLAUME.

Oh ! il me reconnoit. — Eh bien ?

M. PATELIN.

Je vous demande pardon. . . .

M. GUILLAUME, *à Madame Patelin.*

Vous voyez qu'il s'en souvient.

M. PATELIN.

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Morbleu ! ce n'eſt pas-là mon compte. *(à M. Patelin.)* Cependant, hier, . .

M. PATELIN.

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuſes, je vous envoyai un Procureur de mes amis.

M. GUILLAUME, *à part.*

Ventrebleu ! celui-là aura eu mon drap. Un Procureur ! Je ne le verrai de ma vie. (*Après avoir un peu révé.*) — Mais c'eſt une invention, & nul autre que vous n'a eu mon drap ; à telles enſeignes. . .

M. PATELIN, *s'étant levé.*

La Cour remarquera, s'il lui plaît, que la Virrique était une certaine danſe. Taral, la la, la la ; danſons tous, danſons tous. (*M. Patelin prend M. Guillaume par la main, & le fait danſer en chantant.*) Ma commere quand je danſe. . .

M. GUILLAUME, *après avoir danſé.*

Oh ! je n'en puis plus ; mais je veux de l'argent.

M. PATELIN, *bas, à part.*

Oh ! je te ferai bien décamper. (*Haut.*) Ma femme, ma femme, j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte ; ne les entends-tu pas ? Ecoutons. Paix. Ecoutons. Oui, les voilà : je les vois. Ah ! coquins, je vous chaſſerai bien d'ici. Ma hallebarde, ma hallebarde. (*Il va prendre chez lui une hallebarde, & court ſur M. Guillaume en criant.*) Au voleur ! Au voleur !

M. GUILLAUME, *en ſe ſauvant.*

Tu bieu ! il ne fait pas bon ici . . .

Digitized by Google

SCENE V.

Madame PATELIN, M. PATELIN.

Madame PATELIN.

BON, le voilà parti, je me retire. Mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revint.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCENE VI.

M. BARTHOLIN, M. PATELIN.

M. PATELIN, *voyant venir M. Bartholin qu'il prend pour M. Guillaume.*

LE voici, au voleur!.... non, c'eſt Monſieur Bartholin, il m'a vu.

M. BARTHOLIN.

Qui crie au voleur? Quel bruit fait-on à ma porte? Quel déſordre eſt ceci? Ah! ah! c'eſt vous, mon compere.

M. PATELIN.

Oui, c'eſt moi qui...

Digitized by Google

M. BARTHOLIN.

En cet équipage ?

M. PATELIN.

C'eſt que j'ai cru. . .

M. BARTHOLIN.

Un Avocat ſous les armes ?

M. PATELIN.

J'ai crû entendre des. . .

M. BARTHOLIN.

Militant cauſarum patroni !

M. PATELIN.

C'eſt que, vous dis-je, j'ai crû entendre des voleurs qui crochetaient ma porte.

M. BARTHOLIN.

Crocheter une porte *coram judice ?*

M. PATELIN.

Je croyais, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

M. BARTHOLIN.

Il en faut faire informer.

M. PATELIN.

Mais il n'y en avait point.

M. BARTHOLIN.

Faire ouïr des témoins . . .

M. PATELIN.

Et contre qui ?

M. BARTHOLIN.

Et les faire pendre.

Digitized by Google

M. PATELIN.

Eh qui pendre ?

M. BARTHOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

M. PATELIN.

Je vous dis, encore une fois, qu'il n'y en avait point, & que je me ſuis trompé.

M. BARTHOLIN.

Ah ! cela étant ainſi, *cedant arma togæ.* Allez quitter cette hallebarde, & prendre votre robe, pour venir à l'Audience que je donnerai dans une heure.

M. PATELIN.

C'eſt auſſi ce que je vais faire.

SCENE VII.

M. PATELIN, *ſeul.*

JE dois plaider pour certain Berger, dont Colette m'a parlé ; je penſe que le voici, allons quitter cet équipage, & revenons promptement.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VIII.

COLETTE, AGNELET.

COLETTE.

TU as besoin d'un Avocat subtil & rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire; & il n'y a, dans tout le village, que Monsieur Patelin, qui en soit capable.

AGNELET.

J'en fîmes l'expérience, il y a quelque tems, feu mon frere & moi; mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE.

Il ne s'en souviendra peut-être pas. Au reste, ne lui dis pas que tu sers Monsieur Guillaume, il ne voudrait peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET.

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer; & il croira que je sers toujours ce Fermier avec qui je demeurais quand je te fiançai.

COLETTE.

Songe au moins, quand tu seras hors d'affaires, à ce que nous avons concerté ensemble pour faire consentir Monsieur Guillaume au mariage de son fils avec ma maitresse. Voilà ton Avocat. Adieu.

SCENE

SCENE IX.

AGNELET, M. PATELIN.

M. PATELIN.

AH! ah! je connais ce drôle ci. N'est-ce pas toi qui a fiancé ma servante Colette?

AGNELET.

Oui, Monsieur, oui.

M. PATELIN.

Vous étiez deux freres que je garantis des galeres; l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET.

C'était mon frère.

M. PATELIN.

Vous fûtes malade au sortir de prison, & l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

M. PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi, contre mon maitre.

Digitized by Google

M. PATELIN.

Ton maître ! c'eſt ce Fermier d'ici près ?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, & je vous payerai bien.

M. PATELIN.

Je le prétends bien ainſi. Oh çà, raconte-moi ton affaire, ſans me rien déguiſer.

AGNELET.

Vous ſaurez donc que mon bon maître me paye petitement mes gages ; & que, pour m'indommager, ſans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un Boucher, homme de bien.

M. PATELIN.

Quel négoce fais-tu ?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

M. PATELIN.

Il n'y a point-là de mal : & que fais-tu pour cela ?

AGNELET.

Ne vous déplaiſe, je les tue quand ils ont envie de mourir.

M. PATELIN.

Le remède eſt ſûr. — Mais ne le tues tu pas exprès pour faire croire à ton maître qu'ils ſont morts de ce mal, & qu'il les faut jetter à la voirie ; afin de les vendre & garder l'argent pour toi ?

AGNE-

Digitized by Google

AGNELET.

C'eſt ce que dit mon doux maître, à cauſe que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je priſ... un.... un, dirai-je tout ?

M. PATELIN.

Oui, ſi tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui ſe portait bien : ma fy, ſans y penſer, ne ſçachant que faire... je lui mis tout doucement... mon coutiau auprès de la gorge ; *(vîte.)* tant y a que je ne ſçais comme cela ſe fit, mais il en mourut d'abord.

M. PATELIN.

J'entends. — Quelqu'un te vit-il faire ?

AGNELET.

Mon Maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fais autant de fix vingts moutons qui lui manquaient... Or vous ſçaurez que c'eſt un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit *(Il lui montre ſa tête enveloppée d'un linge.)* comme vous voyez, & je vais me faire trépaner. Or je vous prie, comme vous êtes Avocat, de faire en ſorte qu'il ait tort & que j'aye raiſon, afin qu'il ne m'en coûte rien.

M. PATELIN.

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre ; par la premiere, il ne t'en coûtera pas un ſou.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

Digitized by Google

M. PATELIN.

Soit. Tout ton bien eſt en argent ?

AGNELET.

Ma fi, oui.

M. PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Auſſi ferai-je.

M. PATELIN.

Ton Maître ſera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

M. PATELIN.

Et, ſans qu'il t'en coûte denier ni maille....

AGNELET.

C'eſt ce que je demande.

M. PATELIN.

Il ſera obligé, s'il veut te faire pendre...

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

M. PATELIN.

La voici. On va te faire venir devant le Juge.

AGNELET.

Il eſt vrai.

M. PATELIN.

Souviens-toi bien de ceci.

Digitized by Google

AGNELET.

J'ai bonne ſouvenance.

M. PATELIN.

A toutes les interrogations qu'on te fera, ſoit le Juge, ſoit l'Avocat de ton Maître, ſoit moi-même, ne réponds autre choſe, que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu ſçauras bien parler leur langage & faire le mouton ?

AGNELET.

Cela n'eſt pas bien difficile.

M. PATELIN.

Les coups que tu as à la tête me font aviſer d'une adreſſe qui pourra te garantir ; mais je prétends enſuite être bien payé.

AGNELET.

Auſſi ſerez-vous, par cette âme.

M. PATELIN.

Monſieur Bartholin va tout-à-l'heure donner audience ; ne manque point de revenir ici ; tu m'y trouveras. Adieu... N'oublie pas de porter de l'argent.

AGNELET.

Je ferai ce que vous m'avez dit.

SCENE X.

AGNELET, *ſeul.*

QUE les gens de bien ont de peine à vivre!

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. BARTHOLIN, *s'étant assis sur un fauteuil.*

OR sus, les Parties peuvent comparoir.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Quand on t'interrogera, ne réponds que de la maniere que je t'ai dit.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Quel homme est ce là ?

M. PATELIN.

Un Berger qui a été battu par son Maître ; & qui, au sortir d'ici, va se faire trépaner.

M. BARTHOLIN.

Il faut attendre l'adverse Partie, son Procureur, ou son Avocat.

Digitized by Google

SCENE II.

AGNELET, M. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME.

M. BARTHOLIN.

MAIS que nous veut Monsieur Guillaume ?

M. PATELIN, *en se cachant le visage.*

Monsieur Guillaume !

M. GUILLAUME.

Je viens plaider moi-même mon affaire.

M. PATELIN, *bas à Agnelet.*

Ah ! traître, c'est contre Monsieur Guillaume.

AGNELET.

Oui. C'est mon bon Maître.

M. PATELIN. *bas à part soi.*

Tâchons de nous tirer d'ici.

M. GUILLAUME, *regardant M. Patelin qui se cache.*

Ouais ! Quel homme est-ce là ?

M. PATELIN, *déguisant sa voix.*

Monsieur, je ne plaide que contre un Avocat.

M. GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'Avocat..... *(A part.)* Il a quelque chose de son air.

Digitized by Google

M. PATELIN.

Je me retire donc. *(Il va pour ſortir.)*

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Demeurez, & plaidez.

M. PATELIN, *à M. Bartholin.*

Mais, Monſieur,...

M. BARTHOLIN.

Demeurez, vous dis-je ; je veux avoir au moins un Avocat à mon audience ; ſi vous ſortez, je vous raye de la matricule.

M. PATELIN, *à part ſoi.*

Cachons nous du mieux que nous pourrons.

M. BARTHOLIN.

Monſieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

M. GUILLAUME.

Vous ſaurez, Monſieur, que ce maraud-là,...

M. BARTHOLIN,

Point d'injures.

M. GUILLAUME,

Eh ! bien que ce voleur...

M. BARTHOLIN.

Appellez-le par ſon nom, ou par celui de ſa profeſſion.

M. GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monſieur, que ce ſcélérat de Berger m'a volé ſix-vingts moutons.

M. PATELIN, *ſe cachant & déguiſant ſa voix.*

Cela n'eſt point prouvé.

Digitized by Google

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin, qui met son mouchoir devant son visage.*

Qu'avez-vous, Avocat ?

M. PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTHOLIN.

Tant pis. *(A M. Guillaume.)* Continuez.

M. GUILLAUME, *à part, regardant M. Patelin.*

Parbleu, cet Avocat ressemble un peu à celui de mes six aunes de drap.

M. BARTHOLIN.

Quelle preuve avez-vous de ce vol ?

M. GUILLAUME.

Quelle preuve ? Je lui vendis hier... Je lui ai baillé en garde six aunes.... six cents moutons, & je n'en trouve à mon troupeau que quatre cents quatre-vingt.

M. PATELIN, *de même*

Je nie ce fait.

M. GUILLAUME, *à part, un peu plus haut.*

Ma foi, si je ne venais de voir l'autre dans la rêverie, je croirais que voici mon homme.

M. BARTHOLIN.

Laissez-là cet homme, & prouvez le fait.

M. GUILLAUME, *regardant M. Patelin.*

Je le prouve par mon drap... Je veux dire par mon livre de compte. *(Regardant M. Patelin.)* Que sont devenues les six aunes.... les six-vingt moutons qui manquent à mon troupeau ?

Digitized by Google

M. PATELIN, *se découvrant un peu.*

Ils sont morts de la clavelée.

M. GUILLAUME.

Têtebleu ! je crois que c'est lui-même.

M. BARTHOLIN.

On ne nie pas que ce ne soit lui même : *Non est quæstio de personâ.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée : que répondez vous à cela ?

M. GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux ; qu'il emporta sous.... qu'il les a tués pour les vendre ; qu'hier moi-même.... Oh ! c'est lui.... *(Regardant M. Patelin, qui ne se cache pas tant qu'il faisait, voyant qu'il se trouble.)* Oui, je lui vendis six.... six.... *(Regardant Agnelet.)* Je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

M. PATELIN, *voyant que M. Guillaume se trouble, se découvre tout à-fait pour le troubler davantage.*

Pure invention, Monsieur, pour s'excuser des coups qu'il a donnés à ce pauvre Berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

M. GUILLAUME*.

Parbleu ! Monsieur le Juge, il n'est rien de plus véritable, c'est lui-même : oui, il emporta hier de chez moi six aunes de drap ; &, ce matin, au lieu de me payer trente écus....

---

* *Quand M. Guillaume jette les yeux sur Patelin, il parle de drap ; quand il les jette sur le Berger, il parle de moutons. Cela doit être observé dans tout ce qui suit.*

Digitized by Google

M. BARTHOLIN.

Que diantre font ici ſix aunes de drap & trente écus ? il eſt, ce me ſemble, queſtion de moutons volés ?

M. GUILLAUME.

Il eſt vrai, Monſieur, c'eſt une autre affaire, mais nous y viendrons après... Je ne me trompe pourtant point ! vous ſaurez donc que je m'étais caché dans la bergerie... *(Il regarde Patelin.)* Oh ! c'eſt lui très-aſſurément.... Je m'étais donc caché dans la bergerie ; je vis venir ce drôle.... il s'aſſit là.... il prit un gros mouton.... *(Regardant Patelin qui ſe montre exprès pour l'embarraſſer.)* &... & avec de belles paroles, il fit ſi bien, qu'il m'en emporta ſix aunes....

M. BARTHOLIN.

Six aunes de moutons ?

M. GUILLAUME.

Non, de drap. Maugrebleu de l'homme !

M. BARTHOLIN.

Laiſſez-là ce drap & cet homme, & revenez à vos moutons.

M. GUILLAUME.

J'y reviens. Ce drôle donc, ayant tiré de ſa poche ſon couteau.... Je veux dire mon drap... non, je dis bien, ſon couteau... il... il... il... il... il le mit comme ceci ſous ſa robe & l'emporta chez lui ; &, ce matin, au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap & argent.

M. PATELIN.

Vous voyez, Monſieur, qu'il ne ſçait ce qu'il dit.

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Je le ſçais fort bien, Monſieur ; *(Regardant Agnelet.)* il m'a volé ſix-vingt moutons : & *(Regardant Patelin.)* ce matin, & ce matin, au lieu de me payer trente écus pour ſix aunes de drap couleur de marron ; il m'a payé de papillons noirs, la Nymphe Calipot, ta-ral-la, ma commere quand je danſe... Que diable ſais-je !

M. PATELIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! il eſt fou, il eſt fou.

M. BARTHOLIN.

En effet, Monſieur Guillaume, toutes les Cours du Royaume enſemble ne comprendraient rien à votre affaire. Vous accuſez ce Berger de vous avoir volé ſix vingts moutons ; & vous entrelardez là-dedans trente écus, des papillons noirs & mille autres balivernes. Eh ! encore une fois revenez à vos moutons, ou je vais relaxer ce Berger. — Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même... *(A Agnelet.)* Approche-toi. Comment t'appelles-tu ?

AGNELET.

Bé... é... é... é. *

M. GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

M. BARTHOLIN, *à M. Guillaume.*

Agnelet, ou Béé, n'importes *(A Agnelet.)* Dis-moi, eſt-il vrai que Monſieur t'avait baillé en garde ſix-vingts moutons ?

AGNELET.

Bé... é... é... é.

* *Ce Bé. é. . é doit être dit de différens tons comme les Moutons. Le premier doit être moins marqué que les autres.*

Digitized by Google

M. BARTHOLIN.

Ouais ! la crainte de la juſtice te trouble peut-être: écoute ; ne t'effraye point. Monſieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Bé... é... é.

M. BARTHOLIN.

Oh ! oh ! que veut dire ceci ?

M. PATELIN, *à M. Bartholin.*

Les coups qu'il lui a donnés ſur la tête, lui ont troublé la cervelle.

M. BARTHOLIN.

Vous avez grand tort, Monſieur Guillaume.

M. GUILLAUME.

Moi tort ? L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons ; l'un me paye de chanſons, l'autre de bé.. é.. é ; & encore, morbleu ! j'aurai tort !

M. BARTHOLIN.

Oui, tort ; il ne faut jamais frapper, ſur-tout à la tête.

M. GUILLAUME.

Oh ! ventre bleu ; il était nuit ; &, quand je frappe, je frappe par-tout.

M. PATELIN.

Il avoue le fait, Monſieur ; *habemus confitentem reum.*

M. GUILLAUME, *à M. Patelin.*

Oh ! vas, vas, avec tes confitures de Rome, tu me payeras mes ſix aunes de drap, ou le diable t'emportera.

Digitized by Google

M. BARTHOLIN.

Encore du drap ! on se moque ici de la Justice. (*Il se lève.*) Hors de cour & de procès, sans dépens.

M. GUILLAUME, *à M. Bartholin.*

J'en appelle. (*à M. Patelin.*) Et pour vous, Monsieur le fourbe, nous nous reverrons. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

AGNELET, M. PATELIN,

M. PATELIN, *à Agnelet.*

REMERCIE Monsieur le Juge.

AGNELET, *à M. Bartholin.*

Béé... é... béé... é.

M. BARTHOLIN.

En voilà assez ; vas vite te faire trépaner, pauvre malheureux.

SCENE IV.

M. PATELIN.

OH çà ! par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre ; c'est à toi maintenant à me bien payer, comme tu m'as promis.

Digitized by Google

AGNELET.

Bé... é... é.

M. PATELIN.

Oui, tu as for bien joué ton rôle: main à préſent il me faut de l'argent, entends-tu ?

AGNELET.

Bé... é... é.

M. PATELIN.

Eh! laiſſe-là ton béé; il n'eſt plus queſtion de cela; il n'y a ici que toi & moi. Veux-tu me tenir ce que tu m'as promis, & me bien payer ?

AGNELET.

Bé... é... é.

M. PATELIN.

Comment! coquin, je ſerois la dupe d'un mouton vêtu! (*Il court après Agnelet qui ſe ſauve.*) Têtebleu, tu me payeras, ou...

SCENE V.

M. PATELIN, COLETTE.

COLETTE, *retenant Patelin.*

EH! laiſſez-le aller, Monſieur; il s'agit de bien autre choſe.

M. PATELIN.

Comment donc ?

Digitized by Google

COLETTE.

Les coups qu'il fait ſemblant d'avoir à la tête, nous ont fait aviſer d'un moyen ſûr pour obliger Monſieur Guillaume à conſentir au mariage de ſon fils avec votre fille ; ne ſerez-vous pas bien payé ?

M. PATELIN.

Serait-il bien poſſible ?

COLETTE.

Agnelet a dit au Juge qu'il s'allait faire trépaner ; il eſt mort dans l'opération, & c'eſt Monſieur Guillaume qui l'a tué.

M. PATELIN.

Ah ! je vois de quoi il eſt queſtion.

COLETTE.

Secondez-nous bien ſeulement ; je vais demander juſtice à Monſieur le Juge. *(Elle ſort.)*

SCENE VI.

M. PATELIN, *ſeul.*

EN effet, ce qu'il vient de voir, lui fera croire aiſément qu'Agnelet eſt mort ; & par bonheur Monſieur Guillaume s'eſt accuſé lui-même. Il faut avouer que ce Berger eſt un ruſé coquin ; il m'a toujours trompé, moi qui trompe quelquefois les autres ; mais je le lui pardonne, ſi, par ſon adreſſe, je puis marier richement ma fille.

Digitized by Google

SCENE VII.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, COLETTE.

COLETTE, *pleurant.*

AH! ah! ah!

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Que me dites vous là? le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

M. PATELIN.

Tout le Village en eſt déjà informé. Comme les malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

M. BARTHOLIN.

Je vous rendrai juſtice, ne pleurez pas tant.

COLETTE.

Il était mon fiancé, *(Pleurant.)* hé! he! hé!

M. BARTHOLIN.

Conſolez-vous donc, il n'était pas encore votre mari.

COLETTE.

Je ne le pleurerois pas tant s'il avait été mon mari, *(Pleurant.)* hi! hi! hi!

M. PATELIN.

La pauvre fille! méchante affaire pour Monſieur Guillaume!

Digitized by Google

M. BARTHOLIN.

Il ſera puni ; & déjà, ſur votre plainte, j'ai donné un décret de priſe de corps ; on doit me l'amener ici. Je vais cependant, pour la forme, viſiter le corps mort : il eſt là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien ? Je reviens dans un moment.

SCENE VIII.

M. PATELIN, COLETTE.

M. PATELIN.

IL va découvrir la fourberie, s'il ne trouve pas le mort.

COLETTE.

Ne craignez rien ; mon oncle eſt d'intelligence avec nous ; & Agnelet a ajuſté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite ?

M. PATELIN.

Mais quelqu'un dans le Village rencontrera peut-être Agnelet.

COLETTE.

Il s'eſt allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voiſins, d'où il ne ſortira que quand le mariage ſera conclu.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IX.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, COLETTE.

M. BARTHOLIN, *à lui-même en revenant.*

NON, de ma vie je n'ai vu une tête d'homme comme celle-là; les coups, ou le trépan, l'ont entièrement défigurée: elle n'a pas seulement figure humaine; & je n'ai pu la voir un moment sans en détourner la vue.

COLETTE, *pleurant.*

Ah! ah! ah!

M. PATELIN.

Que je plains le pauvre Monsieur Guillaume! c'était un bon homme, il y avait plaisir d'avoir affaire à lui.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Je le plains aussi; mais que faire? voilà un homme mort, & sa fiancée qui me demande justice.

M. PATELIN.

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi....

COLETTE, *à M. Patelin.*

Hélas! Monsieur, pour moi je ne suis ni intéressée, ni vindicative; & s'il y avait quelque expédient à prendre pour le sauver... Vous sçavez combien j'aime ma Maitresse votre fille, qui est filleule de Monsieur.

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Ma filleule. Eh bien, quel intérêt a-t-elle à tout ceci?

Digitized by Google

COLETTE, *à M. Bartholin.*

Valere, Monsieur, le fils unique de ce Monsieur Guillaume, en est amoureux; son père refuse d'y consentir; vous êtes si habiles l'un & l'autre; voyez s'il n'y aurait pas.... là.... quelque tour à prendre, afin que tout le monde fût content.

M. BARTHOLIN, *à M. Patelin.*

Oui, il faut que cette fille se départe de sa poursuite, à condition que Monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE.

Que cela est bien imaginé!

M. PATELIN.

C'est prendre les voies de la douceur....

M. BARTHOLIN, *à Colette.*

Avant que de le mettre en prison, on doit me l'amener; il faut que je lui en parle moi-même.... Mais y consentez-vous, Monsieur Patelin?

M. PATELIN.

Eh.... Je n'avais pas encore fait dessein de marier ma fille.... Cependant.... Pour sauver la vie à Monsieur Guillaume.... Allons, allons, j'y donnerai les mains.

M. BARTHOLIN.

J'entends qu'on me l'amène. (*A Colette.*) Vous, allez vîte faire enterrer secrettement le mort, afin qu'on ne m'accuse point de prévarication.

(*Colette sort.*)

SCENE X.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN.

M. PATELIN.

ET moi, pour la forme, je vais faire dresser un mot de contrat que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

Digitized by Google

SCENE XI.

M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, *conduit par plusieurs Archers.*

M. BARTHOLIN.

AH! vous voici. — Eh bien! vous savez, Monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

M. GUILLAUME.

Oui: ce coquin d'Agnelet dit qu'il est mort.

M. BARTHOLIN.

Il l'est véritablement; je viens de le voir moi-même; & vous avez avoué le fait.

M. GUILLAUME.

Peste soit de moi!

M. BARTHOLIN.

Oh! çà, j'ai une chose à vous proposer. — Il ne tient qu'à vous de sortir d'affaire, & de vous en retourner chez vous en liberté.

M. GUILLAUME.

Il ne tient qu'à moi? Serviteur donc.

(*Il va pour sortir, les Archers le retiennent.*)

M. BARTHOLIN.

Oh! attendez: il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils, que d'être pendu.

M. GUILLAUME.

Belle proposition! je n'aime ni l'un ni l'autre.

M. BARTHOLIN.

Je m'explique. Vous avez tué Agnelet, n'est-il pas vrai?

M. GUILLAUME.

Je l'ai battu; s'il est mort, c'est sa faute.

Digitized by Google

M. BARTHOLIN.

C'eſt la vôtre. Ecoutez : Monſieur Patelin a une fille belle & ſage.

M. GUILLAUME.

Oui, & pauvre comme lui.

M. BARTHOLIN.

Votre fils en eſt amoureux.

M. GUILLAUME.

Et que m'importe ?

M. BARTHOLIN.

La fiancée du mort ſe départ de ſa pourſuite, ſi vous conſentez à leur mariage.

M. GUILLAUME.

Je n'y conſens point.

M. BARTHOLIN, *aux Archers.*

Qu'on le mène en priſon.

M. GUILLAUME.

En priſon, maugrebleu !.... Laiſſez moi au moins aller dire chez moi qu'on ne m'attende point.

M. BARTHOLIN, *aux Archers.*

Ne le laiſſez pas échapper.

SCENE XII.

M. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, ARCHERS.

M. PATELIN, *bas à M. Bartholin, en lui remettant un papier.*

VOILA le Contrat...,

Digitized by Google

SCENE XIII.

COLETTE, VALERE, HENRIETTE, Mad. PATELIN, M. BARTHOLIN, M. GUILLAUME, M. PATELIN, ARCHERS.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

MONSIEUR, sur le malheur qui vous est arrivé, toute ma famille vient vous offrir ses services.

M. GUILLAUME.

Que de Patelineurs!

M. BARTHOLIN, *à M. Guillaume.*

Allons, voici toutes les Parties; expliquez-vous vite. Voulez-vous sortir d'affaire?

M. GUILLAUME.

Oui.

M. BARTHOLIN.

Signez ce Contrat.

M. GUILLAUME.

Je n'en veux rien faire.

M. BARTHOLIN, *aux Archers.*

En prison, & les fers aux pieds.

M. GUILLAUME.

Les fers aux pieds! Tubieu comme vous y allez.

M. BARTHOLIN.

Ce n'est encore rien; je vais tout-à-l'heure vous faire donner la question.

M. GUILLAUME.

Donner la question!

M. BARTHOLIN.

Oui la question, ordinaire & extraordinaire; & après cela je ne puis éviter de vous faire pendre.

Digitized by Google

M. GUILLAUME.

Pendre? miſéricorde!

M. BARTHOLIN.

Signez donc: ſi vous différez un moment, vous êtes perdu, je ne pourrai plus vous ſauver.

M. GUILLAUME.

Juſte ciel! (*Il ſigne le contrat.*)

M. BARTHOLIN, *pendant que M. Guillaume ſigne.*

Je l'ai ouï dire à un fameux Médecin; les coups à la tête ſont dangereux comme le diable. (*Reprenant le contrat ſigné.*) Voilà qui eſt bien. (*Il le remet à M. Patelin.*) Je vais jeter au feu la procédure, & je vous félicite....

M. GUILLAUME.

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires?

M. & Madame PATELIN.

L'honneur de votre alliance....

M. GUILLAUME, *à tous deux.*

Ne vous coûte guères.

VALERE, *à M. Guillaume.*

Mon père, je vous proteſte....

M. GUILLAUME, *à ſon fils.*

Vas-t'en au diable.

HENRIETTE, *à M. Guillaume.*

Monſieur, je ſuis fâchée....

M. GUILLAUME, *à Henriette.*

Et moi auſſi.

COLETTE, *à M. Guillaume.*

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé?

M. GUILLAUME, *à Colette.*

Les moutons qu'il m'a volés.

Digitized by Google

SCENE XIV. & dernière.

Tous les Acteurs de la Scène précédente.

DEUX PAYSANS, AGNELET.

(Deux Paysans poursuivent Agnelet, en le menaçant de leur fourche : il fait peur à tout le monde.)

Un PAYSAN, *à Agnelet.*

MARCHE.

AGNELET.

Miséricorde !

L'autre PAYSAN.

Marche.

AGNELET.

Miséricorde !

M. GUILLAUME, *arrêtant Agnelet.*

Ah ! Traître, tu n'es pas mort ? il faut que je t'étrangle ; il ne m'en coûtera pas davantage.

AGNELET, *se jette à genoux au milieu de tous.*

M. BARTHOLIN, *retenant & éloignant M. Guillaume.*

Attendez. (*Aux Paysans.*) D'où sort ce fantôme ?

Un PAYSAN.

J'avons trouvé ce voleur dans nout grenier, parquoi je le menions en prison.

M. BARTHOLIN, *à Agnelet, après lui avoir manié la tête, qui est découverte & sans linge.*

Ouais ! Tu n'as aucun coup à la tête ?

AGNELET, *en pleurant.*

Ma foy, non.

M. BARTHOLIN.

Qu'est-ce donc qu'on m'a fait voir dans un lit chez le Chirurgien ?

Digitized by Google

AGNELET, *pleurant plus fort.*

C'était une tête de viau.

M. GUILLAUME, *à M. Patelin.*

Allons, puiſqu'il n'eſt pas mort, rendez-moi ce Contrat, que je le déchire.

M. BARTHOLIN.

Cela eſt juſte.

M. PATELIN, *à M. Guillaume.*

Oui, en me payant un dédit qu'il contient de dix mille écus.

M. GUILLAUME.

Dix mille écus! Il faut bien, par force, que je laiſſe la choſe comme elle eſt. — Mais vous me payerez les trois cents écus de votre Pere?

M. PATELIN.

Oui; en me portant ſon billet.

M. GUILLAUME.

Son billet!...Et mes ſix aunes de drap?

M. PATELIN.

C'eſt le préſent des nôces.

M. GUILLAUME.

Des nôces! Au moins je tâterai de l'oie.

M. PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

M. GUILLAUME.

A dîner! (*Montrant Agnelet.*) Oh! ce ſcélérat payera pour tous & ſera pendu.

VALERE.

Mon père, il eſt tems de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

M. GUILLAUME.

Me voilà bien payé de mon drap & de mes moutons.

Fin du troiſième & dernier Acte.

Digitized by Google

LE
VEUF.

COMEDIE PROVERBE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE.

M. DEGRAND-PRE', *Veuf.*

La Scene eſt chez Monſieur d'Erviere.

Digitized by Google

LE VEUF.

PROVERBE.

SCENE I.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL.

M. D'ERVIERE *entre triſtement, un billet à la main. Il s'aſſied & ſoupire.*

AH!

M. D'ORBEL.

Pourquoi ne m'as tu pas attendu ? je t'aurois ramené.

M. D'ERVIERE.

Je croyois que tu reſtois encore, ou que tu irois au Bal de l'Opéra, avec ces Dames.

M. D'ORBEL.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette triſteſſe-là ? T'eſt-il arrivé quelque malheur ?

Digitized by Google

M. D'ERVIERE.

Non, pas à moi; mais c'eſt à ce pauvre Grand-Pré.

M. D'ORBEL.

Comment?

M. D'ERVIERE.

Tu ſais bien qu'il a perdu ſa femme?

M. D'ORBEL.

Oui.

M. D'ERVIERE.

Il eſt inconſolable.

M. D'ORBEL.

Inconſolable! Qui? Grand-Pré?

M. D'ERVIERE.

Oui, Grand-Pté.

M. D'ORBEL.

Tu te moques de moi; nous avons dîné enſemble, & nous avons ri comme des foux.

M. D'ERVIERE.

Oui, ri! il eſt comme cela devant le monde; mais dans le particulier.---

M. D'ORBEL.

Dans le particulier, il fera de même.

M. D'ERVIERE.

Vous autres agréables, vous ne croyez pas qu'on puiſſe regretter une femme fineérement.

M. ORBEL.

Si. Quand on en étoit aimé, il eſt douloureux de la perdre; mais on ne pleure pas toujours, & il y plus de quinze jours que Madame de Grand-Pré eſt morte.

M. D'ERVIERE.

C'eſt donc bien long, quinze jours?

Digitized by Google

M. D' ORBEL.

Oui, pour de la douleur.

M. D' ERVIERE.

Hé bien, ce pauvre Grand-Pré pleutera long-temps, lui.

M. D' ORBEL.

Tu la pleureras peut-être plus long-temps, toi.

M. D' ERVIERE.

Moi, je l'aimois beaucoup.

M. D' ORBEL, *en ſouriant.*

Je le ſçai bien; voilà pourquoi tu as la complaiſance de la pleurer avec lui; mais il faut que tout cela finiſſe.

M. D' ERVIERE.

Tu ne crois donc pas qu'il la regrette ſincérement?

M. D' ORBEL.

Je ne ſçai pas ce que je crois là-deſſus.

M. D' ERVIERE.

Tiens, lis le billet qu'il m'écrit.

M. D' ORBEL, *liſant.*

Ah! il va venir ici?

M. D' ERVIERE.

Oui, je l'attends.

M. D' ORBEL.

Hé bien, veux-tu parier que je le fais rire?

M. D' ERVIERE.

Je ne crois pas celui-là.

M. D' ORBEL.

Tu le verras; je veux t'en donner le plaiſir.

M. D' ERVIERE.

Paix donc, j'entends quelqu'un.

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

C'eſt peut-être lui. Juſtement ; tu vas voir.

SCÈNE II.

M. D'ERVIERE, M. D'ORBEL.

M. DE GRAND-PRE', *en habit noir & en pleureuſes, avec un mouchoir.*

M. DE GRAND-PRE' *s'arrête en entrant, & tient ſon mouchoir ſur ſes yeux.*

AH! mon ami!

M. D'ORBEL.

Mon cher Orand-Pré, votre douleur eſt juſte, & je viens auſſi pleurer avec vous.

M. DE GRAND-PRE', *ſe jettant dans un fauteuil.*

Mes amis, j'ai tout perdu!

M. D'ORBEL.

Il eſt vrai qu'il n'y a pas une autre femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRE'.

D'Erviere le ſait bien; il la connoiſſoit comme moi ; il paſſoit ſa vie avec elle. Mon ami, nous ne la verrons plus. *Il pleure.*

M. D'ERVIERE.

Que de graces! que d'eſprit! que de gaîté!

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

Et elle étoit vraie ſa gaîté; elle rioit de l'ame; ce n'étoit pas une grimace; ce n'étoit pas parce que le rire lui ſeyoit bien.

M. DE GRAND-PRE'.

Oh! elle n'y penſoit ſeulement pas.

M. D'ORBEL.

Je me ſouviendrai toute ma vie de l'hiſtoire de cet Abbé.

M. DE GRAND-PRE'.

A Vincennes?

M. D'ORBEL, *riant.*

Oui.

M. DE GRAND-PRE'.

D'Erviere y étoit; il doit s'en ſouvenir.

M. D'ERVIERE.

Si je m'en ſouviens! je ne l'oublierai jamais.

M. DORBEL.

Quand je penſe encore, comme l'Abbé donna dans le panneau. Ah! ah! ah! comme il croyoit.— Ah! ah! ah! je n'ai jamais rien vu de ſi plaiſant. Ah! ah! ah!

M. DE GRAND-PRE'.

Comme elle l'avoit amené par dégrés à croire que.—

M. D'ORBEL.

A croire. Ah! ah! ah! ah! ah!

M. D'ERVIERE.

Oui, à croire; c'eſt vrai cela. Ah! ah! ah! ah! ah!

(Enſemble, tous trois riant à l'excès.)

Ah! ah! ah! ah! &c.

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

Ah ! je n'en puis plus !

M. DE GRHND-PRE', *finiſſant de rire.*

Ah ! ah ! ah !

M. D'ORBEL.

Mon ami, tu as fait là une perte irréparable.

M. DE GRAND-PRE', *pleurant.*

Ah ! je le ſçais bien ! *retombant dans ſon fauteuil.*

M. D'ORBEL.

Tu ne dois jamais t'en conſoler.

M. DE GRAND-PRE'.

Moi ! moi ! m'en conſoler ! je me regarderois comme un lâche, ſi j'en avois la penſée ! d'Erviere le ſait bien. Oui, mon cher d'Erviere, je veux que nous la pleurions toujours enſemble ; il n'y a plus d'autre douceur pour moi. Me le promets-tu ? *Il pleure.*

M. D'ERVIERE.

Ah ! ſi je te le promets ! aſſurément.

M. DE GRAND-PRE'.

Je ne te quitterai plus.

M. D'ERVIERE.

Ah ! tant que tu voudras !

M. D'ORBEL.

Tout ce que je me rappelle d'elle, augmente mes regrets. Que de talents !

M. DE GRAND-PRE'.

Ah ! qui en pourroit avoir davantage ! *Pleurant.*

Digitized by Google

M. D'ERVIERE.

Comme elle peignoit!

M. DE GRAND-PRE'.

Comme elle jouoit la Comédie!

M. D'ORBEL.

Comme elle chantoit dans les Opéras comiques!

M. DE GRAND-PRE'.

Le françois, l'italien!

M. D'ERVIERE.

Les Duo, les Duo!

M. DE GRAND-PRE.

Tout, tout ce qu'elle vouloit.

M. D'ORBEL.

Dans Ninette à la Cour, cet air que j'aimois tant!

M. DE GRAND-PRE'.

Lequel?

M. D'ORBEL.

Hé! mon Dieu, tu ſçais bien ce que je veux dire, toi, d'Erviere?

M. D'ERVIERE.

Lequel donc?

M. D'ORBEL.

Et celui qu'il chantoit auſſi, Grand-Pré; où il la contrefaiſoit ſi bien, que nous croyons que c'étoit elle.

M. DE GRAND-PRE'.

Ah! *Viens eſpoir enchanteur?*

M. D'ORBEL.

Oui, c'eſt cela.

M. D'ERVIERE.

Je m'en ſouviens.

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

Comment donc eſt cet air-là? Ah! je crois que le voici. *Il chante faux.*

Viens, eſpoir enchanteur,
Viens conſoler mon cœur;

M. DE GRAND-PRE'.

Ah! mon Dieu, qu'elle ne chantoit pas comme cela! je m'en vais vous dire. Cet air-là m'a toujours tourné la tête, chanté par elle; voila pourquoi je l'ai appris. *Il chante en femme.*

Viens, eſpoir enchanteur,
Viens conſoler mon cœur;
D'un ſort plein de douceur,
Peins moi l'image.

M. D'ORBEL.

Il y avoit une tenue, il y avoit une tenue.

M. DE GRAND-PRE'.

La voici.

Viens.

M. D'ORBEL.

C'eſt cela même.

M. DE GRAND-PRE.

Viens conſoler mon cœur,
Viens conſoler mon cœur;
Promets-moi le bonheur.
D'enchaîner mon vainqueur,
De fixer ſon ardeur
Trop volage.

M. D'ORBEL.

Le volage eſt plus long que cela.

M. DE GRAND-PRE'.

Attends donc.

Digitized by Google

Trop vola.—— ge.
Trop volage.
Viens.——
Viens me tracer l'image
Du plus fidele hommage.—

M. D'ERVIERE.

Ceſt comme ſi on l'entendoit.

M. DE GRAND-PRE'.

Promets-moi l'avantage,
Promets-moi l'avantage,
De fixer un vola—ge.

M. D'ORBEL.

Plus long encore.

M. DE GRAND-PRE', *faiſant ſigne de la main de ſe taire.*

De fixer un vola—ge.

M. D'ORBEL.

Fort bien, fort bien.

M. DE GRAND-PRE'.

Et puis.

Eſpoir flatteur,
Viens conſoler mon cœur,
Eſpoir flatteur,
Viens conſoler mon cœur.

M. D'ORBEL.

Bravo! bravo!

M. DE GRAND-PRE'.

Paix donc.
Viens conſoler—— mon cœur.

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

Il n'y a rien, rien au monde, qui puiſſe tenir lieu d'une femme comme celle-là.

M. DE GRAND-PRE', *retombant dans le fauteuil.*

Non, non, mes amis, il n'y a rien, rien Ah !

M. D'OEBEL.

Allons, allons, mon cher Grand-Pré, il faut ſe faire une raiſon.

M. DE GRAND-PRE'.

Eh! je ſerois trop heureux de l'avoir perdue la raiſon.

M. D'ORBEL.

Mais ſi elle en avoit aimé un autre que toi, ne ſerois-tu pas encore-plus à plaindre ?

M. DE GRAND-PRE'.

Un autre que moi! un autre! Ah! d'Erviere le ſait bien, ſi elle en a aimé un autre, il eſt là pour le dire. Hélas ! la pauvre femme!

M. D'ERVIERE.

Allons, allons, ne parlons pas de cela.

M. D'ORBEL,

Mais pourquoi ? Tout ce qui occupe la douleur, la conſole.

M. DE GRAND-PRE'.

La conſole? Eſt-ce moi que l'on croit qui peut ſe conſoler ?

M. DERVIERE.

Non, mon ami, non, non; nous ne le croyons pas.

M. DE GRAND-PRE'.

Et pourquoi donc le dire ?

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

Je disois qu'en la rappellant, ainsi que ses talents, c'est occuper la douleur.—

M. DE GRAND-PRE'.

Ah! avec ses talents, il y en aura pour long-temps.

M. D'ORBEL.

Un de ses talents supérieurs, c'étoit celui de contrefaire tout le monde.

M. DE GRAND-PRE'.

Comme si on le voyoit, tout le monde.

M. D'ORBEL.

Il n'y avoit personne dont elle n'imitât la danse, par exemple.

M. DE GRAND-PRE'.

Personne, non personne.

M. D'ORBEL.

Dans les Allemandes, sur-tout, Madame de Mirecour. D'Erviere, donnes-moi la main. *Ils dansent.*

M. DE GRAND-PRE.

Non, non, ce n'est pas comme cela.

M. D'ORBEL.

Je te dis que si, la tête panchée, la ceinture en avant.

M. DE GRAND-PRE'.

Non, te dis-je, ôte-toi. Viens, d'Erviere; d Orbel, je vais te montrer. *Ils dansent.*

M. D'ORBEL.

Oui, ce'st vrai, c'est comme cela; mais mais quand elle dansoit avec toi, Grand-Pré?

M. DE GRAND-PRE'.

Ah! tu vas voir. *Il danse très-vivement avec M. d'Erviere.*

Digitized by Google

M. D'ORBEL.

Ah! mon ami, tu as raiſon; tu dois pleurer cette femme-là toute la vie.

M. DE GRAND-PRE', *ſe rejettant dans le fauteuil, & pleurant.*

Je n'ai pas d'autre projet, mes amis; je puis bien vous en aſſurer. Ce que j'ai perdu ne ſe retrouve pas une ſeconde fois. Ah!

M. D'ORBEL.

C'étoit par amour que tu l'avois épouſée, je crois?

M. DE GRAND-PRE'.

Oui, par amour; mais c'eſt la premiere fois qu'on avoit vu l'amour & la raiſon d'accord à ce point-là.

M. D'ORBEL.

C'eſt au ſpectacle que tu en devins amoureux, je crois?

M. DE GRAND-PRE'.

A l'Opéra.

M. D'ORBEL.

A l'Opéra?

M. DE GRAND-PRE'.

Hélas! oui.

M. D'ORBEL.

C'eſt une choſe cruelle, que le grand deuil empêche d'aller au ſpectacle.

M. DE GRAND-PRE'.

Pourquoi cela? Il ne peut plus m'intéreſſer.

M. D'ORBEL.

Sans doute; mais revoir des lieux chéris par ce qu'on a autant aimé.

Digitized by Google

M. DE GRAND-PRE'.

Il eſt vrai que c'eſt une douceur de moins ; mais le ſpectacle ne me ſera plus rien.

M. D'ORBEL.

Je le crois bien. Cependant, penſant comme toi, j'aimerois à revoir ſa petite longe, à m'aſſeoir à la place qu'elle occupoit.

M. DE GRAND-PRE'.

Sûrement, ce ſeroit une ſorte de conſolation ; mais cela n'eſt pas poſſible.

M. D'ORBEL.

Je ne ſçais pas.

M. DE GRAND-PRE'.

Que diroit-on de moi ?

M. D'ERVIERE.

Quelle idée ! En vérité, d'Orbel, pourquoi lui donner de nouveaux regrets ?

M. D'ORBEL.

Au contraire, & il me vient une idée.—

M. D'ERVIERE.

Comment ?

M. D'ORBEL.

Oui, il faut abſolument l'exécuter tout-à-l'heure.

M. D'ERVIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ORBEL.

Allons, Grand-Pré, viens avec nous.

M. DE GRAND-PRE.

Où celà ?

M. D'ORBEL.

Au Bal de l'Opéra; perſonne n'en ſaura rien; je vais te donner un Domino nous nous maſquerons tous les trois, & nous n'emmenerons pas nos gens.

Digitized by Google

M. DE GRAND-PRE'.

Mais.—

M. D'ORBEL.

Point de réſiſtance. *Le faiſant lever.* Le motif eſt louable.

M. DE GRAND-PRE'.

En vérité.—

M. D'ORBEL.

Il n'y a pas à délibérer.

M. DE GRAND-PRE.

Vous êtes mes amis.

M. D'ORBEL.

Sans doute, par-tons.

M. DE GRAND-PRE'.

Allons, puiſque vous le voulez; mais vous me répondez du plus grand ſecret?

M. D'ORBEL.

Ou, oui.

Monſieur d'Orbel & Monſieur d'Erviere l'emmenent en le faiſant marcher devant eux, & en riant derriere lui.

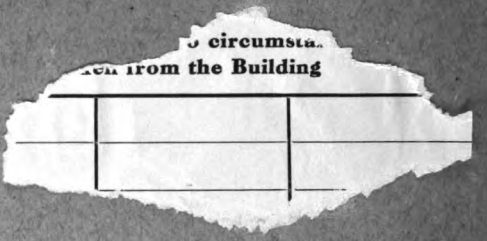
FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google